C27346

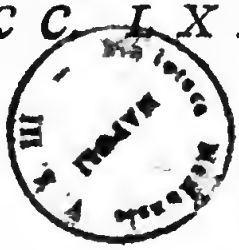
NOUVELLES LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE D'U CHEVALIER GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMÉLA & de CLARISSE.

TOME SEPTIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXVI.



HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE LXXXV.

Milady G..... à Miſs BYRON.

A Londres, Lundi 5 de Septembre.

FELICITEZ-vous, ma très-chere Miſs, ſur l'arrivée de mon frere. Il arriva hier au ſoir ; mais ſi tard, qu'il ne nous en a fait donner avis que ce matin. Nous nous ſommes empreſſés, Milord & moi, d'aller déjeûner avec lui. Ah ! ma chere, nous avons vu trop clairement que ſon repos a beaucoup ſouffert. Il eſt plus maigre & plus pâle qu'il n'étoit. Mais c'eſt toujours le même frere, le même ami, & le meilleur des hommes.

Je m'attendois à quelques reproches ſur mes vivacités ; mais pas un mot de cette nature. Il nous a dit mille choſes tendres ; & lorſqu'il m'a parlé de ma ſœur & de ſon mari, il a compté ſes deux ſœurs & leurs bons Monarques, comme les deux plus heureux couples d'Angleterre : politique aſſez fine ; car pendant le déjeûner, il eſt échappé au mien deux ou trois ſottiſes que j'ai eu peine à ſouffrir. Jamais ſinge ne fut plus careſſant ; mais la réputation que mon frere m'avoit donnée, m'a ſervi de frein. Je vois qu'une flatterie, la moins méritée, eſt capable de produire de bons effets, lorſqu'on attache du prix à l'opinion du flatteur.

Belcher ne s'eſt pas fait attendre, à la premiere nouvelle du retour de ſon ami. Milord L.... & ſa femme, Emilie & le Docteur Barlet étoient à Colnebroke : mais comme ils avoient laiſſé des ordres, pour être avertis par un courier au moment de ſon arrivée, ils ſont venus aſſez tôt pour dîner avec nous. Les embraſſemens ont recommencé, avec un renouvellement de joie. Emilie, la chere Emilie s'eſt évanouie ſérieuſement, en voulant embraſſer les genoux de ſon tuteur. Cet accident l'a touché. Belcher l'a paru beaucoup auſſi, & nous l'avons été tous. Il y

a des ſenſibilités qui ſe déclarent par des actes extérieurs, & d'autres qui ne peuvent éclater par les mouvemens de la langue. La joie de ma ſœur étoit de la premiere eſpece, & la mienne de l'autre. Mais Milady L... eſt accoutumée aux démonſtrations de tendreſſe, tandis que la mienne eſt quelquefois prête à m'étouffer, ſans pouvoir atteindre juſqu'à mes levres. Cependant mes yeux ſont de grands Orateurs.

Le plaiſir que Sir Charles, Milord L... & le Docteur ont reſſenti mutuellement à ſe voir, étoit grand, tendre, exprimé d'un air mâle. Mon *mouvement* de mari a joui deux ou trois fois de ſon tranſport, de celui de l'aſſemblée; & dans l'excès de ſa joie, il étoit prêt à chanter & à danſer. C'eſt ſon caractere au pauvre homme; honnête d'ailleurs & de fort bon naturel. Gardez-vous de le mépriſer, Henriette. Il a reçu l'éducation d'un fils unique, à qui l'on n'a pas laiſſé ignorer qu'il étoit Lord, ſans quoi il auroit fait une meilleure figure à vos yeux. Il ne manque point de ſens, je vous aſſure. Vous allez me croire partiale; mais je crois que la plus folle action de ſa vie, eſt celle qu'il fit dans l'Egliſe de Saint-George (*a*). Pauvre chere ame! Il auroit pu trouver une femme plus conve-

(*a*) C'eſt l'Egliſe où elle s'étoit mariée.

nable à ſon goût ; & ſes défauts même auroient pu ſervir alors à le faire briller. Mais il ne nous eſt pas toujours donné de choiſir ce qui nous convient le mieux. On remarque, & j'ai entendu dire que les brunes aiment les blonds, & que les blonds aiment les brunes. Peut-être les naturels s'accommodent-ils mieux auſſi de leurs contraires : ſi nous avions tous le même goût pour la même perſonne, ou pour une même choſe, les diſputes ſeroient continuelles ; elles ſont aſſez communes ſans ce ſecours.

L'arrivée de mon frere m'a monté toutes les cordes du cœur ſur un ton de joie. Une paille me fait rire, & je voudrois vous faire rire auſſi, ſoit avec moi, ſoit de moi, rien ne m'eſt plus indifférent, pourvu que je parvienne à vous faire au moins ſourire. Souririez-vous, ma chere ? Oui, j'en ſuis ſûre (*a*). Hé bien, à préſent que j'ai réuſſi, je redeviens ſérieuſe.

Nous avons fait des complimens à mon frere ſur le rétabliſſement de ſes amis Italiens, ſans les nommer, & ſans dire un mot de la ſœur qu'il a failli de nous donner. Il

(*a*) Mille plaiſanteries ſur ſa tante Léonore, vieille fille qui raconte ſes ſonges, avec le ridicule de ſon âge & de ſon état, & d'autres ſur Milord L... ſon mari, ne paroîtroient pas d'auſſi bon goût en France qu'en Angleterre. On les ſupprime.

nous a regardé tous d'un œil ſérieux ; il s'eſt incliné à chacune de nos félicitations ; mais il eſt demeuré en ſilence. Le Docteur Barlet nous avoit dit que dans ſes lettres à Sir Charles, il ne l'avoit jamais informé de vos indiſpoſitions, parce qu'il étoit ſûr que cette nouvelle lui cauſeroit du chagrin. A l'exception du déjeûner & du *dîner*, où la préſence de tous les do*meſ*tiques nous avoit même gênées, il avoit eu tant d'ordres à donner, qu'à peine avions-nous eu l'occaſion de l'entretenir. Mais après le ſouper il eſt revenu à nous, avec promeſſe de nous accorder le reſte du jour. La compagnie étoit compoſée de Milord & Milady L... mon mari & moi, le Docteur Barlet, Monſieur Belcher & notre chere Emilie, qui, ayant repris ſes forces, étoit attentive à chaque mot qui ſortoit de la bouche de ſon tuteur.

D'abord nous lui avons tous avoué, comme vous le jugez bien, que nous avions lu la plus grande partie de ce qu'il avoit écrit au Docteur.

Quels embarras, quels chagrins, quelle variété d'agitations & de combats votre cœur a-t-il eu à ſupporter, mon cher Sir Charles! a commencé M. Belcher ; & pour concluſion, quel étrange procédé de la part d'une femme à qui l'on ne peut

néanmoins refuſer de l'admiration ?

Il eſt vrai, mon cher Belcher. Enſuite il s'eſt étendu ſur l'éloge de Clémentine. Nous l'avons admirée avec lui. Il ſembloit prendre beaucoup de plaiſir à nos louanges. C'eſt la vérité, chere Henriette. Mais vous êtes aſſez généreuſe pour lui en faire un mérite.

Y a-t-il long-temps, m'a demandé malicieuſement ma ſœur, que vous n'avez eu des nouvelles de la Comteſſe de D... ?

Sir Charles a demandé à ſon tour, s'il y avoit une autre Comteſſe de D... que la douairiere ; & ſon viſage s'eſt couvert d'un beau rouge. Votre ſervante, mon frere, ai-je penſé en moi-même ; je ne ſuis pas fâchée de votre charmante crainte.

Non, Monſieur, a répondu Milady L...

Souhaiteriez-vous, mon frere, a repris une effrontée (de votre connoiſſance, Henriette) qu'il y eût une autre Comteſſe de D... ?

Je ſouhaite le bonheur de Milord D... Charlotte. On parle de lui comme d'un jeune homme du premier mérite.

Vous ne m'entendez pas, Sir Charles, j'en ſuis ſûre, a repliqué votre amie, en le regardant exprès d'un œil fixe.

Pardonnez-moi, chere ſœur ; je ſouhaite que Miſs Byron ſoit une des plus

heureuſes femmes du monde, parce qu'elle eſt une des meilleures. Et ſe tournant vers Emilie : je me flatte, ma chere, qu'il ne vous eſt rien arrivé de chagrinant du côté de votre mere.

Non, Monſieur ; tout eſt dans l'ordre. Vous avez vaincu...

J'en ſuis charmé, ma chere. Croyez-vous, mon cher Belcher, que les eaux de Bath ne fiſſent pas bien à votre pere ?

Seconde évaſion, ai-je penſé. Mais vous y viendrez, mon frere, je vous en réponds. Dites néanmoins, chere Henriette, n'êtes-vous pas un peu piquée ? Votre délicateſſe ſera offenſée de me voir ſi preſſante. Je vois un rouge de dédain s'élever ſur votre belle face ; & dans vos yeux un petit air d'embarras, qui fait renaître d'un côté les roſes, & l'ancien éclat de l'autre. Au fond, nous avons tous commencé à craindre un peu d'affectation dans mon frere : mais rien moins ; car il n'a pas voulu que nous le fiſſions retomber ſur le même ſujet. Après quelques diſcours vagues, il s'eſt tourné vers le Docteur Barlet. Cher ami, lui a-t-il dit, vous m'avez cauſé tantôt de l'inquiétude, lorſque je vous ai demandé des nouvelles de Miſs Byron & de ſa famille. Vos yeux m'ont alarmé. Je crains que la pauvre Madame Sherley... Miſs

Byron nous a toujours parlé de ſa ſanté avec défiance. Quelle ſeroit, Charlotte, la douleur de notre chere Miſs Byron, ſi elle venoit à perdre une ſi bonne mere !

Mon deſſein, a répondu le Docteur, n'étoit pas de vous laiſſer voir des ſujets d'inquiétude. Mais un pere ne peut aimer ſa fille plus que j'aime Miſs Byron.

Vous m'alarmeriez ſérieuſement, cher ami, ſi l'air de gaieté que je vois à Milady G.... ne m'ôtoit toute crainte pour la ſanté de Miſs Byron. Je me flatte que Miſs Byron ſe porte bien.

Elle en eſt bien éloignée, ai-je répondu auſſi-tôt avec un air de gravité qui convenoit à l'occaſion.

A Dieu ne plaiſe, a-t-il repris auſſi-tôt avec une émotion qui nous a plu à tous. (Ce n'eſt pas pour voir, Henriette, c'eſt pour nous-mêmes, que nous nous en ſommes réjouis. Point de délicateſſe affectée, je vous en prie.) Son viſage étoit en feu. Quoi donc, mes ſœurs ? Quelle eſt la maladie de Miſs Byron ?

Elle n'eſt pas bien, ai-je repliqué. Mais c'eſt la plus charmante malade qu'on ait jamais vue. Elle eſt gaie, pour ne pas cauſer de peine à ſes amis. Elle entre dans toutes leurs converſations, leurs plaiſirs, leurs amuſemens. Elle voudroit que perſonne ne

la crût malade. Si ſes yeux chargés, ſes levres pâles, & le changement de ſon teint ne la trahiſſoient pas, nous n'apprendrions pas d'elle-même qu'elle ſouffre. Il ſe trouve des femmes qui arrivent plutôt que d'autres à la perfection, & dont la décadence n'eſt pas moins prompte. La pauvre Miſs Byron ne paroît pas faite pour une longue durée.

Mais devrois-je vous marquer toutes ces choſes-là, ma chere? Cependant je ſais que Clémentine & vous, vous êtes riches en grandeur d'ame.

Mon frere a paru tout-à-fait fâché contre moi. Cher ami, a-t-il dit au Docteur Barlet, de grace, expliquez-moi ce que ſignifie le diſcours de Charlotte. Elle aime à badiner. Miſs Byron a reçu du Ciel un très-bon tempérament. A peine eſt-elle dans la fleur de l'âge. Tranquilliſez-moi. Mes deux ſœurs ne me ſont pas plus cheres que Miſs Byron. En vérité, Charlotte, je ne vous ſais pas bon gré de votre badinage.

Il eſt vrai, lui a répondu le Docteur, que Miſs Byron n'eſt pas bien. Mais les tendres craintes de Milady G... lui ont fait un peu charger la deſcription. Miſs Byron ne peut ceſſer d'être aimable. Son teint eſt toujours charmant. Elle eſt gaie, tranquille, réſignée....

Réſignée, Docteur Barlet! Miſs Byron

eſt bonne Chrétienne, elle ne peut manquer de réſignation, dans le ſens que la Religion donne à ce terme : mais dans l'acception commune, il ſuppoſe un état déſeſpéré. Si Miſs Byron étoit ſi mal, n'auriez-vous pas dû m'en informer, cher Docteur ? Ou bien eſt-ce votre tendreſſe pour moi... La bonté ne vous abandonne jamais.

Je n'avois pas conçu, a dit Milady L.... que Miſs Byron fût ſi mal. En vérité, M. Barlet, & vous ma ſœur, il y a de la cruauté à ne m'en avoir pas avertie. Et ſon bon naturel a fait tomber une larme de ſes yeux pour notre Henriette.

J'ai eu quelque regret d'être allée ſi loin. Mon frere a paru fort inquiet. Son ami Belcher l'étoit pour lui, & pour vous, ma chere, Emilie a pleuré pour ſa chere Miſs Byron. Elle avoit toujours craint, a-t-elle dit, que votre mal n'eût de mauvaiſes ſuites. Mon cher amour, ma très chere Henriette, il faut que votre ſanté ſoit bonne. Vous voyez combien tout le monde vous aime. J'ai dit à mon frere que j'attendois une lettre de Northampton-Shire par la premiere poſte, & qu'elle me mettroit en état de lui donner des informations certaines.

Je ne voudrois pas pour le monde entier, qu'il entrât dans vos idées, chere Hen-

riette, que j'aie penſé à faire tourner ſur vous l'attention de mon frere. Votre honneur eſt l'honneur du ſexe : car n'en êtes-vous pas l'ornement ? Je ne dis rien de nouveau, en aſſurant que mon frere vous aime. Je n'avois pas beſoin d'apprendre ſon inquiétude pour votre ſanté. Son cœur n'eſt pas capable de changer. N'avez-vous pas obſervé que j'ai mis votre décadence ſur le compte de la nature ? Plaiſe au Ciel qu'il n'en ſoit rien ! Mais je vous décourage imprudemment par mes craintes pour votre ſanté, lorſque je ne penſe au fond qu'à ménager votre délicateſſe. Vous vous porterez bien, vous le voudrez, vous y parviendrez bientôt ; & le plus ſage, comme le meilleur des hommes, ne manquera point... C'eſt à quoi ſe réuniſſent tous nos vœux. Mais quoi qu'il arrive, nous avons réuni nos têtes enſemble, & nous ſommes réſolus, en faveur de votre délicateſſe, de laiſſer prendre ſon cours à cette affaire, parce qu'après une ouverture plus chaude que je ne l'avois prévu, vous pourriez vous imaginer que nos ſoins vont au-delà des bornes. Je vous certifie, ma chere, que Sir Charles Grandiſſon, tout digne qu'il eſt d'une Princeſſe, ne vous fera porter ſon nom qu'avec toute la paſſion de ſon ame.

Suivant les vues qu'il nous a marquées

ce ſoir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les joueurs, à qui notre couſin Everard a permis de le ruiner, ſont à Wincheſter, où je ſuppoſe qu'ils font à préſent le partage de leur proie. Si mon frere a deſſein de les voir, c'eſt ce que je ne puis vous dire. Il ne s'attend pas à les trouver fort traitables. Ils feront voir ſans doute à leur dupe, qu'ils ſavent garder ſon argent mieux que lui; & Sir Charles, dont les idées ne ſont pas romaneſques, ne penſe qu'aux voies légales.

Il ſe propoſe de rendre une viſite à Milord & à Mylady W... dans leur terre de Windſor, & au Comte de G... mon beaupere dans Berkshire, mon mari doit l'accompagner; ils iront de-là chez Sir Henri Belcher, & chez Milady Mansfield. Belcher ſera auſſi du voyage. Ils paſſeront enſuite au Château de Grandiſſon, où le Docteur Barlet doit ſe rendre. Mon frere laiſſe ici ſon valet de chambre, avec ordre de lui envoyer, par des exprès, toutes les lettres qui pourront venir des pays étrangers; & je lui ai promis de ne lui pas faire attendre non plus les nouvelles qui me viendront de Northampton-Shire. Il me ſemble qu'il feroit fort bien de prendre ſon tour par le Château de Selby: ne penſez-vous pas de même? Point d'affectation, Henriette. Adieu ma chere. LET.

LETTRE LXXXVI.

Miſs BIRON à Milady G....

Jeudi, 7 Septembre.

MA réponſe va ſuivre les articles de votre lettre, que j'ai devant moi.

Je vous félicite du fond du cœur, ma chere Milady, ſur le retour de votre frere. Il n'eſt pas ſurprenant que ſes fatigues & la perte de ſes eſpérances aient cauſé quelque altération ſur ſon viſage. Sir Charles Grandiſſon ne ſeroit pas ce qu'il eſt, s'il n'avoit pas une ame ſenſible.

Vous connoiſſez mal votre frere, ma chere amie, ſi vous attendez de lui quelques reproches ſur votre bizarre conduite avec Milord G... J'eſpere qu'il n'en aura pas ſu la dixieme partie; mais quand il ſauroit tout, comme il prévoit que vous reconnoîtrez votre erreur, & que vous deviendrez une très-bonne femme, il vous pardonne infailliblement ce qu'il juge que vous ne vous rappellez pas ſans regret. Vous êtes bien étrange, dans la lettre que j'ai devant les yeux. Je vous aime trop pour vous épargner.

Quel ſujet de raillerie trouvez-vous dans

votre tante, pour avoir vécu fille juſqu'à l'âge où elle eſt parvenue ? Voulez-vous faire penſer que votre joie eſt extrême de vous être miſe de ſi bonne heure à couvert du même reproche ? Si c'eſt votre idée, il ſemble que vous devriez un peu plus de remercimens à Milord G... dont la généroſité vous en a garantie. En vérité, chere Milady, je crains que pour une femme, ce ne ſoit bleſſer la décence, que de jeter une ſorte de ridicule ſur d'autres perſonnes de ſon ſexe, pour leur prudence, peut-être, & leur vertu. Faites-vous réflexion combien vous exaltez les hommes par ces libertés badines vous qui affectez ſouvent de les mépriſer ? Je ne m'étonne point qu'ils raillent les vieilles filles, c'eſt leur interêt : vous les appellez quelquefois les *Seigneurs de la création* ; & vous ne penſez pas que vous leur donnez droit à ce titre. D'un autre côté, croyez-vous que la même foibleſſe, qui fait raconter ſes ſonges à votre vieille tante Eléonore Grandiſſon, ne lui eût pas fait trouver autant de plaiſir à ces récits, ſi le mariage eût fait d'elle une vieille femme ? La jolie eſt ſouvent mere de quantité de folies. N'avouez-vous pas que l'arrivée de votre frere, qui a donné occaſion à votre tante de vous raconter ſes ſonges, vous a jettée dans des éclats de rire, dont vous

auriez honte d'expliquer la cauſe ? Les femmes, ma chere, doivent ſe garder des erreurs dans leſquelles elles trouvent un ſujet de ridicule pour les filles. Les ſonges de votre tante, permetrez-moi de vous le dire, ſont plus innocens que vos exceſſifs emportemens de joie. Pardon ; mais je crois en avoir dit aſſez, pour vous faire ſentir votre faute.

Pauvre chere Emilie ! Je ne ſuis pas ſurpriſe que la premiere vue de ſon tuteur ait produit cet effet ſur ſon tendre naturel.

Mais avec quelle méchanceté traitez-vous votre mari ? Fi, Charlotte, & ſi encore une fois, d'avoir écrit ce que je ne puis lire pour votre honneur, à vos amis & les miens. Je ſouhaiterois, ma chere, de parvenir à vous perſuader qu'il n'y a point d'eſprit ſans juſteſſe, ni d'enjouement ſans décence. Milord G.... a ſes foibles ; mais eſt-ce le rôle d'une femme, d'être la premiere à les découvrir ? Ne pouvez-vous l'en guérir, ſans y employer des plaiſanteries outrées, qui approchent du mépris ? O ma chere ? vous nous montrez bien d'autres foibles que les filles, en faiſant un ſi mauvais uſage des talens qui vous ont eſt donnés pour une meilleure fin. Un mot encore : vous ne me ferez pas ſourire, ma chere, lorſque je vous verrai dans un tranſ-

port de joie, dont la raiſon eſt bleſſée. Ainſi ſouvenez-vous-en, votre excurſion ſur les vieilles filles & ſur votre mari, ne peut plaire qu'à vous-même, & je n'accepte point votre compliment. Pourquoi ? parce que je ne veux point partager votre faute. Je ne vous épargne point, direz-vous : mais épargnez-vous quelqu'un ?

Quoi donc ? me croyez-vous réellement auſſi mal que vous m'avez repréſentée à ce votre frere ? Je ne crois pas l'être à ce point. Si je le croyois, comptez que je ferois tous mes efforts pour mettre un nouvel ordre dans mes idées ; & je ne quitterois pas l'entrepriſe, ſans être un peu plus ſûre de moi.

Vous n'avez eu, dites-vous, aucun deſſein d'exciter l'attention de votre frere pour les fauſſes couleurs de votre pinceau, lorſque vous lui avez décrit les effets de mon indiſpoſition. Son attention ! Vous auriez pu dire ſa pitié. Le Ciel m'en préſerve !

A tout prendre, il y a deux choſes qui n'ont pu manquer de me faire plaiſir dans votre lettre ; l'une, que Sir Charles ait témoigné tant d'inquiétude pour ma ſanté ; l'autre, que vous ſoyez tous dans la réſolution, & volontairement, parce que les circonſtances vous ont paru le demander, de laiſſer prendre à toutes les affaires leur

cours naturel. Tenez-vous-en là, je vous en ſupplie. Il me ſemble que l'ouverture, comme vous la nommez, étoit de beaucoup trop chaude. Ciel ! ma chere, que j'ai tremblé en liſant cette partie de votre lettre ! Je ne ſais même, ſi j'en ſuis encore tout-à-fait ſatitisfaite, quoique je le ſois de votre intention.

Conſidérez, ma chere, la moitié d'un cœur, une femme préférée & ſi préférable en effet, par la qualité, la fortune, & toute ſorte de mérite. Oh Charlotte ! il me ſeroit impoſſible à préſent, dans les plus heureuſes ſuppoſitions, de me livrer à ces tendres excès de joie, qui auroient fait le charme de mon cœur. J'ai de la fierté.... Mais attendons les premieres lettres de Boulogne; & ſi l'admirable Italienne adhere à ſa réſolution, il ſera temps alors d'en venir à mes ſcrupules. Croyez-vous qu'elle ſe ſoutienne ? Une imagination échauffée, peut paſſer d'un genre de grandeur à l'autre. Je ſuis ſincérement perſuadée moi-même, & je l'ai dit ſi ſouvent, qu'on pourroit me ſoupçonner d'affectation, que Clémentine eſt la ſeule femme digne de Sir Charles Grandiſſon.

Adieu, ma chere. Dites, je vous prie, à votre frere, que je ne me ſuis jamais crue auſſi mal que votre amitié vous l'a fait

craindre, & que je le félicite de ſon heureuſe arrivée en Angleterre. Me diſpenſer de ces complimens, ce ſeroit une affectation réelle, qui ſignifieroit beaucoup trop; mais ſouvenez-vous que je vous regarde, vous & votre mari, Milord & Milady L... & ma tendre Emilie, ſi vous lui communiquez ma lettre, comme les gardiens de l'honneur, ou ſi vous l'aimez mieux, de la délicateſſe (car il n'y a point de déshonneur à craindre avec Sir Charles) de votre très-fidelle.

HENRIETTE BYRON.

N. B. Une longue lettre du Docteur Barlet à Milady G... contient la relation du voyage & des viſites de Sir Charles, dont la magnificence & la bonté ne ceſſent pas d'éclater. Il a vu dans cette route, Sir Hargrave Pollexfen, pécheur à demi-contrit, mais extrêmement humilié. Merceda eſt mort de ſes contuſions dans un miſérable état. Bagenhall, devenu le mari de la jeune perſonne qu'il avoit enlevée en France, mene une fort mauvaiſe conduite avec elle.

Une autre lettre de Sir Charles, au Docteur, contient un détail des procédures qui regardent les droits des Mansfiels, & d'autres affaires domeſtiques.

LETTRE LXXXVII.

Le Seigneur JERONIMO DELLA PORRETTA *au Chevalier* GRANDISSON.

Boulogne, 15 Septembre.

VOS tendres lettres écrites de Lyon, mon très-cher ami, nous ont causé la plus vive joie. Clémentine languissoit dans cette attente. Comment avez-vous pu lui écrire avec cette chaleur d'affection, & cependant avec une délicatesse dont un rival ne pourroit pas s'alarmer ? Elle vous répond : il ne m'appartient point, ni, je crois, à personne de nous, de dire un mot sur le principal sujet de sa lettre : elle ne l'a montrée qu'à sa mere & à moi. Chere sœur ! Que n'avons-nous pu la faire renoncer à ses idées ! Mais comment vous proposer de seconder les desirs de la famille ? Cependant, si vous les croyez justes, je suis sûr que vous ferez cet effort sur vous-même. Mon cher Grandisson ne connoît point d'intérêt propre, quand la justice & l'avantage de ses amis y sont opposés. Toute ma crainte est qu'on n'y apporte plus de précipitation qu'il ne convient à l'état de cette chere fille.

Plût au Ciel que vous fuſſiez devenu mon frere ! c'étoit la premiere paſſion de mon cœur ; mais vous reconnoîtrez par ſa lettre, la moins inconſiſtante qu'elle ait écrite de long-temps, qu'il ne lui en reſte aucune idée. Elle nous déclare qu'elle vous ſouhaite heureuſement marié dans votre patrie ; & nous ſouhaitons nous-mêmes à préſent, de pouvoir lui donner votre exemple pour motif. Ne doutez pas que je ne faſſe le voyage d'Angleterre. Si ce que nous deſirons pouvoit arriver, je m'imagine que vous auriez toute la famille. Nous ne penſons qu'à vous, nous ne parlons que de vous ; nous recherchons les Anglois, pour leur faire honneur en conſidération de vous. Madame Bemont eſt ici ; elle nous conſeille de garder des ménagemens ; mais ſans déſapprouver nos meſures préſentes, parce qu'elle ſait que nous ne pouvons jamais conſentir à laiſſer entrer ma ſœur dans un Cloître. Cher Grandiſſon, n'en aimez pas moins cette vertueuſe Dame, pour la grace qu'elle nous fait d'entrer dans nos vues. M. Lowther vous écrit ; ainſi je ne vous dis rien d'un homme à qui j'ai tant d'obligations.

On ſouhaiteroit que je vous écriviſſe avec un peu de force ſur un certain ſujet, dont je ne déſavoue pas l'importance,

mais je réponds que je ne puis, que je n'oſe, & que je n'en ferai rien.

Cher ami, ne ceſſez jamais d'aimer votre Jeronimo. Votre amitié rend la vie digne de mon attachement. Elle a fait ma conſolation, lorſqu'il ne m'en reſtoit plus d'autre, & que l'ombre de la mort étoit répandue autour de moi. Vous ſerez ſouvent importuné par mes lettres. Mon plus cher, mon plus fidele ami, mon Grandiſſon, adieu.

LETTRE LXXXVIII.

CLÉMENTINE au Chevalier GRANDISSON.

Même date.

QUE votre lettre de Lyon m'a fait de plaiſir, cher & bon Chevalier! Mon cœur vous en remercie. Cependant ſa reconnoiſſance ſeroit encore plus vive, ſi je n'avois pas obſervé dans votre ſtyle un air ſombre, & des efforts pour le déguiſer. Quel ſeroit mon chagrin, d'apprendre que vous ſouffrez à mon occaſion! Mais ne rappellons point ces idées. J'ai des plaintes à vous faire.

O! Chevalier, je ſuis perſécutée. Et

par qui ? Par mes plus chers & mes plus proches parens. Je l'avois prévu. Pourquoi, pourquoi me refuſiez-vous votre ſecours, lorſque je vous importunois pour l'obtenir ? Pourquoi n'êtes-vous pas demeuré ici juſqu'à ma profeſſion ? Je ſerois heureuſe ! Avec le temps du moins, je le ſerois devenue. Aujourd'hui je me vois aſſiégée de ſupplications par ceux, à la vérité, qui pourroient commander : mais qui craignent d'uſer de leur droit. C'eſt ce que j'oſe penſer, car ſi les parens doivent être conſultés pour un changement de condition, il me ſemble qu'ils ne peuvent forcer une fille de ſe marier, lorſque ſon goût eſt pour le célibat : à plus forte raiſon, lorſqu'elle n'en a que pour le Cloître. Ce motif eſt puiſſant pour les Catholiques. Mais vous êtes Proteſtant : vous ne favoriſez point le don qu'on fait de ſoi-même à Dieu. Vous n'avez pas voulu plaider pour moi. Au contraire, vous avez ſecondé leurs objections. Ah ! Chevalier, comment avez-vous pu vous y réſoudre, ſi vous ne ceſſez pas de m'aimer ? Ne ſaviez-vous pas qu'il n'y avoit aucune voie pour me dérober aux importunités de ceux qui ont des droits ſur mon obéiſſance ? Ils les font valoir : & comment ! Mon pere me ſupplie les larmes aux yeux. Ma mere me rappelle

tendrement ce qu'elle a ſouffert pour moi dans ma maladie, & déclare que le bonheur de ſa vie eſt entre mes mains. O! Chevalier, quels argumens que les larmes d'un pere & d'une mere! M. de Nocera, un Evêque Catholique, plaide auſſi, & ne plaide point pour moi. Le Général aſſure qu'il n'a pas ſouhaité le conſentement de ſa femme avec plus d'ardeur qu'il ne demande le mien. Jeronimo même, j'en rougis pour lui, votre ami Jeronimo, me preſſe ſur le même point. Le Pere Mareſcotti eſt entraîné par l'exemple de l'Evêque. Madame Bemont prend parti pour eux; & Camille, qui ne ceſſoit de vous louer, me fatigue continuellement par ſes inſtances.

Ils ne me propoſent perſonne. Ils prétendent me laiſſer un choix libre dans le monde entier. Ils me repréſentent que, tout zelés qu'ils ſont pour la foi Catholique, ils ſouhaitoient ſi vivement de me voir changer d'état, qu'ils avoient conſenti à me voir la femme d'un Proteſtant; que l'obſtacle n'eſt venu que de mon propre ſcrupule. Mais pourquoi l'affoibliſſent-ils plutôt qu'ils ne le fortifient? Si j'avois pu m'aveugler ſur trois points: mon indignité, après le malheur que j'avois eu de perdre la raiſon; la crainte inſurmontable d'expoſer mon bonheur pour une autre vie, & l'éter-

nel regret de voir périr un homme que mon devoir m'auroit obligé d'aimer comme moi-même, ils n'auroient pas eu d'inſtances à me faire.

Dites-moi, épargnez-moi, Chevalier, vous! mon quatrieme frere, qui n'êtes plus intéreſſé dans notre débat, s'il ne m'eſt pas permis de réſiſter? A quoi me réſoudre? Je ſuis pénétrée d'affliction. O vous, mon frere, mon ami! vous qui ferez toujours cher à mon cœur, aidez-moi de votre conſeil! Je leur ai dit que j'en appellerois à vous. Ils m'ont promis de ſuſpendre mon empreſſement pour le Cloître juſqu'à l'arrivée de votre réponſe. Ne vous déclarez point contre moi! Si jamais vous avez eſtimé Clémentine, ne vous déclarez point contre elle.

LETTRE LXXXIX.

Le Chevalier GRANDISSON *à* CLÉMENTINE.

Londres, 29 Septembre.

QUEL fardeau vous m'impoſez, Mademoiſelle! & que puis-je répondre au dernier article de votre lettre? Vous prenez

ſoin, & par reſpect pour votre intention, je dois dire un ſoin digne de votre bonté, de me déclarer qu'il ne peut plus me reſter d'intérêt à la déciſion que vous me demandez. Je renouvelle mon humble ſoumiſſion; mais permettez moi de répéter qu'il m'auroit été preſque impoſſible de vous obéir, par tout autre motif que vos ſcrupules de conſcience.

Mais de quel poids mon avis peut-il être pour vous, lorſque vous me preſſez, en finiſſant, de ne le pas donner en faveur de votre famille? Je ſuis bien éloigné. Mademoiſelle, d'être ici ſans prévention. Un homme, qui s'eſt flatté autrefois de l'eſpérance d'obtenir votre main, peut-il vous donner des conſeils oppoſés au mariage? Vos parens peuvent-ils pouſſer plus loin l'indulgence, qu'en vous laiſſant la liberté abſolue du choix? Je ſuis forcé d'applaudir également à leur ſageſſe & leur bonté dans cette occaſion. Peut-être devinez-vous l'homme qu'ils ſeroient portés à vous recommander, & je ſuis ſûr que la vertueuſe Clémentine ne le rejetteroit pas, par la ſeule raiſon qu'il ſeroit offert de leur main; ni même par toute autre raiſon qu'une averſion inſurmontable, ou une forte inclination pour quelque Catholique. Un Proteſtant ne peut plus entrer dans cette ſuppoſition.

Mais, chere ſœur, chere amie, dites-moi vous-même quelle réponſe je puis faire à une jeune perſonne qui, ayant fait voir dans une occaſion qu'elle n'a pas une averſion invincible pour le mariage, ne s'en étant éloignée que par des motifs de conſcience, fait difficulté d'obliger (obéir n'eſt pas le terme qu'ils emploient) » un » pere qui la ſupplie les larmes aux yeux, » une mere qui lui rappelle tendrement ce » qu'elle a ſouffert pour elle, & qui lui dé- » clare que le bonheur de ſa vie eſt entre » ſes mains ». Oh! Mademoiſelle, quels argumens (permettez que j'emploie vos propres termes) que les larmes d'un pere & d'une mere, M. l'Evêque de Nocera, votre frere, un Directeur plein de pitié, vos deux autres freres, Madame Bemont, votre amie déſintéreſſée, votre fidelle Camille! Quelle énumération contre vous, chere Clémentine, me défend de donner mon avis contr'eux : que puis-je dire? Faut-il, ſur votre propre repréſentation, que je le donne pour vous?

Vous ſavez, Mademoiſelle, le ſacrifice que j'ai fait au cri de votre conſcience, & non de la mienne. Je ne doute point que des parens auſſi vertueux, auſſi indulgens que les vôtres, ne cedent à vos raiſons, ſi vous avez le même motif à faire valoir

contre le devoir filial ; d'autant plus digne de ce nom, qu'il eſt exigé avec tant de douceur, ou plutôt, qu'il n'eſt propoſé qu'avec des larmes & des vœux ; des yeux plus que des levres ; & que, ſi vous le rempliſſez, vos parens croiront avoir la plus haute obligation à leur fille.

Clémentine eſt une des plus généreuſes perſonnes du monde ; mais conſidérez, Mademoiſelle, ſi la préférence de vôtre propre volonté à celle des plus tendres parens, ne porte pas un air d'amour propre, qui s'accorderoit mal avec votre caractere général. Quand vous devriez trouver dans un Cloître tout le bonheur que vous y eſpérez, n'eſt-il pas vrai qu'alors vous renonceriez à votre famille, comme partie du monde que vous feriez vœu de mépriſer, & que vous ne vivriez que pour vous-même ? Et croyez-vous qu'aux yeux du Ciel, comme à ceux des hommes, il n'y ait pas beaucoup de mérite à ſe refuſer ce qui plaît le plus, en rempliſſant ſon devoir pour obliger ceux à qui l'on doit la vie ?

Ma qualité de Proteſtant ne me donne point d'averſion pour les fondations religieuſes. Je ſouhaiterois, au contraire, que mon pays eût des cloîtres ſous des regles ſages & bien obſervées. A la vérité, je ne voudrois pas d'engagemens perpétuels ;

mon plan ſeroit qu'on laiſſât la liberté de renouveller les vœux tous les deux ou trois ans avec le conſentement des familles.

De toutes les femmes que j'ai connues, Clémentine della Porretta devoit être la derniere qui marquât de l'empreſſement pour la retraite. Il n'y a au monde que deux perſonnes avec elle, que ſa réſolution ne fût pas capable d'affliger. Nous connoiſſons leurs motifs. Le teſtament de ſes deux grands-peres, qui jouiſſent à préſent d'une meilleure vie, eſt contre elle, & toute ſa famille, à l'exception de deux perſonnes, regarderoit comme le plus grand malheur, qu'elle quittât le monde pour s'enſévelir dans un couvent. Clémentine a le cœur tendre & généreux; elle ſouhaite, a t-elle dit autrefois, de tirer une grande vengeance de ſa couſine. Que ſa couſine prenne le voile, les raiſons de pénitence ne manquent point à Daurana: ſa paſſion pour le monde, qui lui a fait violer tous les droits du ſang & de l'humanité, demande un frein. Mais eſt-il un cloître où tous les devoirs de la vertu ſoient mieux obſervés qu'ils ne le ſont dans le monde, par l'incomparable Clémentine?

Je pourrois m'étendre beaucoup plus ſur un ſujet, où les moindres argumens ne ſont pas ſans force, mais l'entrepriſe eſt pénible

pour moi, ſi pénible, que je ne m'y ſerois point engagé, ſi je ne préférois à mon bonheur, le vôtre, Mademoiſelle, & celui de votre famille.

Que toutes les bénédictions du Ciel & de la terre accompagnent votre choix, quel qu'il ſoit! Jamais je ne ferai de priere où tous les vœux de l'amitié, de l'eſtime & du reſpect pour ma chere Clémentine, ne tiennent le premier rang... Son ami, ſon frere & ſon très-humble, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XC.

Le Chevalier GRANDISSON *au Seigneur* JERONIMO.

même date.

JE réponds, cher ami, à notre admirable Clémentine, & je mettrai pour vous, ſous une enveloppe, une copie de ma lettre.

Juſqu'à l'arrivée de la ſienne, j'avoue qu'il m'a paru poſſible, quoique peu probable, que ſa réſolution changeât en ma faveur. J'avois prévu que, par des raiſons de famille, vous vous uniriez tous pour l'engager au mariage; & lorſqu'elle ſe verra ſérieuſement preſſée, diſois-je en moi-même, il peut arriver qu'elle paſſe ſur ſes

ſcrupules, & que propoſant des conditions pour elle-même, elle prenne le parti d'honorer de ſa main l'homme qu'elle honoroit ouvertement de ſon eſtime. Le mal dont elle eſt heureuſement délivrée, laiſſe quelquefois des incertitudes dans l'ame. Mon abſence, qui me conduit à prendre un établiſſement dans le pays de ma naiſſance, peut-être pour ne retourner jamais en Italie, ſes hautes idées de reconnoiſſance, le fond qu'elle fait ſur mes ſentimens, toutes ces conſidérations réunies, me paroiſſent capables d'affoiblir ſa réſolution, & ſi ce changement arrive, ai-je penſé, je ne puis douter de la faveur de ſa famille. Il me ſemble, cher ami, qu'il n'y avoit point de préſomption dans cette eſpérance. Je me devois à Clémentine juſqu'au dernier moment, c'eſt-à-dire, juſqu'à la lettre qu'elle m'avoit promiſe. Mais, aujourd'hui que je vous vois tous du même ſentiment, & que cette chere perſonne, quoique preſſée de faire un autre choix, eſt en état de me conſulter comme un quatrieme frere, qui n'a plus, dit-elle, aucun intérêt à l'événement, j'abandonne toutes mes eſpérances. C'eſt dans ce ſens que j'écris à votre chere ſœur. Perſonne n'a pu s'attendre que je donnaſſe à l'argument, tout le poids qu'il peut recevoir : cepen-

dant, perſuadé comme je le ſuis, que ſon devoir l'oblige de ſe rendre aux inſtances de ſa famille, j'ai ſuivi les inſpirations de l'honneur. Jamais, peut-être, il n'y eut d'exemple d'autant de ſituations difficiles que celles de votre ami, qui, ſans avoir à ſe reprocher la moindre témérité, s'eſt vu, comme par dégrés, dans les plus grands embarras.

Vous ſouhaitez, cher Jeronimo, que j'euſſe la force de donner l'exemple à votre excellente ſœur. Il faut que je vous ouvre mon ame.

Il exiſte une jeune perſonne, une Angloiſe, belle comme un ange, mais en qui la beauté, à mes yeux comme aux ſiens, eſt la moindre perfection. De toutes les femmes que j'aie jamais vues c'eſt elle, elle ſeule, que j'aurois été capable d'aimer, ſi je n'euſſe aimé Clémentine. Je ne lui rendrois pas juſtice, ſi je n'ajoutois que je l'aime, mais c'eſt d'un amour auſſi pur que le cœur de Clémentine ou le ſien. L'état de Clémentine faiſoit une vive impreſſion ſur moi. Je ne pouvois m'en déguiſer la cauſe. Son affection paroiſſoit ſi ferme, que de mon côté, pouvant la regarder réellement comme mon premier amour, j'ai cru que, malgré des difficultés qui me ſembloient invincibles, l'honneur, la re-

connoiſſance devoient me tenir en ſuſpens, m'empêcher même de former les moindres vues pour une autre femme, juſqu'à ce que le ſort d'une ſi chere perſonne fût abſolument déterminé. Il y auroit un air de vanité, même avec mon Jeronimo, à parler des propoſitions qui me ſont venues des amis de pluſieurs femmes d'un rang & d'un mérite fort ſupérieur au mien. L'honneur ſuffiſoit pour m'arrêter, mais mon cœur n'a commencé à ſouffrir, de l'incertitude ou j'étois du côté de votre chere ſœur, qu'à l'occaſion de la jeune Angloiſe dont j'ai vanté le mérite : non que je me flattaſſe d'y réuſſir, ſi j'avois eu la liberté d'eſſayer à lui plaire : mais lorſque je me permettois d'y penſer dans mes incertitudes du côté de l'Italie, je n'étois pas ſans quelqu'eſpérance de ſuccès, par les bons offices de mes ſœurs, qui ſont liées avec elle d'une amitié fort étroite.

Ferai-je à mon cher ami l'aveu ſincere de tous mes ſentimens ? Lorſque j'ai repaſſé les Alpes, ſur l'invitation de M. l'Evêque de Nocera, les deux plus belles ames du monde avoient une part preſqu'égale à mon cœur, & de-là m'eſt venue, dans le dernier voyage, la force de déclarer à la Marquiſe & au Général, que je me croyois lié à votre famille, mais que vous étiez

libres, Clémentine & vous. Enſuite, lorſqu'ayant commencé à ſe rétablir, elle a ſemblé confirmer les eſpérances qu'elle m'avoit données, & que ma reconnoiſſance a paru néceſſaire pour achever ſa guériſon, alors, cher Jeronimo, je me ſuis contenté de ſouhaiter à la jeune Angloiſe un mari plus digne d'elle, que je n'aurois pu l'être, dans l'embarras de ma ſituation. Enfin, toute votre famille s'étant réunie en ma faveur je n'ai plus formé un deſir, qui n'ait eu votre ſœur pour objet. D'où ſuis-je tombé, cher ami, en la voyant obſtinée à me rejetter ? ſur-tout, lorſque ſes motifs ne pourroient qu'augmenter mon admiration.

Aujourd'hui, quel ſouhait faites-vous pour moi ! Que je donne l'exemple à votre ſœur ? Comment le puis-je ? Le mariage dépend-il de moi ? Depuis que Clémentine me refuſe, il n'y a qu'une femme au monde que je puiſſe croire digne de lui ſuccéder dans mon affection, quoiqu'il y en ait mille dont je ne ſuis pas digne : & cette femme doit-elle accepter un homme dont le cœur s'étoit donné à un autre qui vit, qui n'eſt point mariée, qui lui marque encore une bonté capable d'attacher un cœur reconnoiſſant, & de cauſer un partage dans ſon amour ? Clémentine même n'eſt pas plus

délicate que cette charmante Angloiſe. En vérité, cher Jeronimo, lorſque je penſe à lui adreſſer mes ſoins, le courage me manque ; & je me regarde comme l'homme du monde qui mérite le moins d'être écouté. Ajoutez qu'elle ſe fait autant d'adorateurs, qu'il y a d'hommes qui la voient. Olivia même n'a pu lui refuſer ſon admiration. Puis-je rendre juſtice à deux perſonnes d'un mérite ſi rare, ſans paroître diviſé par un double amour ? car je ferai gloire toute ma vie de mes ſentimens pour Clémentine.

Vous voyez, cher ami, les nouvelles difficultés de ma ſituation ; il me ſemble que c'eſt d'Italie, & non d'Angleterre, que l'exemple doit venir. Ne me ſoupçonnez point d'un excès de délicateſſe : l'exemple ne dépend pas de moi comme de votre Clémentine. Il y auroit de la préſomption à le ſuppoſer. Clémentine n'a point d'averſion pour le mariage ; elle n'en ſauroit avoir pour l'homme que vous avez en vue, puiſque la prévention ne ſubſiſte plus pour un autre. Il ne me conviendroit pas de décider ce qu'elle peut & ce qu'elle doit vouloir; mais elle eſt naturellement la plus reſpectueuſe des filles ; elle ſent plus vivement que toute autre, ce qu'elle doit à des parens, à des freres qui ont pris tant de

part à ſes diſgraces. Il n'eſt pas queſtion d'une différence de religion, qui eſt ſon motif pour me rejetter : au contraire, l'obéiſſance filiale eſt un devoir de toutes les religions.

J'écris à la Marquiſe, au Général, au Pere Mareſcotti & à M. Lowther. Que le Tout-Puiſſant perfectionne votre ſanté, & ſoutienne celle de l'incomparable Clémentine ! Qu'il répande toutes ſortes de biens ſur votre excellente famille ! c'eſt, très-cher Jeronimo, le vœux du fidele ami qui s'attend au bonheur de vous voir en Angleterre, de celui qui vous aime comme ſon propre cœur, qui honore tout ce qui porte votre nom, & qui ne ceſſera jamais d'être avec ces ſentimens, votre &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XCI.

Madame REVES *à Miſs* BYRON.

5 Septembre.

O Chere couſine ! c'eſt à préſent que je ſuis ſûre de vous voir la plus heureuſe des femmes. Le Chevalier Grandiſſon nous fit hier une viſite : avec quelle joie nous l'a-

vons reçu, M. Reves & moi ! Il n'y avoit pas une heure que nous étions informés de ſon retour par un billet de Milady G... Il nous dit qu'il étoit obligé, que des affaires preſſantes le forçoient d'aller à Windsham & dans Hampshire, mais qu'il ne pouvoit partir ſans nous avoir vus, & ſans apprendre de nous l'état de votre ſanté, dont on lui avoit fait une fâcheuſe peinture. Nous lui répondîmes qu'elle n'étoit pas réguliérement bonne, mais que nous n'avons rien qui pût nous faire craindre du danger. Il parla de vous avec tant de reſpect & de tendreſſe ! ô chere Henriette ! je ſuis ſûre, & M Reves ne l'eſt pas moins, qu'il vous aime chérement. Cependant nous fumes ſurpris tous deux, qu'il n'ait marqué aucun deſſein de vous aller voir. Peut-être que ſes affaires .... mais, s'il vous aime, en peut-il avoir qui demandent la préférence ? & je ſuis ſûre qu'il vous aime. Je n'aurois pas ſu comment lui cacher ma joie, s'il s'étoit déclaré votre amant. Vous me connoiſſez : vous ſavez qu'à l'exception de M. Reves, je n'aime rien tant que vous.

J'ai cru devoir vous informer de cette agréable viſite. A préſent, ma chere, portez-vous bien. Tout va tourner heureuſement, j'en ſuis ſûre. C'eſt la plus grande grace

grace que je demande au Ciel. Il vous ira voir en Northampton-Shire, n'en doutez pas ; & s'il y va, quel peut être ſon motif ? Ce n'eſt pas civilité ſimple. Sir Charles eſt un caractere ſolide. Adieu, ma chere Henriette, les délices de mon cœur.

LETTRE XCII.

Miſs BYRON à Madame REVES.

Au Château de Selby, 8 Septembre.

VOTRE tendre lettre, ma chere couſine, m'a cauſé tout à la fois du plaiſir & du chagrin. Je me réjouis, ſans doute, que l'eſtime d'un des meilleurs des hommes ſe déclare ouvertement pour moi ; mais je m'afflige un peu que, par pitié apparemment pour ma foibleſſe, lui donnerai-je ce nom ? pour une foibleſſe ſi mal cachée, vous m'excitez à la joie ſur ce qu'il peut arriver (car ce n'eſt qu'une conjecture) qu'après avoir fini ſes affaires, & n'ayant plus rien qui l'occupe, cet excellent homme me rende une viſite en Northampton-Shire. O chere couſine ! croyez-vous donc que ſon abſence & la crainte de le voir mari d'une autre femme, aient été la cauſe de mon indiſpoſition ? Et ſeroit-ce dans cette

idée, qu'à l'occaſion du changement imprévu de ſes affaires d'Italie, vous me recommandez tout d'un coup de me porter mieux ? Sir Charles Grandiſſon, ma chere couſine, peut nous honorer de ſa viſite, ou s'en diſpenſer, ſuivant ſon goût ; mais quand il ſe déclareroit mon amant, comme vous le dites, je n'en reſſentirois pas autant de ſatisfaction que vous ſemblez vous y attendre, ſi le ſort de l'excellente Clémentine n'eſt pas heureux. Qu'importe que le refus vienne d'elle ? N'eſt-ce pas le plus grand ſacrifice qu'une femme ait jamais fait à ſa religion ? Ne reconnoît-elle pas qu'elle l'aime encore ? & n'eſt-il pas obligé, forcé de l'aimer toute ſa vie ? Mon orgueil demande ici d'être conſidéré pour quelque choſe. Votre Henriette n'a-t-elle donc qu'à s'aſſeoir, & ſe croire heureuſe d'une ſeconde place ? Cependant, je vous avouerai, ma chere couſine, que Sir Charles eſt ce que j'ai de plus cher au monde ; & ſi Clémentine pouvoit ne pas être malheureuſe, ce que je ne crois point qu'elle puiſſe n'être pas ſans lui, je dirois, toute affectation à part, dans la ſuppoſition qu'il ſe déclarât mon amant, je veux me fier à mon cœur & à ma conduite, pour obtenir une part qui me ſuffiſe à ſon affection. Mais le temps éclaircira bientôt ma deſti-

née, & j'attendrai ſans impatience. Je ſuis perſuadée que Sir Charles ne fait rien, ſans de très-bonnes raiſons. Que le Ciel, ma chere couſine, vous accorde la continuation de tous vos plaiſirs; car je ſais que vous ne les aimez qu'innocens. Je ſuis, &c.

LETTRE XCIII.

Miſs BYRON à Milady G....

Au Château de Selby, 20 Septembre.

SAURIEZ-vous, ma chere Milady, ce qu'eſt devenu votre frere? Ma grand'mere Sherley a vu ſon eſprit, & s'eſt entretenue avec lui près d'une heure; après quoi il a diſparu. Ne vous alarmez point. Je ſuis encore dans l'étonnement du récit que Madame Sherley fait de ſon apparition, de ſon diſcours & de ſon évanouiſſement, & ma grand'mere n'étoit pas dans un rêve, c'eſt en plein jour, au milieu de l'après-midi. Voici ce qu'elle raconte.

J'étois aſſiſe, dit-elle, hier, dans ma ſalle ſeule, & m'amuſant d'une lecture, lorſqu'un de mes gens, le premier auquel il ait apparu, vint me dire qu'un étranger demandoit à me voir. Je donnai ordre qu'il fût introduit; & je vis bientôt paroître, en

habit de campagne, un des plus beaux hommes que j'aie vu de ma vie. C'étoit un eſprit civil ; il me ſalua de la meilleure grace, ou du moins je me l'imaginai ; car ſa figure répondant à la deſcription qu'on m'a fait de cet aimable homme, mon premier mouvement fut une grande ſurpriſe ; mais contre l'uſage des eſprits, il me parla le premier. Après un compliment fort reſpectueux, il me dit que ſon nom étoit Grandiſſon.... d'un ton ſi ſemblable à ce qu'on m'a repréſenté du ſien, que je ne doutai point qu'il ne fût Sir Charles Grandiſſon lui-même ; & dans mon empreſſement à la recevoir, je penſai tomber.

Il prit place près de moi. Vous me pardonnerez, Madame, la liberté que je prends de vous interrompre.... Il me tint un langage ſi poli, ſi modeſte, ſi noble, que je lui laiſſai tout le temps de parler ſeul : je ne répondois que par des inclinations de tête, & par des témoignages du plaiſir que je prenois à l'entendre ; car je jugeois encore que c'étoit réellement le Chevalier Grandiſſon. Il me dit qu'il ne pouvoit s'arrêter qu'un moment ; qu'il étoit obligé de ſe rendre avant la nuit, dans un lieu qu'il me nomma. Quoi, quoi, Monſieur, lui dis-je, vous n'irez point au château de Selby ? vous ne verrez point ma fille By-

ron ? vous ne verrez point ſa tante ? Non, Madame. Il me ſupplia de l'excuſer. Il me parla de me laiſſer un paquet de lettres ; & paroiſſant en tirer un de ſa poche, il rompit le cachet, & mit pluſieurs lettres ſur une table. Il refuſa de ſe rafraîchir. Il demanda deux mots d'explication ſur ce qu'il avoit laiſſé ; il fit une profonde révérence, & s'évanouit.

A préſent, chere Milady, je répete ma queſtion : qu'eſt devenu votre frere ? Pardon pour un badinage. Madame Sherley parlant d'une viſite ſi ſoudaine & ſi courte, comme d'une apparition, je n'ai pu réſiſter à la tentation de vous ſurprendre, comme nous l'avons été. Comment Sir Charles a-t-il pu faire le voyage, ne voir que ma grand'-mere, & quitter auſſi-tôt le canton ? Eſt-ce par ménagement pour nous, ou pour lui-même ?

La vérité ſimple, c'eſt que Madame Sherley étoit ſeule, comme je l'ai dit, qu'on vint l'avertir qu'un étranger de grande apparence demandoit à lui parler, & qu'elle l'a vu. Il ſe nomma : votre caractere, Madame, & le mien, lui dit-il, nous ſont ſi bien connus à tous deux, que ſans avoir jamais eu l'honneur d'approcher de vous, je me flatte que vous pardonnerez une viſite ſi hardie. Il s'étendit alors ſur les louan-

ges de votre amie. Avec quelle ſatisfaction, ma chere, l'indulgente mere nous les a-t-elle répétées d'après lui ! Soit que je les mérite ou non, je ſouhaite que ſon affection n'y ait rien mêlé d'elle-même, car rien n'eſt ſi doux que les éloges de ceux dont on deſire d'être aimé. Il lui dit alors : vous voyez, Madame, un homme qui fait gloire de ſes tendres ſentimens pour une des plus excellentes perſonnes de votre ſexe, une Dame Italienne, l'honneur de ſa Nation, & qui a vu ſa main rejettée par des motifs irréſiſtibles, dans le temps même qu'ayant obtenu le conſentement de toute une famille, & vaincu mille difficultés, il croyoit toucher au terme de ſes deſirs : il ne le déguiſe point, c'étoient ſes deſirs. Mon amitié pour Miſs Byron (j'attendrai votre permiſſion & la ſienne, pour donner un nom plus cher encore à ce ſentiment) n'eſt ignorée de perſonne, & j'en fais ma gloire auſſi. Je connois trop bien la délicateſſe de votre ſexe en général, & particuliérement celle de Miſs Byron, pour lui adreſſer mes premieres ouvertures ſur le ſujet qui m'amene ici; d'ailleurs, je ſuis peu accoutumé à ces déclarations : mais approuverez-vous, Madame, Monſieur & Madame Selby approuveront-ils les vues d'un homme qui oſe aſpirer à votre faveur dans

la ſituation qu'il vous a repréſentée ; d'un homme rejetté en Italie, d'un homme qui confeſſe que ſes eſpérances y ont été trompées, & qu'il y étoit attaché par une tendre affection ? ſi vous l'approuvez, & ſi Miſs Byron peut accepter l'offre d'un cœur qui a ſouffert du partage, dans des circonſtances que vous n'avez pas ignorées alors : & vous & elle, vous acquererez des droits inviolables ſur ma reconnoiſſance & mon attachement. Mais ſi vous en jugez autrement, j'admirerai la délicateſſe qui m'attire un ſecond refus, comme j'admire la piété qui a dicté le premier, & je ſuſpendrai du moins mes vues pour le changement de ma condition.

Ma grand'mere alloit répondre avec autant de ſincérité que d'admiration ; mais la prévenant, il tira de ſa poche le paquet de lettres dont j'ai parlé : je me flatte, Madame, reprit-il, que je vois de la bonté pour moi dans vos yeux ; cependant, je ne demande point votre faveur, avant que vous ayez pris connoiſſance de tous les faits dont je ſuis en état de vous offrir l'explication. Je veux fournir des armes à la délicateſſe de Miſs Byron & de tous ſes amis, quand elles devroient ſe tourner contre moi. Ayez la bonté, Madame, de lire ces lettres à votre chere fille, à Monſieur &

Madame Selby, à tous ceux qu'il vous plaira de conſulter. Ils ſavent déjà ſans doute une partie de mon hiſtoire. S'ils jugent, après cette lecture, que je puiſſe être admis à rendre mes reſpects à Miſs Byron, & qu'elle puiſſe les recevoir avec cette noble franchiſe, que j'ai toujours admirée dans ſon caractere, je me croirai le plus heureux de tous les hommes. Un mot de lettre, Madame, qui contiendra votre réponſe, eſt une autre grace que j'ai la hardieſſe de vous demander, & vous m'obligeriez beaucoup de ne pas la différer longtemps. Mes amis étrangers me prient, comme vous le verrez dans les écrits que je vous laiſſe, de donner l'exemple à leur chere Clémentine. Je veux éviter les détours, & leur marquer que m'étant offert à Miſs Byron, je n'ai point été mortifié par un refus abſolu, ſi j'ai le bonheur, en effet, de pouvoir leur écrire dans ces termes.

C'eſt ainſi que le plus généreux des hommes renvoya Madame Sherley à ſes lettres, pour lui épargner l'embarras d'une premiere explication. Il étoit forcé, ajouta-t-il, par des affaires indiſpenſables, de précipiter ſon retour à Londres; & ſon départ fut ſi prompt, qu'il laiſſa quelque trouble dans l'eſprit de ma grand'mere.

Elle demeura tranſportée de ſurpriſe & de joie ; mais inquiete ſur ce qui s'étoit paſſé, dans la crainte d'avoir manqué à quelque choſe pour le recevoir, ou pour l'obliger.

Les lettres qu'il laiſſa ſur la table, étoient des copies de ce qu'il avoit écrit de Lyon & de Londres à tous ſes amis de Boulogne. J'ai copié moi-même les trois dernieres, & je ne fais pas difficulté de vous les envoyer. Elles vous feront voir, ma chere, que ſon affaire d'Italie eſt abſolument terminée, & vous remarquerez auſſi dans ſa réponſe au Seigneur Jeronimo qu'il parle de votre Henriette comme de ſon nouveau choix. Puis-je mettre un trop haut prix à la dignité qu'il me donne, en m'accordant le pouvoir de l'obliger en prévenant ſes ſcrupules, en abandonnant tout à mon inclination. Tous les hommes ne devroient-ils pas ſuivre cet exemple pour leur propre intérêt ? Et ne ſeroit-ce pas le plus ſûr moyen d'exciter les femmes à ſoutenir l'honneur de leur ſexe ?

Auſſi-tôt que Sir Charles fut parti, ma grand'mere ſe hâta de nous marquer par un exprès, qu'elle avoit des nouvelles fort agréables à nous apprendre, & qu'elle attendoit le lendemain à déjeûner toute notre famille, ſur-tout Miſs Byron. Nous

nous regardâmes l'un l'autre avec aſſez d'étonnement ; je ne me ſentois pas bien, & j'aurois ſouhaité de pouvoir m'excuſer : ma tante a voulu abſolument que je fuſſe du voyage. Nous étions fort éloignés de nous imaginer que votre frere eût fait une viſite à Madame Sherley. Au premier mot d'un événement ſi peu attendu, mes eſprits ont eu beſoin de ſoutien, j'ai été obligée de ſortir avec Lucie.

En revenant à moi, j'ai craint de trouver un peu de difficulté à ſupporter qu'il fût venu ſi proche de nous ſans nous voir, ſans s'informer de la ſanté de ceux pour leſquels il fait une ſi haute profeſſion d'eſtime, & même d'affection ; mais lorſqu'étant retournée à la compagnie, j'ai appris les circonſtances de ſa viſite, & j'ai entendu lire les lettres, alors mes eſprits ont recommencé à me manquer. Pendant cette lecture, comme pendant le récit de ma grand'mere, tout le monde avoit les yeux attachés ſur moi, & ſembloit me féliciter en ſilence avec autant de joie que d'admiration. De mon côté, je me ſentois dans le cœur une variété de mouvemens que je n'avois jamais éprouvés, un mêlange de tendreſſe & d'étonnement, & je doutois quelquefois ſi ce n'étoit pas un ſonge, ſi j'étois dans ce monde ou dans un

autre, ſi j'étois Henriette Byron... Il m'eſt impoſſible de décrire ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ; tantôt incertain, tantôt joyeux, tantôt abattu. Abattu, me direz-vous ? Oui, ma chere Milady. L'abattement a eu beaucoup de part à ma ſenſibilité. J'aurois peine à vous dire pourquoi ; cependant ne peut-on pas concevoir une plénitude de joie qui ſoit mêlée de quelque amertume ?

Vous attendez le réſultat de notre conférence. Ma grand'mere, ma tante & Lucie ont jugé que je devois chaſſer de ma tête toutes les idées de partage, ou de ſeconde place en amour ; que la délicateſſe du ſexe étoit ſatisfaite ſur tous les points ; que non-ſeulement il devoit lui être permis d'aimer Clémentine, mais que je devois moi-même de l'affection & du reſpect à cette excellente fille ; que l'ouverture étant faite à ma grand'mere, c'étoit elle qui devoit répondre pour moi, pour toute la famille, dans les termes qu'elle jugeroit à propos d'employer.

J'avois la bouche fermée. Qu'en penſez-vous, ma chere ? m'a dit ma tante, avec ſa tendreſſe ordinaire.

Ce qu'elle penſe ! a répondu mon oncle, du ton de plaiſanterie que vous lui connoiſſez. Croyez-vous que notre Henriette gar-

dât le ſilence, ſi ſon cœur faiſoit la moindre objection. Mon avis à moi, c'eſt de faire venir promptement Sir Charles. Il faut qu'il ſoit ici à l'entrée de la ſemaine prochaine, & que la célébration ſe faſſe avant qu'elle ſoit finie.

Ma grand'mere n'a pas goûté cette précipitation. Elle a propoſé de faire appeller M. Deane, qui entend les affaires, pour ajuſter mille choſes que mes chers parens, dans l'excès de leur bonté, ont réſolu de faire pour moi. Mais elle a déclaré que ſa réponſe à Sir Charles ne ſeroit pas différée d'un moment. Sur le champ elle s'eſt retirée dans ſon cabinet, & voici ſa lettre, qu'elle m'a permis de copier.

La réſerve, Monſieur, ſeroit impardonnable de notre part, avec un homme ſupérieur à la réſerve, & dont les offres ſont le fruit non-ſeulement d'une juſte délibération, mais d'une eſtime, qui étant fondée ſur le mérite de notre chere fille, ne peut laiſſer aucun doute. Nous recevons comme un honneur, la propoſition d'une alliance qui en feroit aux familles du premier rang. Peut-être avouera-t-on quelque jour, que notre plus ardent deſir étoit de voir le libérateur d'une fille ſi chere, dans une ſituation qui lui permît d'attendre d'elle le double ſentiment de la reconnoiſſance & de l'a-

mour. Vos nobles explications ſur une affaire qui vous a cauſé beaucoup d'embarras, ont parfaitement ſatisfait Madame Selby, ſa fille & moi. Nous ne voyons rien dont la délicateſſe puiſſe être bleſſée. Je n'appréhende pas non plus que la vôtre le ſoit de ma franchiſe. A l'égard de notre Henriette, peut-être trouverez-vous quelque difficulté de ſa part, ſi vous comptez ſur un cœur entier : mais de la difficulté ſans affectation, parce qu'elle eſt au-deſſus. Elle ſait, par expérience, ce que c'eſt qu'un amour diviſé. Monſieur Barlet n'auroit peut-être pas dû l'informer ſi bien du caractere d'une perſonne qu'elle préfere à elle-même ; & ſouvent Madame Selby & moi, nous avons jugé, en liſant ſa triſte hiſtoire, qu'elle méritoit ce ſentiment. Si Miſs Byron prend autant d'amour pour l'homme dont elle fera choix, qu'elle a conçu d'eſtime & d'affection pour Clémentine, cet heureux homme ſera content de ſon ſort. Vous voyez, Monſieur, qu'ayant été capable de donner à cette admirable Italienne, la préférence ſur nous-mêmes (Henriette Byron eſt nous-mêmes ;) nous ne pouvons avoir aucun ſcrupule ſur celle que vous lui avez accordée. Puiſſe-t-il ne rien manquer au bonheur de Clémentine ! S'il en étoit autre-

ment, & que ſon malheur vînt de notre ſatisfaction, ce ſeroit, mon cher Monſieur, l'unique peine de nos cœurs, dans une occaſion ſi agréable à votre très humble, &c.

HENRIETTE SHERLEY.

Mais eſt-il poſſible, chere Milady, que votre frere ne vous ait rien dit de ſes intentions, ni à Milady L.... ? S'il vous en parloit, votre amitié, ſans doute.... Mais je n'ai aucune défiance. L'homme n'eſt-il pas Sir Charles Grandiſſon ? Cependant je ſuis impatiente de ſavoir ce que contiendront les premieres lettres d'Italie.

Vous ne devez faire aucune difficulté, ma chere, de faire montrer la lettre entiere à Milady, & ſi vous le trouvez bon, à mon Emilie ; je vous prie méme de la lire à Madame Reves. Elle ſe réjouira de ces conjectures. Si vous employez ce mot elle ne manquera point de vous entendre. Votre frere doit voir à préſent, moins que jamais, ce que je puis vous écrire. Je me repoſe ſur votre diſcrétion, chere Milady.

LETTRE XCIV.

Milady G.....à Miſs BYRON.

23 Septembre.

EXCELLENTE Madame Sherley! femme incomparable! que je l'aime! Si j'étois à ſon âge, avec autant de perfections, je ne regretterois pas plus qu'elle, de n'être plus jeune. Quelle force elle donne encore à ce qu'elle écrit! mais ſon cœur eſt dans le ſujet. J'eſpere, Henriette, que vous ne ſerez point offenſée de cette remarque.

Mon frere ne nous avoit pas dit un mot de ſes intentions, juſqu'à l'arrivée de cette lettre. Il nous a raſſemblés alors, ma ſœur & moi, & nos deux honnêtes moitiés: nous nous ſommes attendus à quelque ouverture extraordinaire, ſans pouvoir la deviner, dans l'ignorance où nous étions encore des dernieres nouvelles d'Italie. Enfin, il nous a déclaré de la meilleure grace du monde, le deſſein qu'il avoit pris de ſe marier; ſon apparition chez Madame Sherley, & tout le reſte; après quoi il nous a lu la lettre qu'il venoit de recevoir.

Doutez-vous de notre joie? Nous en ſommes demeurées interdites, ma ſœur &

moi. Cependant, nous avons bientôt retrouvé la force de le féliciter, Nous nous ſommes félicités les uns les autres. Milord L.... n'a pas été plus content le jour de ſon mariage. Milord G.... ne pouvoit demeurer aſſis. Pauvre homme ! il étoit ivre de joie. Notre vieille tante ne l'étoit pas moins ; elle a répété vingt fois, qu'enfin ſon neveu ne ſortiroit pas de l'Iſle pour trouver une femme. Elle a paru charmée auſſi de la lettre de MadameSherley ; c'étoit une lettre.... telle qu'elle l'auroit écrite dans la même occaſion.

Je me ſuis fait mener enſuite, à grand train, chez Madame Reves, pour lui communiquer votre lettre, qui m'eſt arrivée quelques heures après celle de mon frere. Les tranſports ont recommencé dans cette chere maiſon. Votre excellente couſine ne s'eſt pas peu applaudie de ſes conjectures ; car je me ſuis fait expliquer cette énigme.

Le Docteur Barlet eſt au château de Grandiſſon, avec notre malheureux Everard, qui s'eſt hâté de revenir en Angleterre ſur les traces de ſon couſin. Que ce tendre & cher ami ſe réjouiroit d'une ſi douce nouvelle, s'il n'en étoit pas informé !

Vous me demanderez pourquoi je ne vous dis rien d'Emilie ? En paſſant, ſavez-vous que Madame Ohara s'eſt jettée dans la dé-

votion ? Je ne badine point : elle travaille même à convertir ſon mari. Il eſt heureux pour elle de s'être attachée à quelque choſe de ſérieux, & je ſais bon gré aux ames zelées qui ont fait cette conquête. Vous ne me ſoupçonnerez pas, Henriette, d'être devenue dévote.

Revenons à Emilie, qui avoit demandé à mon frere, avant qu'il eût reçu ſa lettre, la permiſſion de rendre une viſite à ſa mere. Sir Charles étant engagé pour le ſoir chez d'anciens amis, j'ai retenu Milord L.... & ſa femme ; & j'ai prié M. & Madame Reves à ſouper avec moi. Emilie étoit au logis avant mon retour. Ah la pauvre Emilie ! il faut vous raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous.

Ma chere Emilie, mon amour, lui aidit, j'ai de charmantes nouvelles à vous apprendre de Miſs Byron.

O ! Dieu ſoit loué. Et ſe porte-t-elle bien ? De grace, Madame, inſtruiſez-moi, je languis de ſavoir des nouvelles de ma chere Miſs Byron.

Elle ſera mariée dans peu, Emilie.

Mariée, Madame !

Oui, mon amour ! à votre tuteur, mon enfant.

A mon tuteur, Madame !... Mais.... J'eſpere donc....

Je l'ai informée d'une partie des circonſtances. La chere fille s'eſt efforcée de marquer de la joie, & n'a pu retenir un torrent de larmes.

Vous pleurez, mon enfant ? O fi ! Etes-vous fâchée que Miſs Byron ait votre tuteur ? J'avois cru que vous aimiez Miſs Byron.

Je l'aime en effet, Madame, & plus que moi-même, s'il eſt poſſible.... Mais la ſurpriſe, Madame... Réellement, je ſuis bien aiſe... Pourquoi donc fais-je la folle ? En vérité, je ſuis fort aiſe.... Qu'eſt-ce donc qui me fait pleurer ? Je m'en étonne ! C'eſt ce que j'ai ſouhaité, ce que j'ai demandé nuit & jour au ciel. Chere Madame, ne le dites à perſonne ; j'ai honte de moi-même.

La charmante fille ! elle eſt parvenue à ſourire, au travers de ſes larmes. Cette innocente ſenſibilité m'a vivement touchée; & ſi vous n'y preniez pas plaiſir auſſi, je perdrois quelque choſe, ma chere, de la bonne opinion que j'ai de vous.

Chere Madame, m'a-t-elle dit, permettez que je ſorte pour quelques minutes, il faut que je me ſoulage ; enſuite vous ne me verrez que de la joie.

Elle m'a quittée ; une demi-heure après elle eſt revenue avec un viſage tout différent. Milady L.... étoit avec moi, & je

lui avois raconté l'émotion de notre chere fille. Nous vous aimons toutes deux, lui ai-je dit, en la revoyant paroître, & vous ne devez rien craindre de ma ſœur.

Et vous lui avez donc appris, Madame... N'importe. Je ne ſuis pas une hypocrite. Quelle étrange aventure ! Moi, qui ai toujours craint que ce ne fût une autre, parce que j'aime tant Miſs Byron, être auſſi bizarement émue que ſi j'en étois fachée ! Je m'en réjouis, je vous aſſure ; mais ſi vous le dites à Miſs Byron, elle ne m'aimera plus ; elle ne me permettra point de vivre avec elle & mon tuteur ; & que deviendrai-je alors ? car je m'étois remplie de cette idée.

Miſs Byron a tant d'amitié pour vous, ma chere, qu'elle ne vous refuſera rien de ce qu'elle pourra vous accorder.

Si le ciel fait tout ce que je deſire pour le bonheur de Miſs Byron, elle ſera la plus heureuſe des femmes : mais d'où m'eſt venue cette émotion ? Cependant je crois le ſavoir ; Ma mere eſt malade ; elle m'a témoigné un vif regret du paſſé ; elle m'a baiſée pour l'amour de mon pere, en ſe repentant d'avoir été une mauvaiſe femme pour le meilleur des maris.

La chere fille a recommencé à pleurer des remords de ſa malheureuſe mere. Elle

nous a dit que la bonté de ſon tuteur avoit réveillé dans Madame Ohara, le ſentiment de ſa méchanceté ; qu'elle ne s'épargnoit point elle-même ; que tout ce qu'elle avoit pu lui dire, pour la conſoler, n'ayant pas diminué ſes agitations, elle n'avoit fait que pleurer dans le carroſſe en revenant au logis ; que dans cettte diſpoſition, il n'étoit pas ſurprenant qu'une bonne nouvelle l'eût encore touchée juſqu'aux larmes, & qu'elle ne ſavoit pas ce qui lui ſeroit arrivé, ſi elle n'étoit pas ſortie pour ſe ſoulager ; mais qu'elle étoit revenue à elle-même, & que, ſi la conſcience de ſa mere pouvoit ſe calmer, elle ſeroit la plus heureuſe créature du monde .... à cauſe du bonheur de Miſs Byron. Vous vous regardez l'une l'autre, nous a-t elle dit ; mais ſi vous croyez que je ne parle point de bonne foi, chaſſez-moi de votre préſence, & ne me voyez jamais.

A la vérité, chere Henriette, cette émotion d'Emilie eſt une ſorte de phénomene pour moi. Expliquez-le comme vous voudrez, mais je ſuis ſûre qu'Emilie n'eſt pas une hypocrite. Elle n'a point d'art. Elle croit, comme elle dit, que ſes larmes viennent d'un cœur touché de la contrition de ſa mere. Je ſuis ſûre auſſi qu'elle vous aime plus que toute autre femme. Cependant il

n'eſt pas impoſſible que ce ſubtil voleur, l'Amour, ne ſe fût gliſſé fort près de ſon cœur ; qu'il n'y ait lancé, au moment du récit, ſon dard par un des angles, & que ce ne ſoit l'*étrange ayenture*, comme elle l'appelle, qui lui a fait trouver tout d'un coup du ſoulagement dans ſes larmes. Ce que je ſais, ma chere, c'eſt qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorſqu'il eſt regardé de près ou de loin. Si vous n'éprouvez pas déjà la vérité de cette obſervation dans le grand événemont qui ſe prépare pour vous, je ſuis fort trompée.

Mais vous voyez, Henriette, quelle joie l'heureuſe déclaration de mon frere ; & le favorable accueil qu'elle a reçu en Northampthon-Shire, nous inſpire à tous. Nous garderons votre ſecret juſqu'à la fin, n'en doutez pas ; & mon frere alors en ſera informé comme nous. Juſqu'à ce moment, quelque idée qu'il ait de vous, il ne connoîtra point la moitié de vos perfections, ni le mérite que votre amour & vos doutes vous ont fait auprès de lui.

Mais je languis avec vous, pour l'arrivée des premieres lettres d'Italie. Faſſe le ciel que Clémentine ſoit ferme dans ſa réſolution ! A préſent que le mariage, comme elle doit le reconnoître, devient inévitable

pour elle, s'il lui arrivoit de ſe relâcher, quel événement pour mon frere, pour elle-même & pour vous? Et nous, quelle ſeroit notre affliction? Vous croyez que par reſpect pour ſes parens, l'illuſtre Italienne eſt obligée de ſe marier. Milady L.... & moi, nous ſommes réſolues d'être prudentes, & de ne pas donner notre opinion juſqu'à la fin des événemens. Cependant, à ne conſidérer que le devoir filial, nous croyons qu'elle doit ſe marier. Mais je répete: Faſſe le ciel que Clémentine ſoit ferme dans ſa réſolution!

On m'avertit que ma ſœur arrive. Je la vois paroître. Mon goût, Henriette, eſt de repréſenter ce qui ſe paſſe ſous mes yeux. Je le tiens de vous & de mon frere; & comptez que je l'exercerai plus ſouvent. Il n'y a que cette maniere, pour donner de la chaleur au ſtyle.

Votre ſervante, Milady.

Bonjour, ma ſœur. Ecrivant? A qui?

A notre Henriette.

Je veux lire votre lettre. Permettez-vous?

Mil. L. Volontiers. Mais liſez tout haut, pour m'apprendre ce que je viens d'écrire.

Mil. G. A préſent, rendez-moi ma lettre: j'y ajouterai ce que vous en penſez.

Mil. L. Je penſe que vous êtes une fort bizarre créature. Mais je n'approuve point vos dernieres lignes.

Mil. G. Mes dernieres lignes !... Elles ſont écrites. Eh ! pourquoi donc Mila-dy L ? . . .

Mil. L. Comment pouvez-vous tourmenter ainſi notre chere Miſs Byron, par de fâcheuſes conjectures ?

Mil. G. Mes ſuppoſitions ſont-elles impoſſibles ? Mais j'ai fini, par *de fâcheuſes conjectures.*

Mli. L. Si vous êtes ſi folle, écrivez : ma chere Miſs Byron....

Mil. G. Ma chere Miſs Byron... Après.

Mil. L. Que les réflexions de cette étrange Charlottene vous chagrinent point.

Milady G. Fort bien, Caroline : *ne vous chagrinent point...*

Mil. L. Chaque jour a ſa malice qui lui ſuffit.

Mil. G. Très bien obſervé. Termes de l'écriture, je crois, *qui lui ſuffit.*

Mil. L. Jamais il n'y eut de créature telle que vous, Charlotte.

Mil. G. Telle que vous, Charlotte.

Mil. L. Quoi ? Cela eſt écrit auſſi ? Vous auriez pu vous en diſpenſer, quoique rien ne ſoit plus vrai.

Mil. G. Plus vrai. Enſuite ?

Mil. L. Quelle folie !

Mil. G. Quelle folie....

Mil. L. Soyez donc ſérieuſe. Je parle à Henriette. Clémentine ne peut changer de réſolution, puiſque ſes objections ſubſiſtent toujours. Son amour pour mon frere...

Mil G. Doucement, ma ſœur. C'eſt trop à la fois. *Son amour pour mon frere.*

Milady L. Sur lequel eſt fondé la crainte qu'elle a de ne pouvoir adhérer à ſa religion, ſi....

Mil. G. C'eſt trop, vous dis-je. Comment voulez-vous que ma tête folle retienne une ſi longue phraſe ? *à ſa religion....*

Mil. L. Si elle devient ſa femme...

Mil. G. Sa femme....

Mil. L. Eſt une ſûreté pour la conſtance d'une réſolution qui lui fait tant d'honneur.

Mil. G. Rien de mieux, chere Caroline. C'eſt le vœu que je ne ceſſe pas de répéter. Ne reſte-t-il rien ?

Mil. L. Ainſi....

Mil. G. Ainſi....

Mil. L. Ne faites point attention aux mauvais raiſonnemens de Charlotte....

Mil. G. Graces très-humbles, Caroline. *Aux mauvais... de Charlotte.*

Mil. L. C'eſt l'avis de votre très-affectionnée ſœur, amie & ſervante.

Mil. G. Oui-dà ? *& ſervante.*

Mil.

Mil. L. Donnez-moi votre plume.

Mil. G. Que n'en prenez-vous une autre ? Elle l'a fait, & vous allez trouver ici ſon nom. Caroline L.

De tout mon cœur, Henriette ; & répétant ici mes vœux fort ardents, pour qu'il n'arrive rien de ce que j'ai ſi ſagement appréhendé ; car je ne voudrois pas me faire la réputation de *ſorciere*, ſi fort à vos dépens & aux miens, je vais me ſouſcrire auſſi votre non moins affectionnée ſœur, amie & ſervante

CHARLOTTE G...

Mon frere m'apprend qu'il fait partir deux lettres, l'une pour vous, & l'autre pour Madame Sherley ; toutes deux, je n'en doute point, pleines de la plus tendre reconnoiſſance. Mais il ne fera point de vous une Idole, une Déeſſe, j'oſe l'aſſurer, & toutes les abſurdités des amans vulgaires. Vous nous en accorderez une copie, ſi vous êtes auſſi obligeante que nous l'avons toujours éprouvé.

LETTRE XCV.

Miſs BYRON à Milady G.....

25 Septembre.

QU'AI-JE fait à ma Charlotte? N'y a-t-il point quelque choſe de froid & de particulier dans votre ſtyle, ſur-tout dans la partie de votre lettre qui précede l'arrivée de ma chere Milady L... ? Et dans votre adition ; vous m'accorderez une copie, dites-vous, ſi je ſuis auſſi obligeante que vous l'avez toujours éprouvé. Pourquoi le ſerois-je moins, lorſque j'ai l'eſpérance de vous être plus obligée que jamais ? Je ne puis ſupporter ce ſtyle. Seroit-ce pour me donner une preuve de la vérité de votre obſervation, qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorſqu'il eſt regardé de près & de loin ? J'aurois trop à me plaindre, ſi la ſœur de Sir Charles pouvoit trouver, dans les attentions que ſon frere a pour moi, une raiſon de m'en aimer moins.

Et qu'arriveroit-il, ma chere, ſi Clémentine ſe relâchoit de ſa réſolution ? Mes amis en ſeroient affligés, ſans doute, & moi je le ſerois auſſi ; plus encore, je l'avoue, que ſi la viſite n'avoit pas été

rendue à ma grand'mere. Mais la profonde vénération que j'ai toujours marquée pour Clémentine, n'auroit été qu'une apparence, une affectation, ſi, dans toutes les ſuppoſitions poſſibles, je n'étois réſolue de faire au moins mes efforts pour calmer mon eſprit, & d'abandonner mes eſpérances à celles qui a les premiers droits. Je croirois même ſa tentative, quoique ſans ſuccès, digne de ma plus haute eſtime. Ce qui eſt une fois reconnu pour juſte, doit emporter notre ſoumiſſion. Ce mérite augmente par la difficulté. Votre Henriette, alors, voudroit vaincre ou mourir. Dans le premier cas, elle ſeroit plus grande que Clémentine même. O ma chere! on ne ſait point, juſqu'au moment de l'épreuve, à quoi l'émulation peut élever une ame vive & généreuſe.

Vous aurez une copie des deux lettres, tranſcrites par Lucie. Elles m'ont rendue fiere, peut-être trop, & j'ai beſoin d'être humiliée; mais je n'attendois pas ce ſervice de ma Charlotte. Vous verrez avec quelle délicate reconnoiſſance il traite l'endroit où ma grand'mere lui dit, que je connois par expérience ce que c'eſt qu'un amour diviſé, & la préférence que nous avons donnée ſur nous à Clémentine. Vous ſavez, ma chere, quelle eſt notre ſincérité ſur ce point. Il y a

quelque mérite à reconnoître une vérité, lorſqu'elle nous eſt contraire.

Il me demanda la permiſſion de me voir au château de Selby. Rien ne peut m'être plus agréable que ſa viſite ; mais ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il eût reçu auparavant les lettres qu'il attend d'Italie ? Cependant, quel moyen de lui faire entendre mes déſirs, ſans un air de doute ou de réſerve? De doute, s'il aura la liberté de ſuivre ſes intentions ; de réſerve, dans le délai que je paroîtrois lui demander. C'eſt ce qu'il ne me conviendroit point de laiſſer voir. Il pourroit penſer que je veux l'attacher à moi par des proteſtations & des aſſurances ; pendant qu'il eſt certain que ſi ſa ſituation devenoit telle qu'il pût balancer même en idée, & que j'en euſſe la moindre connoiſſance, je mourrois plutôt que d'accepter ſa main. Il a confirmé mon orgueil ; car j'en ai toujours eu de la diſtinction qu'il a marqué pour moi. Cependant je n'aurois que du mépris pour moi-même, ſi ce foible me rendoit capable d'arrogance ou d'affectation.

Il porte le ménagement juſqu'à me diſpenſer de répondre à ſa lettre... Si ma tante ou ma grand'mere ne lui défendent pas, dit-il, de ſe préſenter, il ſe flattera de mon conſentement.

Monſieur Deane étant arrivé depuis quelques jours, on a tenu des conſeils particuliers, dont on a pris le parti de m'exclure : J'en devine le ſujet, & je les prie de ne pas me charger d'un excès d'obligations. Dans quelles criſes n'ai-je pas été depuis long-temps ? Quand en verrai-je la fin.

M. Deane a écrit à Sir Charles ; on ne m'en a pas communiqué le ſujet. Si j'étois jamais tentée d'être riche, ce ſeroit pour l'amour de votre frere, & dans la ſeule vue d'agrandir ſon pouvoir ; car je ſuis convaincue que les ſoulagemens pour tous les miſérables, augmenteroient dans ſa ſphere, ſuivant l'étendue de ſes facultés.

Ma chere Emilie ! Ah ! Milady, avez-vous pu croire que ma pitié pour cette aimable innocente, n'augmenteroit pas l'affection que j'ai pour elle ? Je vous permets de me mépriſer, ſi vous trouvez jamais dans ma conduite pour Emilie, quelle que puiſſe être ma ſituation, rien qui marque le moindre relâchement de la tendre amitié que je lui ai promiſe. Emilie partagera mon bonheur. Je n'ai pas de peine à me perſuader que la chere fille explique fort bien la cauſe de ſes larmes, lorſqu'elle les attribue à l'attendriſſement qui lui reſtoit des remords de ſa mere. Mais je vous avouerai que je ne ſerois pas moins affli-

gée que Sir Charles, à l'occaſion du Comte de Belvedere, ſi mon bonheur étoit un obſtacle à celui d'autrui. Vous voyez que ce n'eſt pas la faute de votre frere, s'il n'eſt pas le mari de Clémentine, elle ſouhaite qu'il épouſe une Angloiſe. Olivia ne peut m'accuſer non plus d'avoir fait manquer ſes eſpérances : vous ſavez qu'elle a toujours eu ma compaſſion, & même avant que la lettre de Sir Charles au Seigneur Jeronimo m'ait appris qu'elle ne me haïſſoit pas. Croyez-vous, ma chere, que l'obſtacle aux prétentions de Milady Anne S.... ſoit venu de moi ? Et quand je ne ſerois pas au monde, Emilie auroit-elle quelque choſe à ſe promettre ? Non, aſſurément. L'office de tuteur, que votre frere exerce avec tant de bonté, ſuffiroit ſeul peur lui ôter des vues de cette nature. Cependant, il eſt vrai que je me ſuis ſenti le cœur pénétré de pitié, en liſant le récit que vous me faites de la tendre affection d'Emilie. Soit qu'elle ſoit venue de ſon reſpect pour ſa mere, ou de ſon amour, ou d'un mêlange de ces deux ſentimens, cette charmante ſimplicité m'a touchée auſſi vivement que vous. J'ai pleuré un quart-d'heure entier ſur cette partie de votre lettre ; car je me trouvois ſeule, & j'ai regardé plus d'une fois autour de moi, en ſouhaitant de trouver cette

chere pupille ſous mes yeux, & de pouvoir la ſerrer entre mes bras.

Aimez-moi toujours, autant & plus que jamais, chere Milady ; ou, quelque ſituation que le Ciel me réſerve, il manquera une partie eſſentielle à mon bonheur. J'écris à Milady L. . . pour la remercier de ſa bonté à vous dicter ce qu'elle penſe en ma faveur ; & je vous rends graces auſſi, ma chere, de lui avoir prêté votre main. Il ſeroit difficile que ma ſanté fût parfaite. Ecrivez-moi. Je ne vous demande qu'une ligne. Soulagez mon cœur d'une de ſes inquiétudes, en m'aſſurant qu'il ne m'eſt échappé aucune petiteſſe qui puiſſe diminuer votre affection pour votre fidelle,

HENRIETTE.

LETTRE XCVI.

Milady G.... à Miſs BYRON.

27 Septembre.

VOLEZ, lettre d'une ligne, ſur les aîles du vent & de l'amitié, pour aſſurer Henriette que je la mets dans mon cœur au-deſſus de toutes les femmes du monde ; & des hommes auſſi, à l'exception de mon frere.

Apprenez lui que ma tendreſſe eſt même augmentée, parce que je l'aime à préſent pour elle & pour Sir Charles.

De la petiteſſe, Henriette! Vous êtes tout ce qu'il y a de grand & de bon dans une femme. La petiteſſe des autres ajoute à votre grandeur. Mes foibles n'en ont-ils pas toujours été la preuve? Oui, ma chere, vous êtes grande, & auſſi grande que Clémentine; & je vous aime, s'il eſt poſſible, plus que moi-même.

Quelques lignes, je vous prie ſur d'autres ſujets; car je ne puis vous faire une lettre ſi courte. La Comteſſe de D... eſt venue voir mon frere: ils ont paſſé près d'une heure enſemble. En ſortant elle m'a pris la main. Toutes mes eſpérances, m'a-t-elle dit, s'évanouiſſent comme une ombre; mais je n'en aimerai pas moins Miſs Byron; & Sir Charles, au jour de ſon pouvoir, ne me refuſera pas l'amitié de l'heureux couple; ni vous, Madame, une tendre liaiſon avec ſes deux ſœurs.

Milady Anne.... pauvre Milady Anne! Je n'oſe dire à mon frere juſqu'où va ſa tendreſſe pour lui; je ſerois ſûre de lui cauſer du chagrin.

Belcher me charge de ſes complimens pour vous. Il eſt dans l'affliction. Son pere eſt ſi mal, que les Médecins n'en eſperent plus rien.

Adieu, mon amour. Adieu, toutes mes grands-mamans, mes tantes & mes couſines de Northampton-Shire.

LETTRE XCVII.

Miſs BYRON à Milady G....

3 Octobre.

MILLE remerciemens, chere Milady, pour votre derniere lettre. Vous m'avez raſſurée. Il me ſemble que je ne ſerois pas heureuſe, avec l'affection même de Sir Charles, ſi je remarquois de la diminution dans l'amitié de ſes deux ſœurs. Qui peut vous connoître toutes deux, & ſe contenter d'être aimé de vous à demi ?

J'ai reçu de la Comteſſe de D.... une longue lettre, où ſa générosité n'éclate pas moins que ſon amitié. Elle me félicite ſur ſa converſation avec votre frere ; & le détail qu'elle m'en fait eſt extrêmement flatteur pour ma vanité. Je ſerai heureuſe, ma chere, ſi vous continuez de m'aimer, & ſi j'apprends que Clémentine n'eſt pas malheureuſe. J'allois dire que cette derniere certitude eſt néceſſaire à ma tranquillité ; car votre frere peut-il ſe promettre quelque bonheur, s'il voit manquer quelque

choſe à celui d'une femme dont la maladie a tenu ſon cœur en ſuſpens dans le temps même qu'il n'avoit aucune vue ſur elle ?

Je plains du fond du cœur Milady Anne S.... Quel ſort d'aimer ſans eſpérance ! d'aimer un objet que tout le monde en reconnoît digne, & dont on n'entend retentir que les louanges ! Combien de femmes verront échouer leurs premieres amours, par la préférence de votre frere pour une ſeule, quelle, ma chere, qu'elle puiſſe être ! Cependant ſur un mille, qu'il y en a peu qui obtiennent l'homme de leur choix !

Milady D.... pouſſe la bonté dans ſa lettre juſqu'à me demander la continuation de notre correſpondance. Je ſerois bien ingrate, & j'entendrois mal mes intérêts, ſi je n'allois pas au-devant de ſes offres. J'ai reçu une lettre du Chevalier Meredith, elle reſſemble à celles que vous avez vues. Même cœur, même honnêteté, mêmes aſſurances d'un amour paternel. Vous aimez ce vieux Sir Roland, & vous apprendrez avec joie que la ſanté de ſon digne neveu ſe rétablit. Cependant, je ne puis me réjouir du deſſein qu'ils ont de me voir encore une fois. Monſieur Fowler ſe flatte, dit-il, quoiqu'il n'eſpere rien

de cette viſite, que le reſte de ſa vie en ſera plus tranquille. Etrange maniere de penſer, en ſuppoſant que ſa maladie ſoit de l'amour. N'en jugez-vous pas de même? J'ai reçu auſſi une lettre de M. FenWich, qui m'annonce une viſite, dans des vues qu'il n'explique point. Si c'eſt pour ſolliciter ma protection auprès de Lucie, je ne veux pas qu'elle ait ce reproche à me faire. Il n'eſt pas digne d'elle.

M. Greville eſt le plus opiniâtre, comme le plus audacieux des hommes. Les autres emploient la politeſſe pour gagner l'affection d'une femme; mais pour lui, l'orgueil, le mauvais naturel & l'impétuoſité, ſont des preuves d'amour. Il ſe croit maltraité, ſur-tout depuis l'augmentation de ſa fortune, parce qu'on ne la regarde pas du même œil. M. Deane, qu'il a forcé d'entendre ſes plaintes, lui ayant dit nettement qu'il s'intéreſſoit pour un autre, il s'eſt emporté en inſolentes menaces contre tous ceux qu'il pourra trouver dans ſon chemin. « Il ne doute » pas, dit-il, que le favori de M. Deane ne » ſoit le Chevalier Grandiſſon; mais ſi des » amans ſi froids obtiennent la préférence » ſur un homme auſſi ardent que lui, il ſe » trompe dans les idées qu'il a toujours

» eues de la conduite & du jugement des » femmes en amour. Un amant discret, » ajouta-t-il, est un caractere qui blesse la » nature. Les femmes, suivant cet odieux » personnage, veulent être dévorées; que » dites-vous, ma chere, d'un tel monstre? » & si Miss Byron se contente des restes » d'une autre femme, car il est, dit-il, » bien informé, il sait ce qu'il devra pen- » ser de sa fierté ». De-là il s'est jetté, à l'ordinaire, dans les plus malignes réflexions sur notre sexe. Les menaces de cet homme-là me causent de l'inquiétude. Plaise au Ciel que votre frere ne trouve point, à mon sujet, d'autres embarras de la part des insolens?

Des visites qui nous surviennent, & l'heure de la poste, m'obligent de finir plutôt que je ne l'aurois souhaité.

N. B. M. Deane écrit à Sir Charles pour lui expliquer l'origine, la fortune & les espérances de Miss Byron. Son bien, qui n'étoit que d'environ douze mille livres sterlings de capital, devient plus considérable des deux tiers, par les donations de ses parens, & sur-tout par celle d'un homme qui ne se nomme point, mais qu'on reconnoît aisément pour M. Déane même. Il ajoute que Miss Byron ignore ce qu'ils font en sa faveur. Sir Charles répond avec

toute la nobleſſe & le déſintéreſſement poſſible. Il promet d'envoyer l'état de ſon bien, &c. Une lettre de Miſs Byron à Milady G... lui apprend qu'on a ceſſé de lui cacher les arrangemens de ſa famille. On lui a fait voir celle de M. Deane; & la réponſe de Sir Charles. Elle s'extaſie de la généroſité de l'un & de la nobleſſe de l'autre. Son embarras eſt extrême : c'eſt de l'admiration, de la reconnoiſſance, &c. Milady G... lui répond plaiſamment qu'elle trouve les deux lettres excellentes, & parle d'un préſent magnifique que la Signora Olivia vient d'envoyer à Sir Charles.

LETTRE XCVIII.

Miſs BYRON à Milady G....

12 Octobre.

J'Attends votre frere à chaque heure. Il a reçu, dites-vous, des nouvelles d'Italie. Puiſſent-elles ne rien diminuer à la joie que j'eſpere de ſon arrivée !

Le haſard nous a fait apprendre qu'il eſt en chemin, par un fermier de mon oncle, qui a vu deſcendre à Stratford un très-bel homme, avec un train fort leſte, dans la même hôtellerie où nous nous arrêtâmes à

notre retour de Londres. Pendant qu'on lui préparoit à dîner, (peut-être aura-t-il dîné dans la même chambre où nous dînames auſſi) le fermier a eu la curioſité de demander qui il étoit. Les domeſtiques (les plus civils, dit-il, qu'il ait jamais vu) lui ont répondu qu'ils avoient l'honneur d'appartenir à Sir Charles Grandiſſon ; & leur ayant dit qu'il étoit de Northampton, ils lui ont demandé à quelle diſtance le château de Selby étoit de cette Ville. Ses affaires l'ayant obligé de partir, il a rencontré mon oncle & M. Deane, qui prenoient l'air à cheval. Il leur a parlé de la viſite à laquelle ils doivent s'attendre. Mon oncle nous a dépêché auſſi-tôt ſon valet avec cette nouvelle, & nous a fait dire qu'il alloit au-devant de Sir Charles, pour lui ſervir de guide juſqu'ici. N'étant pas trop bien auparavant, je me ſuis trouvée ſi émue, que ma tante m'a conſeillé de me retirer dans mon cabinet, pour tranquilliſer un peu mes eſprits.

C'eſt de là que je vous écris, ma chere, & dans ce moment, vous jugez bien qu'il m'eſt impoſſible de vous écrire ſur un autre ſujet. Il me ſemble qu'en m'amuſant avec ma plume, je trouve mon cœur plus facile à gouverner. Il eſt heureux que nous ayions appris qu'il vient, avant que de

l'avoir vu ; mais, en vérité, Sir Charles Grandiſſon ne devoit pas tenter de nous ſurprendre. Qu'en direz-vous, ma chere ? N'y trouvez-vous pas l'air d'un homme qui ſe croit ſûr du plaiſir qu'il va cauſer ? J'ai lu que les Princes, après avoir envoyé leurs portraits à leurs Dames, & s'être mariés par Procureurs, ſe ſont approchés de leurs frontieres incognito, & ſous un déguiſement, pour ſurprendre une jeune & timide Princeſſe. Mais ici, non-ſeulement les circonſtances ſont différentes, puiſque l'échange n'eſt pas encore fait ; mais quand il ſeroit du ſang Royal, j'aurois attendu de lui un traitement plus délicat.

A quoi la fierté ne s'abandonne-t-elle pas pour juſtifier ſes caprices ? Je ſuis coupable, ma chere. Un des gens de Sir Charles vient d'arriver avec un billet pour mon oncle Selby. Ma tante n'a pas fait difficulté de l'ouvrir. Il eſt daté de Stratford. Votre cher frere, après des complimens & des informations de notre ſanté, marque à mon oncle qu'il va coucher cette nuit à Northampton, & qu'il demande la permiſſion de venir déjeûner demain avec nous. Ainſi, ma chere, il n'a pas voulu ſe donner l'air que mon caprice me faiſoit appréhender. Cependant,

comme ſi j'avois été réſolue de le trouver en défaut, n'y a-t-il pas ici, ai-je penſé, un peu trop d'appareil pour un caractere ſi naturel ? ou s'imagine-t-il que nous ne puiſſions pas ſurvivre à notre ſurpriſe, s'il ne nous donnoit pas avis de ſon arrivée, avant que de nous avoir vus ? ô Clémentine, ange, déeſſe, que tu ravales Henriette Byron à ſes propres yeux ! Qu'elle craint de paroître après toi ! Le ſentiment que j'ai de ma petiteſſe, me rend petite en effet.

Fort bien. Mais je juge que ſi mon oncle & Monſieur Deane le rencontrent, ils le forceront de venir ici dès ce ſoir. N'aura t il pas le tems, quand il voudra, d'aller à Northampton ?..... Mais le voici, le voici ! Oui, ma chere, c'eſt lui-même. Mon oncle eſt avec lui dans ſon carroſſe. Monſieur Deane, me dit ma femme de chambre, a déjà mis pied à terre. Cette fille adore Sir Charles. Laiſſe-moi, Sally. Ton émotion, folle que tu es, augmente celle de ta maîtreſſe.

Pour éviter toute apparence d'affectation, je deſcendois, & j'allois au-devant de lui, lorſque j'ai rencontré mon oncle ſur les degrés. Chere niece, m'a-t-il dit, vous n'avez pas rendu juſtice à Sir Char-

lès. J'aurois cru que dans votre langueur d'amour, (quels termes, ma chere, & ſur-tout à ce moment !) vous auriez dû vous ſentir plus partiale pour lui. Il m'a preſſée d'aller juſqu'à la voiture. Vous êtes fort heureuſe, m'a-t-il dit. Pendant l'eſpace de quinze milles entiers, il n'a parlé que de vous. Je vais vous conduire, je veux vous préſenter à lui.

Il n'y avoit pas une demie heure que je m'étois efforcée de rappeller mes eſprits. Rien ne déplaît tant qu'une plaiſanterie hors de ſaiſon. Me préſenter à lui ! ma langueur d'amour ! O mon oncle ! ai-je penſé. Les forces m'ont manqué pour le ſuivre. Je me ſuis hâtée de retourner à mon cabinet, auſſi déconcertée qu'un enfant. Vous ſavez, ma chere, que depuis quelque tems, je n'étois pas bien. J'étois foible, & la joie m'étoit preſqu'auſſi difficile à ſupporter que la douleur.

Ma tante eſt montée. Mon amour, qui vous empêche donc de deſcendre ? Quoi ! vous êtes en larmes ? Vous paroîtrez ſinguliere au plus aimable homme que j'aie vu de ma vie. Monſieur Deane en eſt amoureux..... Chere tante, je ne ſuis déjà que trop humiliée lorſque je me compare à lui. Je ſerois fâchée de paroître ſingu-

liere ; mais mon oncle m'a tout-à-fait déconcertée. Cependant, je connois ſes bonnes intentions, & je ne dois pas m'en plaindre. Je vous ſuis, Madame.

Ma tante eſt deſcendue devant moi. Sir Charles, au moment que j'ai paru, s'eſt avancé vers moi d'un pas fort animé, mais d'un air tendre & reſpectueux. Il a pris ma main, & ſe baiſſant deſſus ; Quelle joie, m'a-t-il dit, de revoir ma chere Miſs Byron, & de la revoir en bonne ſanté ! Vos moindres peines, Mademoiſelle, ſeront toujours partagées.

Je l'ai félicité de ſon retour. Il ne m'a pas été poſſible de parler haut. Mon déſordre ne peut lui être échappé. Il m'a conduit vers un fauteuil ; & ſans ceſſer de tenir ma main, il s'eſt aſſis près de moi. Je ne l'ai pas retirée d'abord, de peur qu'il ne me crût de l'affectation ; mais devant un ſi grand nombre de témoins, j'ai penſé que Sir Charles étoit un peu libre. Cependant, comme je ne la retirois point, il ne pouvoit pas honnêtement la quitter ; ainſi la faute pouvoit venir de moi, plutôt que de lui. J'ai demandé enſuite à ma tante, ſi ſes regards ne lui avoient pas paru ceux d'un homme ſûr du ſuccès ? Elle m'a dit qu'elle avoit remarqué dans ſon air une liberté

mâle, mais avec un mêlange de tendreſſe qui lui donnoit une grace infinie. Pendant qu'il étoit contraint par ſa ſituation, a-t-elle ajouté, il n'eſt pas ſurprenant qu'il vous traitât avec le ſimple reſpect d'un ami; mais à préſent qu'il eſt libre de s'expliquer, ſa conduite doit être celle d'un amant, c'eſt-à-dire, préciſément celle qu'il a tenue.

Il m'a rendu l'uſage de la voix, en me parlant de vous, ma chere, de Milady L.... de vos deux maris, & de ſa pupille. Mon oncle & ma tante ſont ſortis, pour délibérer enſemble, autant que j'en ai pu juger, s'il convenoit que mon oncle offrît à Sir Charles un appartement au château, pour le ſéjour qu'il avoit à faire dans le canton; ſes gens étoient demeurés dans la cour pour attendre ſes ordres. Ma tante, qui eſt exacte, comme vous le ſavez, ſur les bienſéances, a repréſenté à mon oncle, que graces au ſoin de Monſieur Greville, tous nos amis étoient bien informés que c'étoit la premiere fois que Sir Charles paroiſſoit penſer à moi; & que, par conſéquent s'il devoit être traité comme un homme dont l'alliance nous faiſoit honneur, nous n'étions pas moins obligés de garder quelques meſures, du moins en apparence, pour ne pas faire juger qu'il avoit été ſûr de ſa conquête

à la premiere vue, d'autant plus que le mauvais eſprit de Monſieur Greville eſt aſſez connu. Mon oncle s'eſt échauffé. J'ai toujours tort, a-t-il dit, & les femmes ont toujours raiſon. Il s'eſt jetté dans tous ces lieux communs, & ces expreſſions ſingulieres, dont vous l'avez ſi ſouvent raillé. Son eſpérance, a-t-il dit, étoit de ſaluer ſa niece avant quinze jours ſous le titre de Milady Grandiſſon. Quels pouvoient être les obſtacles, lorſque toutes les volontés étoient d'accord? Si proche du dénouement, il avertiſſoit ma tante, comme il l'exhortoit à m'avertir, de ne pas donner dans l'affectation. Sir Charles ne prendroit pas une bonne idée de nous, s'il nous échappoit quelque groſſiéreté. Enfin, ſon ſentiment étoit, qu'il ne falloit pas le laiſſer ſortir du château, & prendre ſon logement dans une hôtellerie, autant pour l'honneur de toute la famille, que par égard pour ſa propre invitation. Ma tante a repliqué que Sir Charles attendoit lui-même de la délicateſſe dans nos procédés; qu'il étoit évident, par l'ordre qu'il avoit donné à ſes domeſtiques de tenir les chevaux à ſa voiture, qu'il ne ſe propoſoit point de paſſer la nuit avec nous; que ſon deſſein n'avoit pas même été de nous voir ce jour-là, mais d'aller coucher à Northampton, ſuivant l'aveu

qu'il en avoit fait à mon oncle, en le rencontrant avec Monſieur Deane. En un mot, a dit ma tante, je ſuis auſſi jalouſe de l'opinion de Sir Charles, que de celle du monde : cependant, vous ſavez que nos voiſins attendent l'exemple de nous. Si Sir Charles n'habite point ici, plus ſes viſites ſeront fréquentes, plus elles paroîtront reſpectueuſes. J'eſpere que nous le verrons tous les jours, & tout le long du jour; mais ſes aſſiduités ne ſeront pas celles d'un hôte, & ne doivent paſſer que pour des viſites.

Mon oncle s'eſt rendu avec peine. Lorſqu'il eſt rentré avec ma tante, il m'a trouvée en converſation ſérieuſe avec Sir Charles & Monſieur Deane. Notre ſujet étoit le bonheur de Milord & Milardy W.... avec leſquels Monſieur Deane, qui avoit ouvert le diſcours, eſt lié fort étroitement. Sir Charles s'eſt levé en voyant ma tante. La nuit s'approche, a-t-il dit. J'aurai l'honneur, Madame, ſi vous me le permettez, de venir déjeûner demain avec vous. Il a fait une révérence à chacun, une plus profonde à moi, en baiſant ma main ; & ſans ajouter un mot, il eſt retourné à ſa voiture. Pendant que nous le ſuivions juſqu'à la porte qui donne ſur la cour, mon oncle a propoſé encore de l'arrêter. Mau-

dite délicateſſe lui ai-je entendu dire tout bas à ma tante. Elle nous a confeſſé qu'elle s'étoit ſentie preſſée de parler à Sir Charles, mais qu'elle n'avoit ſu que lui dire. Nous étions, elle & moi dans une ſorte d'embarras, qui alloit juſqu'à l'inquiétude. Il nous ſembloit que quelque choſe n'étoit pas bien, & nous n'aurions pu dire ce qui étoit mal. Mais après le départ de Sir Charles, & lorſque nous avions repris nos chaiſes pour attendre le ſouper, perſonne n'a pu diſſimuler ſon mécontentement. Mon oncle ſur-tout a paru de fort mauvaiſe humeur. Il auroit donné volontiers, nous a-t-il dit, mille guinées pour apprendre le lendemain qu'au-lieu de venir déjeûner ici, Sir Charles eût repris le chemin de Londres.

De mon côté, je n'ai pu ſupporter ces récriminations, & j'ai demandé la permiſſion de ne pas aſſiſter au ſouper. Je n'étois pas bien, & cette bizarre ſituation ajoutoit l'inquiétude à mon indiſpoſition; mélange, comme j'ai commencé à l'éprouver, qui n'empoiſonne que trop nos plus chers contentemens. La compagnie que j'avois quittée n'étoit pas plus heureuſe. On y a pouſſé les réflexions avec tant de chaleur, que le ſouper n'a été levé que fort tard, & tel qu'il étoit venu.

Je vous demande, ma chere Milady, ce que vous croyez que nous euſſions dû faire. Avions-nous eu tort ou raiſon ? Les excès de délicateſſe, comme je l'ai entendu obſerver, méritent le nom oppoſé. Vous, ma chere, votre mari, notre Emilie, & le Docteur Barlet, qui touchez tous de ſi près à Sir Charles Grandiſſon, nous vous avons reçus avec ouverture de cœur. En devions-nous moins au frere ? Oh non ! mais il ſemble que l'uſage, le tyrannique uſage, & la crainte des diſcours du monde, ſur-tout après ce qui m'eſt arrivé de la part de certains hommes audacieux & violens, nous obligeoit de lui faire voir.... Quoi, ma chere ? de lui faire voir en effet que nous attendions de lui ce que nous ne pouvions attendre de ſa ſœur & de ſon beau-frere ; & par conſéquent, plus nous ſouhaitions de le voir proche, plus nous devions le tenir éloigné. Quelle déclaration indirecte en ſa faveur, s'il y avoit quelque lieu pour lui au moindre doute ! que ne donnerois je pas à ce moment, m'a dit ma tante, pour ſavoir ce qu'il en penſe ?

Mais ma grand'mere & mes deux couſines ſeront ici à dîner. Je reçois d'elles trois billets de félicitation, où la joie regne, avec toute la tendreſſe de leur ami-

tié. Nous ſommes à préſent dans l'attente. Tout le monde s'eſt levé de grand matin, pour mettre chaque choſe dans ſon plus grand ordre. Ma tante aſſure que ſi c'étoit le Roi qui dût nous faire une viſite, elle n'auroit pas un plus grand deſir de plaire. Je vais deſcendre, pour éviter toute apparence d'affectation lorſqu'il arrivera.

Votre pauvre Henriette eſt rentrée dans ſon cabinet. Il eſt certain qu'il n'y a point de ondition plus heureuſe que le célibat, pour les jeunes perſonnes qui ont aſſez de grandeur d'ame pour ſe mettre au-deſſus de l'admiration & des flatteries de l'autre ſexe. Quel tumulte, quelle contrariété de paſſions, dans une femme qui abandonne une fois ſon cœur à l'amour! Point de Sir Charles Grandiſſon, ma chere! Cependant il eſt dix heures. Que votre frere eſt homme prudent! l'attente ne lui cauſe aucun trouble. Charmante tranquillité d'ame! Charmante du moins pour lui; mais fort différente pour une femme, lorſqu'elle voit l'homme ſi fier. Peut-être me demandera-t-il, en prenant encore une de mes mains paſſives, ſous les yeux d'une douzaine de mes amis, ſi ſon abſence ne m'a pas cauſé beaucoup de chagrin?

Mais

Mais je veux lui chercher des excuſes. Ne peut-il pas avoir oublié ſon engagement? Le ſommeil ne peut-il pas l'avoir arrêté au lit ? Quelqu'agréable ſonge, qui lui a rappellé Boulogne... Réellement, je ſuis offenſée. A-t-il pris cette humeur tranquille en Italie ? Oh non, ma chere.

Dans ce moment je ne puis me défendre de tourner les yeux en arriere, ſur d'autres fautes que je crois avoir à lui reprocher par rapport à moi. Ma mémoire, néanmoins, ne ſera pas auſſi malicieuſe que je le ſouhaiterois. Mais croyez-vous que d'autres hommes, dans la même ſituation, ſe fuſſent arrêtés à Stratfort pour y dîner ſeuls ? Il n'y a que votre frere au monde, qui puiſſe être heureux avec lui-même. S'il ne le pouvoit pas, qui le pourroit ? Mais pour ce point, ſes chevaux avoient peut-être beſoin de repos. Nous ignorons combien il avoit employé de temps pour s'avancer ſi loin. Celui qui ne veut pas que les plus nobles des animaux ſoient privés d'un ornement, doit être porté à les traiter avec douceur. Il dit qu'il ne peut ſouffrir d'indignité de la part de ſes ſupérieurs : nous penſons de même, & c'eſt dans ce jour que nous le conſidérons. Mais pourquoi donc, s'il vous plaît ? Mon cœur, chere Milady, commence à s'enfler ; je vous aſſure que je le crois deux

fois plus gros qu'il n'étoit hier au ſoir.

Mon oncle avant que j'aie pris le parti de remonter, s'eſt aſſis, ſa montre à la main, depuis neuf heures & demie juſqu'à dix, comptant les minutes. M. Deane nous regardoit ſouvent, ma tante & moi, pour examiner ſans doute comment je prenois cette avanture. J'ai rougi, j'ai paru embarraſſée, comme ſi les fautes de votre frere étoient les miennes. Je parlois de quinze jours, a dit mon oncle, il ſe paſſera une demi-année, Dieu me pardonne, avant qu'on en vienne à la queſtion. Mais il faut aſſurément que Sir Charles ſoit choqué : voilà l'effet de vos délicates attentions.

Mon cœur s'eſt ſoulevé. Choqué ! a penſé la fiere Henriette. Qu'il le ſoit, s'il l'oſe. Faſſe le Ciel, a repris mon oncle, qu'il ſoit retourné à Londres ! Peut-être que s'étant trompé de chemin, a dit M. Deane, il ſe ſera rendu chez Madame Sherley. Nous avons tâché alors de nous rappeller les termes dans leſquels il s'étoit invité lui-même. Quelqu'un a propoſé d'envoyer à Northampton pour s'informer de ce qui pouvoit le retenir. Quelqu'accident, peut-être.... N'a-t-il pas des domeſtiques, a demandé ma tante, dont il auroit pu nous en dépêcher un ? Cependant Henriette, enverrons-nous ? a-t-elle ajouté.

Non, en vérité, lui ai-je répondu d'un air en colere. Mon oncle prenant plaiſir à m'agacer, a fait un grand éclat de rire, dans lequel néanmoins il y avoit plus d'humeur que de joie. Comptez, Henriette, qu'il eſt retourné à Londres. Je l'avois prévu, Madame Selby. Il vous écrira de Londres, ma niece, j'y engage ma vie : & recommençant à rire de toutes ſes forces, que va dire votre grand'mere ? Quel ſera l'étonnement de vos deux couſines ? Le dîner d'aujourd'hui, comme le ſouper d'hier, pourra bien être ſervi & levé ſans qu'on y touche.

Je n'ai pu ſoutenir cette ſcene. Je me ſuis levée, & faiſant à mon oncle, quoique civilement, un reproche de ſa dureté, j'ai demandé la permiſſion de me retirer. Tout le monde l'a blâmé. Ma tante me ſuivant juſqu'à la porte, & prenant ma main, m'a dit d'une voix baſſe ; ſoyez sûre, Henriette, que Sir Charles même ne vous nommera point ſa femme, s'il eſt capable de vous traiter avec la moindre indifférence. Je n'y comprends rien, a-t-elle ajouté. Il eſt impoſſible qu'il ſe ſoit choqué. J'éſpere que tout ſera éclairci avant l'arrivée de votre grand'mere. Elle ſera fort jalouſe de l'honneur de ſa fille.

Je n'ai fait aucune réponſe, je n'aurois

pu répondre. Mais j'ai doublé le pas juſqu'à ma chambre, & j'ai pris ma plume, après avoir eſſuyé, à la vérité, quelques larmes, que les mauvaiſes plaiſanteries de mon oncle m'avoient arrachées. Vous aimez que je vous rende compte de mes idées à meſure que l'occaſion les fait naître. Vous voulez qu'il ne m'en échappe rien.... Mais je vois entrer ma tante.

Ma tante eſt venue, un billet à la main. Deſcendez, Henriette, venez déjeûner avec nous; Sir Charles n'arrivera point avant l'heure du dîner. Liſez ce billet, nous venons de le recevoir d'un de ſes gens qui eſt remonté à cheval auſſitôt. Je regrette qu'on ne l'ait pas retenu, nous lui aurions fait cent queſtions.

A Madame Selby..

» J'ai eu le chagrin, Madame d'être » arrêté par une impertinente viſite. Celle » du meilleur de mes amis mériteroit le » même nom dans ces circonſtances. Per- » mettez que je remette l'honneur de vous » voir à l'heure de dîner: depuis deux heu- » res, j'avois à chaque moment l'eſpérance » de me dégager, ſans quoi j'aurois envoyé » plûtôt.

Quelle viſite, ai-je dit en finiſſant de lire, peut être capable d'arrêter un homme con-

tre ſon inclination ? Qui ſe défera d'une *impertinente viſite*, ſi le Chevalier Grandiſſon n'y parvient, quoique lié par un engagement ? Mais je marche ſur vos pas, Madame.

Je ſuis deſcendue : mon oncle étoit dans une extrême impatience : je m'en ſuis conſolée, en ſouhaitant néanmoins, ne fut-ce que pour le pacifier, d'avoir aſſez de pétulance pour les railler à mon tour. Oui, oui, de tout mon cœur, a-t-il répondu à quelques diſcours que j'ai haſardés. Nous verrons ce que Sir Charles nous dira pour ſa défenſe. Mais à l'âge où je ſuis, s'il falloit recommencer mon cours de galanterie avec Madame Selby, il n'y a point d'affaire au monde qui me fît manquer de parole à ma maîtreſſe. Je n'en admire pas moins la bonté d'ame qui vous porte à l'excuſer, l'amour couvre une multitude de fautes.

Ma tante n'a pas dit un mot en faveur de Sir Charles ; elle eſt inquiette, & loin de ſes eſpérances. Nous avons fait un déjeûner des plus courts, en nous regardant l'un l'autre, comme des gens qui voudroient s'entr'aider s'ils le pouvoient. Cependant M. Deane parieroit tout ce qu'il poſſede, dit-il, que nous ſerons ſatisfaits des excuſes de Sir Charles.

Mais convenez, ma chere, que cette

viſite, quelle qu'elle ſoit, doit être d'une prodigieuſe importance, pour lui avoir fait remettre un engagement que je m'étois flattée qu'il regardoit comme le premier. Il la traite néanmoins d'impertinente. Au fond, ce doit être un accident bien étrange, qui lui attire un obſtacle de cette nature, dans une Province où l'on peut dire qu'il eſt étranger. Cependant nous n'en devons pas être ſurpris, obſerve mon oncle, dans une hôtellerie où nous avons jugé à propos de l'envoyer.

A préſent que j'y penſe, j'ai paſſé toute la nuit derniere dans un trouble extraordinaire, ſans pouvoir preſque fermer les yeux. Je me ſuis crue menacée de quelque choſe qui pouvoit m'empêcher d'être pour jamais à lui. Mais loin, fâcheux ſouvenir ? je te chaſſe de ma mémoire. Cependant lorſque les réalités nous bleſſent, des ombres prennent officieuſement la force des réalités dans notre bruyante imagination.

Ma grand'mere, Lucie, Nancy, viennent d'arriver. Que notre aventure cauſe de chagrin à mes deux couſines ! Ma grand'mere juge favorablement de tout, comme M. Deane. Je me ſuis dérobée un moment. Mais qu'entends-je ? C'eſt lui, ma chere, c'eſt Sir Charles, qui arrive.... Comment ferai-je pour ſoutenir ſa colere ? Il faut

qu'il me trouve en bas. Je veux voir quel air il va prendre en entrant. S'il eſt froid, s'il fait de légeres excuſes....

Je me ſuis encore dérobée, à deux heures après midi, pour vous informer de tout. Jamais, jamais je ne retomberai dans de pareilles impertinences. Pardon, Sir Charles! Quelle méchanceté) je n'excepte que ma grand'mere & M. Deane) d'avoir oſé blâmer un homme qui n'eſt pas capable d'une faute volontaire. C'eſt ma tante & moi qui ſommes coupables. Ma tante l'avoit-elle jamais été avant cette occaſion ? Nous étions tous raſſemblés lorſqu'il a paru. Il s'eſt préſenté de cet air noble, qui engage tout le monde en ſa faveur à la premiere vue. Que j'ai ſouffert, a-t-il dit, en ſaluant toute l'aſſemblée, de me voir dans l'impuiſſance d'arriver plutôt!

Vous voyez, ma chere, qu'il ne m'a point fait d'excuſe, comme dans la ſuppoſition que je fuſſe mécontente de ſon délai : c'étoit toute ma crainte. Je ſais que j'ai paru très-grave.

Il s'eſt adreſſé alors à chacun : d'abord à moi, enſuite à ma grand'mere, & prenant une de ſes mains entre les deux ſiennes, avec une profonde inclination deſſus : Heureux jour, Madame, lui a-t-il dit, qui me pro-

cure l'honneur de vous voir ! Le ſouvenir de vos dernieres bontés excitera toujours ma reconnoiſſance. Je crois voir que vous êtes en bonne ſanté ; celle de votre chere Miſs Byron ſera certaine, lorſqu'il ne manquera rien à la vôtre, & nous en partagerons tous la joie.

Madame Sherley, ma tante & mes deux couſines ont été fort ſatisfaites de ſon compliment ſans quoi j'aurois été contente auſſi, de ce qu'il faiſoit dépendre ma ſanté de celle de ma grand'mere.

Madame, a-t-il repris en ſe tournant vers ma tante, je crains de m'être fait entendre pour le déjeûner. La faute vient d'une importune viſite. Elle m'a cauſé le plus vif chagrin, quoique je n'aie pas oſé l'exprimer dans mon billet. La colere eſt une paſſion ſi difforme, que lorſque j'aurai quelque pouvoir ſur moi, je n'en ferai jamais paroître aux yeux des perſonnes que j'aime.

Je ſuis fâchée, lui a dit ma tante, qu'il vous ſoit arrivé quelque choſe qui vous ait déplu. Mon oncle, qui conſervoit encore un peu de reſſentiment en faveur de ſa niece, a demandé d'un ton ſérieux ce qui étoit donc arrivé à Sir Charles ? Mais au même moment, ma tante lui ayant préſenté mes deux couſines, il leur a dit fort

civilement, qu'il les connoiſſoit ſur les portraits qu'on lui avoti fait d'elles, & que ſachant le crédit qu'elles avoient auprès de Miſs Byron, il leur demandoit leur approbation, ſur laquelle il fonderoit l'eſpoir d'obtenir la mienne. Enſuite ſe tournant vers mon oncle & M. Deane, & leur prenant une main à chacun : M. Deane, a t-il dit, me regarde avec complaiſance: mais je crois remarquer un air ſérieux à M. Selby. Mon oncle a répondu, avec quelqu'embarras, qu'il brûloit ſeulement d'apprendre ce qui avoit pu chagriner Sir Charles. Il faut vous ſatisfaire, lui à dit votre frere. Je ne vous cacherai donc pas que j'ai trouvé à Northampton un homme qui a voulu employer la violence pour m'arrêter. Me connoiſſez-vous capable de chercher querelle ? Cet homme, juſqu'alors inconnu pour moi, a eu la hardieſſe de me déclarer qu'il avoit ſur une Dame de cette compagnie, des prétentions qu'il étoit réſolu de ſoutenir à toute ſorte de prix.

Oh ! ce Greville, ſans doute, s'eſt écriée ma tante.

Mes forces étoient prêtes à me manquer. Malheureuſe Henriette ! ai je penſé à l'inſtant, ne cauſerai-je donc jamais que du trouble au meilleur des hommes ? Madame Sherley, M. Deane, mon oncle, mes cou-

ſines ont marqué tous à la fois leur étonnement & leur impatience.

Tout s'eſt terminé fort heureuſement, a-t-il repris d'un air & d'un ton tranquilles. Il n'eſt plus queſtion du téméraire. Je le plains. Il aime éperdument Miſs Byron.

Les réflexions de mon oncle, tendres & civiles, mais un peu hors de ſaiſon, nous ont fait perdre ce que Sir Charles alloit ajouter. Et j'ai remarqué enſuite qu'il en prenoit adroitement occaſion de ſuſpendre le récit de ſon affaire, pour éviter de le faire en ma préſence.

Mais je ſuis obligée de deſcendre, ma chere. On me demande, & je crois l'heure du dîner fort proche. Peut-être aura-t-on réuſſi à le faire parler.

Que je vais être fiere, chere Milady! Pendant mon abſence, il a dit mille choſes à la gloire de votre Henriette. On n'a point encore tiré de lui ſon aventure. Il ſuppoſe, a-t-il répondu, que M. Greville la publiera lui-même. Il veut voir, par ſon récit, s'il eſt réellement homme d'honneur. Graces au Ciel, a-t-il ajouté, je n'ai pas fait le moindre mal à un homme qui vante ſa paſſion pour Miſs Byron, & ſes liaiſons avec cette famille.

N'eſpérez pas, ma chere, que je puiſſe vous exprimer l'air de joie & d'amitié avec

lequel tout le temps du dîner s'eſt paſſé. En ſortant de table, ma grand'maman, toujours complaiſante pour les amuſemens de la jeuneſſe, a propoſé à Lucie de s'aſſeoir devant ſon claveſſin, dans la vue, comme je l'ai remarqué, de m'y attirer après elle. Nous lui avons obéi toutes deux. La mémoire m'a manqué dans une piece Italienne. Avec quelle douceur Sir Charles s'eſt-il offert à m'aider, portant la main lui-même aux touches ! Chacun l'a preſſé de continuer, mais il s'en eſt excuſé avec une politeſſe charmante.

Mon oncle & M. Deane étoient trop enchantés de le voir & de l'entendre, pour penſer à ſe retirer, comme l'occaſion pouvoit le demander. Après quelques momens de converſation générale, il s'eſt approché de ma grand'mere & de ma tante, & leur a demandé s'il ne pouvoit pas ſe flatter d'obtenir un quart d'heure d'entretien avec Miſs Byron. Nous n'avons ici, a-t-il ajouté, que des amis & des parens pour témoins ; mais ce que j'ai à vous dire, Meſdames, je m'imagine que Miſs Byron aimera mieux qu'ils le tiennent de votre bouche que de la mienne. Ma grand'mere a fort approuvé cette propoſition. Pour moi, dès que j'ai vu Sir Charles, je me ſuis levée, & je ſuis ſortie de la chambre, ſuivie de mes deux cou-

ſines. M. Deane & mon oncle, s'excuſant de n'avoir pas prévenu ſes deſirs, ſont paſſés auſſi dans un autre appartement. Ma tante eſt venue à moi : cher amour ! mais, comme vous tremblez ! il faut rentrer avec moi. Elle m'a dit alors ce que Sir Charles deſiroit d'elle & de ma grand'mere. Le courage me manque, ai-je répondu, il me manque abſolument. Si la timidité, ſi l'embarras ſont des ſignes d'amour, je les ai tous. Sir Charles Grandiſſon n'en a pas un. A-t-il dit un mot de ſa Clémentine ? Ne faites point la folle, a repris ma tante, vous êtes ordinairement plus raiſonnable. Plus raiſonnable ? ai-je repliqué. Ah ! Madame, le cœur de Sir Charles eſt au plus un cœur diviſé. Jamais le mien n'avoit été à l'épreuve juſqu'à ce moment.

Je ne vous cache aucun de mes foibles, chere Milady. Ma tante m'a fait entrer, Sir Charles eſt venu au-devant de moi ; & de l'air le plus engageant, il m'a menée vers un fauteuil qui ſe trouvoit vacant entre ma tante & ma grand'mere. Il n'a point remarqué mon émotion, & j'en ai eu plus de faculté à me remettre ; d'autant plus même que de ſon côté, il ſembloit être auſſi dans quelque petite confuſion. Cependant, il s'eſt aſſis ; & ſa voix ſe fortifiant à meſure qu'il parloit, il nous a tenu ce diſcours.

Jamais, Meſdames, on ne s'eſt trouvé dans une ſituation plus ſinguliere que la mienne. Vous en connoiſſez le fond ; vous ſavez quels ont été mes embarras, du côté d'une famille que je dois toujours reſpecter, du côté d'une perſonne à qui je dois, pour toute ma vie, la plus parfaite admiration : & vous, Madame (en s'adreſſant à ma grand'mere) vous avez eu la bonté de me faire connoître qu'à mille témoignages d'une vraie grandeur d'ame, Miſs Byron joint celui de prendre un tendre intérêt au ſort d'une Dame, qui eſt la Miſs Byron d'Italie. Je ne fais point d'excuſe pour cette comparaiſon : mon cœur, j'oſe le dire (en s'adreſſant à moi) égale le vôtre, Mademoiſelle, pour la franchiſe & la bonne foi.

Ma grand'mere a répondu pour moi qu'il n'avoit pas beſoin d'excuſes, & que nous rendions tous juſtice au mérite de la Dame Italienne. Il a repris :

Dans une ſituation ſi extraordinaire, quoique ce que j'ai à dire puiſſe être recueilli de mon hiſtoire, & quoique vous m'ayez fait la grace d'approuver les vues qui me font aſpirer à l'eſtime de Miſs Byron, il me ſemble que je dois à ſa délicateſſe & à la vôtre une ſincere expoſition de l'état de mon cœur : je vais m'expliquer avec toute la bonne foi qui convient dans les traités de

cette nature, comme dans ceux qui concluent ſolemnellement entre les nations.

Je ne ſuis pas inſenſible à la beauté ; mais juſqu'à préſent la beauté ſeule n'a eu de pouvoir que ſur mes yeux, par le plaiſir dont on ne peut naturellement ſe défendre à la vue de cette perfection. Si mon cœur n'avoit pas été comme hors de ſes atteintes, permettez-moi cette expreſſion, & ſi j'avois été maître de moi-même, Miſs Byron, dès la premiere fois que je l'ai vue, ne m'auroit pas laiſſé d'autre choix. Mais l'honneur que j'eus de converſer avec elle, me fit obſerver dans ſon ame & dans ſa conduite, cette véritable dignité, cette délicateſſe, cette noble franchiſe que j'ai toujours regardé comme les qualités diſtinctives de ſon ſexe : quoique je ne les euſſes jamais trouvées au même dégré que dans une ſeule femme. J'éprouvai bientôt que mon admiration pour tant de mérite étoit capable de m'engager dans une autre paſſion : car il ne pouvoit me rêſter alors aucune eſpérance raiſonnable du côté de la Dame étrangere, quoique les circonſtances où je me trouvois par rapport à elle, fuſſent une ſorte de lien qui m'obligeoit d'attendre le ſuccès de certains événemens. En faiſant l'examen de mon cœur, je fus ſérieuſement alarmé d'y trouver les char-

mes de Miſs Byron, déjà trop bien établis pour ma tranquillité. L'honneur & la juſtice me déterminerent à faire tous mes efforts, pour arrêter une paſſion ſi vive. Mes affaires ne me laiſſerent pas manquer de prétextes pour de fréquentes abſences, pendant que Miſs Byron étoit à la campagne avec mes ſœurs. Oſant à peine me fier à moi dans ſa préſence, je pris le parti de me livrer à divers ſoins, dont j'aurois pu me décharger ſur le miniſtere d'autrui. Je reconnus plus d'une fois que ma compaſſion pour certaines diſgraces, n'auroit pas tenu long-temps contre les nouveaux ſentimens de mon cœur, ſi ces diſgraces, que je plaignois de la meilleure foi, avoient pu finir heureuſement. Il ne m'étoit pas difficile, non plus, d'obſerver que mes ſœurs & Milord L.... qui ne ſavent rien de ma ſituation, auroient préféré Miſs Byron, pour leur ſœur, à toutes les autres femmes.

Quelquefois, je vous l'avoue, cet amour propre, cette vanité, qui n'eſt que trop naturelle aux caracteres vifs, me portoit à me flatter que par le crédit de mes ſœurs, il ne me ſeroit pas impoſſible de faire agréer mes ſentimens à une jeune perſonne, dont les affections ne me paroiſſoient point engagées : mais je ne me ſuis jamais permis de m'arrêter long-temps aux eſpérances de

cette nature. Chaque regard de complaiſance, chaque ſourire que je voyois rayonner ſur cet aimable viſage, je l'attribuois à la bonté naturelle, à la franchiſe, à la reconnoiſſance d'un cœur généreux, qui attachoit trop de prix à un ſervice commun, que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Quand j'aurois été plus libre, je me ſerois bien gardé de me priver d'un ſpectacle ſi doux, par une déclaration trop précipitée. Je ſavois, par l'expérience de pluſieurs autres hommes, que ſi la douceur naturelle & la politeſſe de Miſs Byron engageoient tous les cœurs, le ſien n'en étoit pas plus facile à vaincre.

Cependant, malgré tous mes efforts pour interrompre une concurrence de ſentimens qui s'étoit formée ſi vîte, j'éprouvois encore que mon embarras croiſſoit avec ma nouvelle paſſion. De mille moyens que j'avois tentés pour ma défenſe, je vis alors qu'il ne m'en reſtoit qu'un ſeul, c'étoit de fortifier mon cœur dans la cauſe de Clémentine, par l'aſſiſtance de Miſs Byron même; en un mot, d'informer Miſs Byron de ma ſituation, d'intéreſſer ſa généroſité en faveur de Clémentine, & de me priver ainſi de l'encouragement dont j'aurois pu me flatter, ſi j'avois eu plus d'indulgence pour mes deſirs. Cet expédient me réuſſit.

La généroſité de Miſs Byron fut ſenſiblement engagée pour une étrangere : mais ſe pouvoit-il que cette généroſité n'augmentât pas beaucoup mon admiration !

Lorſque j'eus pris le parti de lui découvrir ma ſituation, (ce fut à Colnebroke) elle s'apperçut aiſément de mon trouble : je ne pus le déguiſer. Ma retraite bruſque, dut la convaincre que mon cœur étoit plus engagé qu'il ne convenoit aux circonſtances que je lui avois repréſentées. Je fis appeller le Docteur Barlet, dans l'eſpoir de tirer du ſecours de ſes conſeils. Il connoiſſoit l'état de mon cœur. Il ſavoit, par rapport aux propoſitions que j'avois déjà faites à la famille de Boulogne, que dans toute autre circonſtance il n'y avoit pas de conſidérations humaines qui puſſent me faire accorder ce que j'avois cru devoir offrir pour la réſidence & la religion, car j'avois peſé tous les inconvéniens d'une telle alliance, & je ne faiſois pas difficulté de prononcer, dis-je en confidence à ce cher ami, que mon bonheur étoit bien plus certain avec une réponſe du château de Selby, ſi je pouvois l'obtenir, qu'il ne pouvoit jamais l'être avec Clémentine, quand elle pourroit accepter les conditions que j'avois propoſées; comme je ne doutois pas qu'elle ne fût plus heureuſe auſſi, avec un homme de ſon pays

& de ſa religion. J'avouai même au Docteur que je n'avois pas la moindre eſpérance de vaincre les oppoſitions de la famille, & que, dans certains momens, je ne pouvois me défendre d'un peu de ſenſibilité pour quelques traitemens injurieux que j'y avois reçus.

M. Barlet, quoique fort attendri par les ſouffrances de Clémentine, quoique plein d'admiration pour ſon mérite, ſe déclara pour le penchant de mon cœur. Vous ne conſidérez pas tout, lui dis-je. Voici le cas, cher Docteur. J'ai connu Clémentine avant Miſs Byron. Clémentine eſt une fille d'un mérite infini. Elle ne m'a point refuſé. Elle accepte mes conditions. Elle a même ſupplié ſa famille de les accepter. Elle eſt perſuadée de mon honneur & de ma tendreſſe. Juſqu'à l'heureux temps où j'ai commencé à connoître Miſs Byron, j'étois réſolu d'attendre, ou le rétabliſſement de Clémentine, ou la permiſſion de former d'autres vues pour moi. Miſs Byron, ſi jamais elle en eſt informée, Miſs Byron elle-même me pardonnera-t-elle le changement d'une réſolution dont Clémentine eſt ſi digne? Le traitement que cette malheureuſe fille a ſouffert pour moi, comme elle m'a fait la grace de me l'écrire, a redoublé ſon mal. Juſqu'à ce moment, elle ſouhaite, elle eſt

impatiente de me voir. Auſſi long-temps qu'il ſera poſſible, quoique peu vraiſemblable, que le Ciel me faſſe ſervir d'inſtrument pour la guériſon d'une excellente fille, qui mérite en elle-même toute ma conſidération & ma tendreſſe, dois-je ſouhaiter, quand j'en aurois l'eſpérance, d'engager le cœur de Miſs Byron ? Pourrois-je me croire heureux du ſuccès? Ne ſeroit-ce pas manquer de reconnoiſſance pour l'une & de généroſité pour l'autre ? Le bonheur de Miſs Byron ne peut dépendre de moi. Elle ne doit en attendre que d'un homme de ſon choix, tel qu'il puiſſe être.

Nous gardions toutes trois un profond ſilence. Ma grand'mere & ma tante paroiſſoient déterminées à le garder ; & moi, je n'aurois pu le rompre. Sir Charles a continué.

Vous ne ſavez pas, chere Miſs Byron, qu'en me ſéparant de vous pour le voyage d'Italie, je n'aurois pas voulu que vous connuſſiez les agitations de mon cœur. Je ne voyois que de l'incertitude dans ma deſtinée. On m'invitoit à partir : la guériſon du Seigneur Jeronimo étoit déſeſpérée. Il ſouhaitoit mourir, & ne deſiroit la prolongation de ſa vie, que juſqu'à mon arrivée. Ma préſence étoit demandée comme une derniere tentative pour le rétabliſſement de

ſa ſœur. Vous-même, Mademoiſelle, vous applaudiſſiez au deſſein où j'étois de partir: mais pour n'être pas ſoupçonné, dans ces circonſtances, de vouloir vous engager en ma faveur, j'inſinuai que j'étois ſans eſpérance de vous appartenir jamais par d'autres liens que ceux de l'amitié.

Il me fut impoſſible de prendre congé de vous. Je partis. Les nouvelles méthodes qui furent employées pour le rétabliſſement de Clémentine, eurent les ſuccès qu'on s'en étoit promis. Celles qu'on employa pour Jeronimo n'en eurent pas moins. On en revint aux propoſitions. Clémentine en retrouvant la ſanté, parut briller d'un nouvel éclat. Toute la famille conſentit à récompenſer, par l'offre de ſa main, l'homme auquel on attribuoit ſa guériſon. Je ne vous diſſimulerai pas, Meſdames, que ce qui n'avoit mérité juſqu'alors que le nom d'honneur & de pitié, devint admiration; & j'aurois manqué même à la juſtice, je ne pouvois pas dire à l'amour. Je me regardai déjà comme le mari de Clémentine. Cependant, il auroit été étrange que le bonheur de Miſs Byron n'eût pas fait le ſecond deſir de mon cœur. Je me félicitai alors de n'avoir prétendu qu'à ſon amitié, & je me dévouai entiérement à Clémentine. C'eſt un aveu que je dois à la vérité, Meſ-

dames : ſi j'avois refuſé mon cœur à cette admirable étrangere, j'aurois cru me noircir de la double tache d'ingratitude & d'injuſtice, car ſi vous ſavez toute ſon hiſtoire, vous n'ignorez pas ce qu'elle a tenté contre le ſien, & quel glorieux triomphe elle a remporté.

Il s'eſt arrêté ici. Notre ſilence n'a point ceſſé. Ma grand'mere & ma tante ſe regardoient alternativement, mais à chaque partie de ſon diſcours, leurs yeux, comme les miens, marquoient leur ſenſibilité. Il a repris, en baiſſant gracieuſement la vue, & d'abord avec un peu d'héſitation :

Je ſens, Meſdames, que, refuſé, comme la juſtice m'oblige d'en convenir, rejetté par Clémentine, quoique par les plus nobles motifs, j'ai fort mauvaiſe grace, & ſi-tôt après ſon refus, de faire l'offre de mon cœur à Miſs Byron. Si je n'avois égard qu'à mon caractere, il auroit ſans doute été plus louable de prendre du moins le temps que les loix preſcrivent au veuvage ; mais lorſque la bienſéance n'eſt pas négligée, les grandes ames, telles que les vôtres, ſont au-deſſus des formalités vulgaires. Pour moi, je ne fais aujourd'hui que déclarer une paſſion qui, ſans un obſtacle qui ne ſubſiſte plus, auroit été la plus ardente dont le cœur d'un homme ait jamais

brûlé. Je ſais, Mademoiſelle, que vous avez lu, vous & mes ſœurs, les lettres que j'écrivois d'Italie : mes dernieres, & celles que j'ai laiſſées à Madame Sherley, n'ont dû vous laiſſer aucun doute de la conſtance de Clémentine dans ſa glorieuſe réſolution. Celle-ci, que j'ai reçue depuis deux jours, (en la tirant de ſa poche) & qui étoit écrite, comme vous le verrez, avant qu'on ait pu recevoir les miennes, vous fera voir que pour donner l'exemple à Clémentine, je ſuis preſſé par toute la famille, d'adreſſer mes vœux à quelque Dame de ma patrie. C'eſt un motif qui m'oblige, en quelque ſorte, de hâter l'offre de mes humbles vœux. Quoiqu'elle puiſſe paroître un peu précipitée dans ma ſituation, ne m'accuſeriez-vous pas d'une négligence inexcuſable, ou d'une indifférence apparente, ſi, pour obſerver des vaines formalités, j'étois capable de différer la déclaration de mes ſentimens, & de laiſſer croire que je balance dans mon choix ? De votre côté, Mademoiſelle, ſi vous pouvez prendre aſſez ſur vous-même pour traiter avec quelque bonté un homme qui s'eſt trouvé, comme il ne le déſavoue point, mais ſans le vouloir, & ſans avoir pu l'éviter, dans l'embarras de ce qu'on pourroit nommer un double amour, vous lui impoſerez, par cette gran-

deur d'ame, des obligations dont ſa plus parfaite tendreſſe ne ſera jamais capable de l'acquitter.

Il m'a préſenté alors la lettre. J'y ai déjà répondu, a-t-il ajouté, & j'ai fait connoître à mon ami, que m'étant offert à la plus aimable perſonne de l'Angleterre, & la plus digne de l'amitié de ſa ſœur, mes offres n'ont pas été rejettées. Votre bonté, Mademoiſelle, m'autoriſera, j'oſe l'eſpérer, à leur en donner de plus fortes aſſurances : ils ont celle d'établir une partie de leur bonheur ſur le mien.

Avec une ſanté aſſez foible auparavant, j'ai craint plus d'une fois, ma chere, de m'évanouir pendant ſon diſcours. Ma grand' maman & ma tante me voyant changer de couleur, ſur-tout lorſqu'il s'eſt adreſſé particuliérement à moi, ont mis la main, chacune de leur côté, ſur une des miennes, tandis que de l'autre je tenois mon mouchoir devant mes yeux, pour cacher l'altération que je ſentois moi-même ſur mes joues : mais en ceſſant de parler, il a pris nos trois mains unies dans les ſiennes, & les a preſſées de ſes levres : la mienne deux fois, avec un mouvement paſſionné. Ma grand'mere & ma tante, charmées, quoique les larmes aux yeux, ſe regardoient l'une l'autre, & ſe tournoient enſuite vers

moi, comme attendant qui parleroit la premiere. Peut-être, a-t-il repris avec quelque émotion, me ſuis-je trop étendu dans une premiere ouverture. Je vous demande la permiſſion de venir dîner demain avec vous: Miſs Byron deſire peut-être que l'important ſujet ſoit remis à demain ? Vous me ferez la grace alors de m'apprendre le réſultat de vos délibérations. Je vais rejoindre la compagnie qui nous a quittés. Puiſſent tous ceux que j'ai eu la ſatisfaction de trouver ici, me ſervir de protecteurs & d'avocats auprès de Miſs Byron! ils ne peuvent m'encroire digne à préſent, mais toute l'étude de ma vie ſera de le mériter.

Il eſt ſorti avec une grace qui n'eſt propre qu'à lui. Auſſi-tôt ma grand'mere ma ſerrée entre ſes bras. J'ai reçu les mêmes careſſes de ma tante, & toutes deux m'ont félicitée avec les plus tendres expreſſions.

Nous n'avons pu lire, ſans une vraie peine de cœur, la lettre qu'il m'avoit laiſſée. Elle eſt du Seigneur Jeronimo, qui preſſe votre frere de donner à ſa ſœur l'exemple qu'ils brûlent de lui voir ſuivre. Vous la trouerez-ici, ma chere, mais n'oubliez pas de me la renvoyer. Pauvre Clémentine Il paroît que, ſans avoir vu la derniere de Sir Charles, elle s'eſt laiſſée engager

engager à la complaiſance. Comme je vous envoie la ſienne, je ne vous dis pas la moitié de ce qui me vient à l'eſprit ſur ſa ſituation. Il s'en faut bien que les dernieres explications de votre frere répondent à ſes eſpérances. Pauvre Clémentine! Puis-je lui refuſer ma compaſſion? Elle en mérite d'autant plus, que nous connoiſſons mieux que jamais ce qu'elle perd.

J'ai demandé à ma tante la liberté de me retirer, mais j'ai ſu que Sir Charles avoit rejoint la Compagnie, avec une vivacité dans l'air & les manieres, qui a charmé tout le monde, pendant que votre ſotte Henriette n'a pu retrouver la force de paroître le reſte de la ſoirée. Il me manquoit, à la vérité, le motif de ſa préſence; car, au grand regret de l'aſſemblée, il s'eſt excuſé de demeurer à ſouper.

Cette longue lettre partira demain au matin, & de fort bonne heure, par une occaſion qui ſe préſente pour Londres. Demain..... aujourd'hui pouvois-je dire, puiſque la nuit eſt fort avancée. Si je n'avois pas eu pour reſſource l'agréable occupation de vous écrire, je ſuis ſûre que le ſommeil n'auroit guere approché de mes yeux. Votre frere, je m'imagine, aura dormi plus tranquillement.

LETTRE XCIX.

Le Seigneur JERONIMO *au Chevalier* GRANDISSON.

Boulogne, 24 Septembre.

A La fin, cher Grandiſſon, nous commençons à nous flatter que notre Clémentine ſe conformera aux deſirs de ſa famille. Le Général & ſa femme ſont venus exprès de Naples, dans la réſolution de faire ce qu'ils appellent un effort déciſif, & de ne la quitter qu'après l'avoir diſpoſée à nous obliger. Le Prélat eſt arrivé en même temps, accompagné de deux autres Evêques; & dans une conférence qu'ils ont eue tous trois avec elle, ils lui ont déclaré qu'elle ne peut penſer à prendre le voile ſans le conſentement formel de ſon pere & de ſa mere. Madame Bemont, qu'on a priée de venir paſſer quelque temps avec elle, s'eſt déclarée ouvertement pour nous; & Jeudi dernier, Clémentine fut encore plus vivement pouſſée. Toute la famille s'étant aſſemblée dans ma chambre, on lui fit propoſer d'y venir; elle vint: nous réunimes nos inſtances. Le Général fut d'abord le plus preſſant, il fut ſecondé

par le Prélat ; la jeune Marquiſe fit le troiſieme rôle. Ma mere, prenant les mains de ſa fille entre les ſiennes, ne put faire entendre que des ſoupirs, & votre Jeronimo ne s'expliqua que par des larmes ; mais pour derniere ſcene, mon Pere mit un genou à terre devant elle : ma fille, lui dit-il, mon cher enfant, obligez-moi.

Elle ſe laiſſa tomber à genoux : O mon pere ! s'écria-t-elle, quittez cette poſture, ou je meurs à vos pieds. Non, ma fille, juſqu'à ce que vous ayez conſenti à m'obliger. Mon pere ! le plus indulgent de tous les peres ! accordez-moi du moins quelque temps. Le Général croyant remarquer dans cette demande une flexibilité qu'elle n'avoit pas encore fait voir, la preſſa de ſe déterminer ſur le champ. Un pere, lui dit-il ſe ſera-t-il humilié en vain ? Une mere aura-t elle fait parler inutilement ſes pleurs ? C'eſt à ce moment, ma ſœur, qu'il faut ſe rendre, ou.... Il s'eſt arrêté, en la regardant d'un œil fier, Prenez patience, a-t-elle dit timidement, juſqu'aux premieres lettres du Chevalier, elles ne peuvent tarder long-temps : & portant la main à ſa tête.... levez vous, mon pere, ou j'expire à vos pieds.

Il me ſembla que le Général alloit trop loin. Je demandai que les premieres lettres

fuſſent attendues. Eh bien ! j'y conſens, dit mon pere, en quittant ſa poſture, & lui faiſant quitter la ſienne. Mais quelques nouvelles qu'elles puiſſent apporter, ſouvenez-vous, très-chere fille, que je ſuis votre pere, un pere indulgent, & que je ſouhaite d'être obligé. Quoi ! reprit le Général, cette bonté paternelle ne fera point d'impreſſion ſur vous ? votre pere, votre mere, vos freres nous ſommes prêts à nous jetter tous à vos pieds. Serons-nous tous mépriſés ? Un Etranger, un Anglois, un Hérétique ; oui, tout grand, tout noble qu'il eſt, un Hérétique, un homme encore que vous avez glorieuſement refuſé, emportera-t-il la préférence ſur votre famille entiere ? Et ſouvenez-vous, ma ſœur, interrompit le Prélat, que vous connoiſſez déjà ſon ſentiment. Il vous l'a marqué en quittant l'Italie. Croyez-vous que le Chevalier Grandiſſon puiſſe en changer, après une explication ſi formelle ?

Elle répondit qu'elle ne ſe ſentoit pas bien ; qu'elle ſe trouvoit coupable de réſiſter aux volontés d'un pere & d'une mere, & qu'elle ne pouvoit diſputer contre ſes freres ; mais qu'elle ne ſe ſentoit pas bien. Elle pria ſes freres de l'épargner ; & revenant à demander du temps, elle conjura ſon pere de lui accorder cette grace. Ma

mere, craignant une rechûte, lui permit de ſe retirer, en ajoutant qu'on ne penſoit point à forcer ſes volontés, & qu'on ne vouloit employer que la perſuaſion. Elle ſe retira, mais ce fut pour chercher Madame Bemont ; & ſe jettant entre ſes bras : O Madame ! je ſuis perſécutée, opprimée, & c'eſt ce qu'on nomme perſuaſion. Un pere à genoux ! Une mere en larmes ! Des freres ſupplians ! Cruelle, cruelle perſuaſion !

Madame Bemont, entrant alors en raiſonnement avec elle, lui repréſenta l'inflexibilité du Général, l'indulgence de ſon pere & de ſa mere, les deſirs de ſes deux autres freres ; elle fit valoir votre ſentiment, expliqué ſans partialité, indépendamment même de la différence de Religion. Elle lui parla d'une jeune & charmante perſonne de votre pays, capable de vous rendre heureux, dont elle avoit entendu vanter les grandes qualités par divers Anglois. Ce dernier point la frappa d'autant plus, qu'elle ſait combien vous êtes lié avec Madame Bemont. Elle répondit, que pour le monde entier, elle ne traverſeroit point les deſirs du Chevalier Grandiſſon, & qu'elle ſouhaitoit de vous voir heureux, de quelque maniere que le Ciel diſpoſât d'elle. Le Pere Mareſcotti vint à la charge,

& lui conſeilla de ne pas attendre l'arrivée de vos Lettres, pour prendre une réſolution ; parce qu'elle ne pouvoit douter que votre premier ſentiment ne s'y trouvât confirmé. Les argumens des trois Evêques furent rappellés avec une nouvelle force. On lui nomma un jour pour reparoître dans l'aſſemblée de ſa famille. Madame Bemont applaudit à ſa grandeur d'ame, dans le ſacrifice qu'elle avoit déjà fait au Ciel, & l'exhorta beaucoup à ne ſe pas moins diſtinguer dans la ſoumiſſion qu'elle devoit à ceux dont elle tenoit la vie.

Toutes ces conſidérations lui paroiſſant d'un grand poids, elle prit du temps pour les méditer encore. Après avoir paſſé trois heures dans ſon cabinet, elle remit à Madame Bemont l'Ecrit ſuivant, qu'elle croyoit propre, lui dit-elle, à la faire diſpenſer de paroître dans l'aſſemblée qu'on lui propoſoit.

» Je ſuis excédée, ma chere Madame » Bemont, de vos tendres, mais fatigantes » inſtances, auſſi-bien que des importuni- » tés, des prieres & des raiſonnemens de » mes freres. O ma mere ! quelle obéiſſan- » ce, quelle aveugle ſoumiſſion ne méritez- » vous pas d'une fille qui a troublé le re- » pos de vos heureux jours ! Vous n'avez » jamais connu la triſteſſe, avant les peines

» que je vous ai cauſées. Le ſacrifice de ma
» vie ſeroit une foible expiation pour tout
» ce que je vous ai fait ſouffrir. Et qui peut
» réſiſter aux inſtances d'un pere à genoux?
» En vérité, mon tendre & reſpectacle
» pere, je tremble de vous revoir. Que
» jamais, du moins, je ne vous revoie
» dans la poſture où je vous ai vu Jeudi
» dernier.

» J'ai refuſé à mon cœur l'homme qu'il
» eſtimoit; & par un motif qui ne doit,
» qui ne peut me permettre de m'en répen-
» tir, il eſt impoſſible que je ſois jamais à
» lui. Le Pere Mareſcotti, quoiqu'il le juge
» digne aujourd'hui de ſon affection, me
» ſuggere que toutes mes diſgraces peuvent
» être un châtiment du Ciel, pour avoir
» ſouffert que mon cœur fût engagé par un
» Hérétique. Il m'eſt abſolument défendu
» de penſer à réparer ma faute, par la ſeule
» démarche que j'en aurois cru capable.

» Vous me dites, Madame Bemont, &
» toute ma famille m'aſſure comme vous,
» que l'honneur, la généroſité & l'eſtime
» dont je fais profeſſion pour le Chevalier,
» m'obligent également de contribuer au
» bonheur d'un homme, dont j'ai trompé
» les eſpérances, & vous êtes perſuadée
» qu'il exiſte, dans ſa Patrie, une femme
» capable de le rendre heureux; mais je

» dois, dites-vous, lui donner l'exemple. » Moi ? Il eſt impoſſible. Non, l'hon- » neur & ma juſte délicateſſe ne me le » permettront jamais.

» Mais preſſée comme je le ſuis, trem- » blante encore de voir un pere à ge- » noux, une mere noyée dans ſes larmes, » & jugeant avec raiſon, que je ne puis » vivre long-temps, qu'une rechûte dans » la plus terrible des maladies peut de- » venir la punition de ma déſobéiſſance, » & qu'à ma derniere heure, ce ſera une » conſolation pour moi, de penſer que je » me ſuis ſoumiſe à la volonté de mes » parens, ſur un point auquel ils paroiſ- » ſent invariablement attachés ; d'ailleurs » apprenant deux-mêmes qu'ils regar- » deront mon obéiſſance comme une » compenſation pour toutes les pei- » nes que je leur cauſe depuis ſi long- » temps, je ſupplie le Ciel de me don- » ner la force de leur obéir. Cependant » ſi cet effort m'eſt impoſſible, ſerai je » encore preſſée, encore perſuadée ? J'eſ- » pere que non. Enfin je m'efforcerai » de me déterminer à l'obéiſſance ; mais » quel que ſoit le ſuccès de mes com- » bats, Grandiſſon doit donner l'exem- » ple ».

Combien nous ſommes-nous félici-

tés, cher ami, en liſant cette déclaration, quoiqu'elle ne donne encore que de ſi foibles eſpérances ? Toutes nos meſures ſe réduiſent maintenant à la traiter avec tant de douceur, qu'elle ne puiſſe changer de réſolution. Nous ne lui propoſerons pas même de voir la perſonne que nous favoriſons, ſans être bien ſûrs que vous lui donnerez l'exemple : & s'il exiſte en effet une femme aſſez aimable, pour vous faire eſpérer d'être heureux avec elle, cette raiſon, ſoutenue par les ſoins d'un homme tel que vous, ne peut-elle pas être un motif pour l'engager ?

Comme il n'y a plus d'eſpérance, mon cher Grandiſſon, que vous deveniez mon frere par le mariage, je ne vois dans le monde entier, que le Comte de Belvedere à qui je puiſſe ſouhaiter d'appartenir à ce titre. Il eſt Italien. Ma ſœur, qui nous a toujours été ſi chere, ne s'éloignera point de nous. Il ſait de quel malheureux état elle eſt ſortie ; & loin de s'en faire une objection, il ſe ſeroit cru le plus heureux des hommes d'obtenir ſa main dans le fort même de ſa maladie, avec l'eſpérance que les Médecins lui donnoient de pouvoir ſervir à ſa guériſon par cette voie. Il n'ignore pas qu'elle vous aime ; il l'adore pour les motifs qu'elle a de vous refuſer,

il fait profeſſion d'une tendre amitié pour vous, & d'une parfaite confiance à votre honneur : toutes ces conſidérations ne doivent-elles pas nous faire deſirer ſon alliance?

Je ne puis douter, cher ami, qu'il ne dépende de vous de donner l'exemple ; de vous qui avez triomphé, ſans varier ſur votre Religion, d'une famille de zélés Catholiques, & qui avez ſu engager le cœur d'une des plus délicates & des plus vertueuſes filles du monde. Quelle femme, qui a un cœur à donner, quelle famille peut être capable de vous réſiſter, lorſque la Religion & la patrie feront les mêmes ?

Laiſſez-nous donc eſpérer, mon cher Grandiſſon, que vous ferez cet effort : aſſurez-nous que vous ne ferez pas difficulté de donner l'exemple ; & dans cette confiance, nous preſſerons ma ſœur de remplir les eſpérances qu'elle nous donne. Alors, alors, vous nous verrez en Angleterre, pour vous remercier des faveurs infinies dont nous croyons vous avoir obligation. Mes inſtances ſont celles de toute une famille que vous ne ceſſerez jamais d'aimer, j'en ſuis ſur ; comme je vous promets que vous lui ſerez toujours cher. Madame Bemont y joint les ſiennes. Elle eſt perſuadée, dit-elle, elle me prie de

vous assurer de sa part, que vous serez plus heureux, Clémentine & vous ; elle, avec le Comte de Belvedere, qui est de son pays & de sa Religion ; vous, avec une Angloise, que vous ne seriez jamais l'un par l'autre. Madame Bemont m'a dit en confidence que, lui ouvrant votre cœur, dans le temps même de vos espérances, vous aviez déploré la malheureuse situation de ma sœur & la vôtre, du côté de la Religion ; & que vous lui aviez déclaré plus d'une fois, comme vous l'avez fait aussi à toute notre famille, que vous n'auriez pas fait les mêmes offres pour la premiere Princesse du monde. Que ne devons-nous pas attendre de votre grandeur d'ame? Encore une fois, nous nous flattons qu'il est en votre pouvoir de contribuer à notre bonheur, & nous ne pouvons douter de votre volonté, mais quel que soit l'événement, ne cessez pas, mon cher ami, d'aimer votre, &c.

LETTRE C.

Miſs BYRON *à Milady* G....

24 Octobre.

NOUS venons d'apprendre toutes les circonſtances de l'affaire qui a retenu Sir Charles à Northampton. Monſieur Fenwick, qui nous en fait le récit, les tenoit de la bouche même de cet odieux Greville.

Hier, vers les huit heures du matin, l'audacieux perſonnage deſcendit à l'hôtellerie où votre frere étoit logé, & lui fit demander un moment d'entretien. Sir Charles achevoit de s'habiller, & ſes ordres étoient déjà donnés pour arriver ici de bonne heure. Il reçut la viſite qu'on lui annonçoit.

Monſieur Greville avoue que ſa conduite fut un peu hautaine, c'eſt-à-dire apparemment, fort inſolente. J'apprends, Monſieur, dit-il en entrant, que vous êtes ici pour nous enlever le plus riche tréſor que nous ayons dans cette Province. Il n'eſt pas beſoin de ſon nom pour me faire entendre. Le mien eſt Greville. Il y a long-temps que j'adreſſe des ſoins à Miſs By-

ron ; quand j'aurois un prince pour compétiteur, j'ai fait vœu de diſputer mes prétentions ſur elle.

Vous paroiſſez un homme ſupérieur, lui répondit Sir Charles, offenſé ſans doute de ſon air & de ſon langage. M. Greville auroit pu ſe diſpenſer de me dire ſon nom. J'ai entendu parler de lui. J'ignore, Monſieur, quelles ſont vos prétentions. Votre vœu n'eſt rien pour moi. Je ſuis maître de mes actions, & je n'en dois compte à perſonne.

Je ſuppoſe, Monſieur, que le deſſein qui vous amene, eſt celui dont j'ai parlé. Je ne demande votre réponſe que ſur ce point ; & je vous la demande comme une faveur, de Gentilhomme à Gentilhomme.

Vous ne vous y prenez pas bien, Monſieur, pour me mettre dans la diſpoſition de vous obliger. Cependant je ne vous diſſimulerai point que je ſuis venu dans l'intention de rendre mes devoirs à Miſs Byron : j'eſpere qu'ils ſeront acceptés, & je ne connois perſonne dont je doive reſpecter les prétentions.

Chevalier Grandiſſon, je connois votre caractere. Je vous connois homme de cœur. C'eſt ſur cette connoiſſance que je vous regarde comme un homme avec lequel il me convient de m'expliquer. Je

ne ſuis pas un Pollexfen, Monſieur.

Je n'entre point Monſieur, dans ce que vous êtes, ou ce que vous n'êtes pas. Votre viſite me fait honneur; mais elle ne m'eſt point agréable à ce moment. Je vais déjeûner avec Miſs Byron : je ſerai ici ce ſoir, & j'aurai le temps d'entendre tout ce qu'il vous plaira de me dire ſur ce point, ou ſur tout autre ſujet.

Nous pourrions être écoutés, Monſieur : me ferez-vous la grace de deſcendre au jardin avec moi ? vous allez déjeûner dites-vous, avec Miſs Byron ? Cher Chevalier Grandiſſon, accordez-moi une audience de quatre minutes ſeulement, au fond du jardin.

Ce ſoir, Monſieur Greville, vous me trouverez prêt à faire tout ce que vous deſirez; mais à ce moment je ne veux point être arrêté.

Je ne vous laiſſerai pas Monſieur, la liberté de faire votre viſite, ſans avoir obtenu de vous quelques minutes de conférence au jardin.

Pardonnez donc, M. Greville, ſi je donne ici mes ordres comme ſi vous n'y étiez point. Sir Charles ſonna. Un de ſes gens monta auſſi-tôt. Ma voiture eſt-elle prête ? Elle le ſera bientôt, fut la réponſe. Qu'on ſe dépêche. Il tira une lettre de ſa

poche & la lut, ſe promenant dans la chambre avec beaucoup de tranquillité, ſans regarder M. Greville qui ſe mordoit, comme il l'avoue, les levres près d'une fenêtre, dans l'impatience que le domeſtique fût ſorti. Alors prenant le ton du reproche, il ſe plaignit d'un procédé ſi mépriſant. Monſieur, lui dit Sir Charles, peut-être avez-vous quelques graces à rendre d'être ici dans mon appartement; cette obſtination n'eſt pas d'un galant homme. Son ſang commençoit à s'échauffer malgré lui. Il marqua une vive impatience de partir. M. Greville avoue qu'il avoit peine à ſe contenir, en voyant à ſon rival tant d'avantage dans l'air & dans la figure. Je répete ma demande, Sir Charles; j'inſiſte ſur une conférence de quatre minutes. Vous n'avez aucun droit de l'exiger, M. Greville. Si vous croyez en avoir, il ſera temps de m'en inſtruire à la fin du jour: mais alors même vous prendrez, s'il vous plaît, une autre conduite, ſi vous ſouhaitez d'être regardé de moi ſur un pied d'égalité.

Sur un pied d'égalité, Monſieur! Il porta la main ſur ſon épée. Un Gentilhomme y eſt avec le Prince, Monſieur, dans une affaire d'honneur.

Allez donc, & cherchez vos Princes;

M. Greville. Je ne ſuis pas Prince, & vous n'avez pas plus de raiſon de vous adreſſer à moi, qu'à l'homme que vous n'avez jamais vu. Un de ſes gens étant venu l'avertir alors que ſa voiture étoit prête : Monſieur, ajouta-t-il, je vous laiſſe en poſſeſſion de cette chambre. Votre ſerviteur. Ce ſoir je ſerai à vos ordres.

Un mot, Sir Charles ; de grace, un mot.

Que me veut M. Greville ? (en ſe tournant vers lui.)

Avez-vous fait des propoſitions ? Sont-elles acceptées ?

Je répete, Monſieur, qu'il falloit vous y prendre autrement pour être en droit d'attendre un réponſe à ces queſtions.

Je vous la demande néanmoins, Monſieur ; je la prendrai pour une faveur.

Sir Charles, tirant ſa montre.... neuf heures paſſées ! Je les fais attendre..... Mais voici ma réponſe, Monſieur : J'ai fait des propoſitions, & comme je vous l'ai déjà dit, j'eſpere qu'elles ſeront acceptées.

Si vous étiez tout autre au monde, l'homme que vous voyez pourroit douter du ſuccès de vos prétentions avec une femme dont les difficultés ſemblent augmenter par les ſoumiſſions qu'on lui rend. Mais, dans l'opinion que j'ai de vous, je

me perſuade que vous ne ſeriez pas venu au haſard. J'aime éperdument Miſs Byron. Je ne pourrois me montrer dans ma Province, ſi je ſouffrois que ce tréſor en fût enlevé.

Votre Province, Monſieur ! vous prenez des bornes bien étroites. Mais je vous plains d'aimer avec cette violence, & ſi....

Vous me plaignez, Monſieur ? en interrompant Sir Charles. Je n'aime point ces airs de ſupériorité. En un mot, vous renoncerez à Miſs Byron, ou vous me la diſputerez par la voie de l'honneur.

Votre Serviteur, M. Greville... & votre frere, ma chere, ſe mit à deſcendre.

Le miſérable ne balança point à le ſuivre, & le voyant prêt à monter dans ſa voiture, il l'arrêta par la main, à la vue de pluſieurs perſonnes. Nous ſommes obſervés, lui dit-il à l'oreille, ſortez avec moi pour quelques minutes. Par tous les Dieux, vous ne me refuſerez point. Je ne puis ſupporter que vous partiez ainſi triomphant pour l'affaire qui vous appelle.

Sir Charles ſe laiſſa conduire, & lorſqu'ils ſe trouverent à l'écart, M. Greville tira l'épée, en preſſant votre frere de tirer la ſienne.

Sir Charles y porta la main ſans la tirer. M. Greville, dit-il à ſon ennemi,

ne vous expoſez point inutilement. Il voulut retourner vers ſa voiture, mais le miſérable jura qu'il n'admettoit pour alternative qu'un renoncement abſolu à Miſs Byron. Sa rage, comme M. Fenwick le rapporte d'après lui-même, le rendant fort dangereux, Sir Charles mit l'épée à la main.... Je ne ſais que me défendre ; Greville, vous êtes mal en garde ; & par une paſſe qui le rendit maître de ſon épée, ſans allonger un ſeul coup, il la lui fit ſauter du poignet. Vous voyez ce que je puis, dit-il, en lui mettant ſur l'eſtomac la pointe de la ſienne. Recevez la vie & votre épée ; mais par prudence ou par honneur, ne tentez plus votre ſort.

Me revois-je maître de mon épée, & ſans bleſſure ? L'action eſt généreuſe. A ce ſoir, dites-vous ?

Je répéte encore que je ſerai ce ſoir à vos ordres, ſoit chez vous-même, ou dans cette hôtellerie. Mais ne me parlez point de duel, Monſieur : ſi vous connoiſſiez mes principes !

Comment eſt-il poſſible ! (en jurant.) Comment oublierai-je cette cruelle aventure ?.... Ne m'expoſez pas au Château de Selby.... Comment, Diable, eſt-il poſſible ! Nous nous reverrons ici ce ſoir. Il ſe retira d'un air conſterné.

Sir Charles, au-lieu de retourner droit à ſa voiture, monta dans ſon appartement, écrivit ſon billet d'excuſe à ma tante, parce qu'il étoit trop tard pour arriver ici à l'heure qu'il s'étoit propoſé; & ſe trouvant un peu ému, comme il n'a pas fait difficulté de nous l'avouer, il prit l'air dans ſon carroſſe juſqu'à l'heure du dîner.

Quelles auroient été nos alarmes, ſi nous avions ſu qu'il ne s'étoit excuſé de demeurer à ſouper, que pour rejoindre le violent perſonnage à Northampton? M. Fenwick raconte que Greville le fit conſentir à l'accompagner le ſoir. Sir Charles leur fit des excuſes fort civiles, pour s'être un peu fait attendre. Quand Monſieur Greville auroit eu de mauvaiſes intentions, ſon bras droit ſe reſſentoit ſi fort de l'action qui l'avoit déſarmé, qu'il n'auroit pu s'en ſervir. Mais il avoua de bonne grace que Sir Charles en avoit uſé noblement, en lui rendant ſon épée dans la chaleur même où il le voyoit encore, & ſans avoir fait d'autre uſage de la ſienne. Ce ne fut pas tout d'un coup, à la vérité, qu'il prit le parti de s'expliquer avec cette modération, & rien ne contribua tant à le calmer, que d'apprendre de ſon adverſaire qu'il ne nous avoit pas fait le récit de l'aventure, &

qu'il s'en étoit repoſé ſur lui-même. Ce généreux procédé le frappa juſqu'à lui arracher des éloges & des remerciemens. Fenwick, ajouta-t-il, fera cette relation au Château de Selby, ſans rien déguiſer, quoiqu'elle ſoit à ma honte, autant qu'à votre honneur. Qu'elle ne m'attire point la haine de Miſs Byron. Mon emportement m'a donné du déſavantage. Je m'efforcerai de vous honorer, Sir Charles, mais je ne pourrai me défendre de vous haïr, ſi vous réuſſiſſez. Cependant je fais une condition; c'eſt que vous me rétabliſſiez au Château de Selby & dans l'eſprit de Miſs Byron, & que ſi vous obtenez le ſuccès que vous deſirez, il me ſoit permis de publier que c'eſt avec mon conſentement.

Ils ſe ſéparerent civilement, & ce ne fut même qu'après avoir paſſé enſemble une partie de la nuit. Sir Charles, comme M. Belcher & le Docteur Barlet nous l'ont dit pluſieurs fois, a toujours eu l'art de ſe faire des Amis zelés, de ſes plus mortels ennemis. Remercions le Ciel que le dénouement n'ait pas été malheureux. M. Fenwick ajoute que cette aventure a fait peu de bruit. Je n'en rends pas moins de graces au Ciel. M. Greville a déſavoué tout, lorſqu'on lui en a parlé. Il déclare

à préſent qu'il veut renoncer à toute eſpérance du côté de Miſs Byron, mais que Sir Charles eſt le ſeul homme d'Angleterre auquel il puiſſe réſigner ſes prétentions. Que j'ai de joie, ma chere Milady, de voir toutes les fougues de ce violent homme ſi heureuſement diſſipées !

Nous attendons votre frere d'heure en heure. Le nouveau danger qu'il a couru pour moi, nous le rend à tous plus cher que jamais. Comment pourrez-vous vous empêcher, m'a dit mon oncle, de vous jetter dans ſes bras, lorſqu'il viendra demander le réſultat de nos délibérations ? Si je ſuis le conſeil de M. Deane, je dois lui offrir ma main du premier mot. Celui des mes deux couſines eſt de ne me la pas faire demander deux fois ; celui de ma grand'mere & de ma tante, qui ſont toujours la bonté même, eſt d'agir ſuivant l'occaſion, & de conſulter ma prudence, à laquelle elles me font la grace de ſe fier ; mais d'éviter principalement toute affectation. Dans une ſi douce attente, chere Milady, quelque choſe me tient encore au cœur (& croyez-vous qu'il en puiſſe être autrement) du côté de la tendre & noble Clémentine.

LETTRE CI.

Miſs BYRON à la méme.

même jour au ſoir.

A PRÉSENT, mes très-cheres Dames; car il eſt inutile de répéter que je n'écris rien pour l'une, qui ne ſoit également pour l'autre, je dois expoſer à votre approbation ou votre cenſure, tout ce qui s'eſt paſſé entre le meilleur des hommes & votre Henriette: je ſerai heureuſe, ſi j'obtiens le ſuffrage de ſes ſœurs.

Sir Charles eſt arrivé un peu avant midi. Nous l'avons tous félicité ſur ce que nous avons appris de M. Fenwick. Il nous a dit qu'il étoit dans les meilleurs termes avec M. Greville.

Après s'être expliqué modeſtement ſur cette affaire, il a baiſſé la voix pour s'adreſſer à ma grand'mere: J'eſpere, Madame, qu'il me ſera permis de reprendre en votre préſence la converſation d'hier avec Miſs Byron. Non Monſieur, lui a-t-elle répondu avec un ſérieux affecté, c'eſt ce qu'on ne permettra point. Il a paru fort ſurpris, & même un peu ému.... Ma tante l'a paru auſſi, mais moins qu'elle ne l'auroit

été, ſi elle n'avoit ſu quel agréable tour cette excellente mere donne quelquefois à ſes idées. C'eſt ce qu'on ne permettra point; a répété Sir Charles. Non, Monſieur, lui a-t-elle dit encore. Mais ajoutant auſſi-tôt qu'elle ne vouloit pas le tenir long-temps ſuſpendu: dans les affaires de cette nature, a-t-elle continué, nous nous en ſommes toujours rapportés à notre Henriette. Elle a de la prudence; elle a le cœur très-reconnoiſſant; nous vous laiſſerons enſemble, elle & vous, lorſqu'elle voudra vous entendre ſur ce grand ſujet. Henriette eſt au-deſſus de toutes ſortes de déguiſemens, elle ſera obligée de parler pour elle-même, lorſqu'elle n'aura ſa tante ni moi pour témoins. Vous ne vous connoiſſez pas d'hier. Je me flatte, Monſieur, que vous ne ſerez pas fâché d'avoir l'occaſion....

Et Miſs Byron & moi, nous ne ſaurions deſirer, Madame, l'abſence de deux témoins ſi chers & ſi reſpectés. Mais j'oſe regarder votre idée comme un favorable augure: & ſe tournant vers ma tante, il lui a demandé ſi, par ſon entremiſe, il pouvoit eſpérer de m'entretenir ſur le champ. Ma tante m'a priſe à l'écart pour m'informer de ſa commiſſion. Je n'ai pas été peu ſurpriſe; mais en me confeſſant

qu'elle l'étoit auſſi, & que le compliment de ma grand'mere lui avoit paru venir de l'excès de ſa joie, elle m'a fait remarquer qu'il étoit trop tard pour s'y refuſer. Quoi! Madame, n'ai-je pas laiſſé de répondre, vous me menez à Sir Charles ſur ſa demande, comme s'il s'attendoit à ſe voir ſuivi? Voyez déjà comment mon oncle me regarde. Tout le monde a les yeux ſur moi. Nous nous verrons, s'il eſt néceſſaire, dans l'après-midi, comme par accident, mais j'aimerois mieux que vous & ma grand'mere, vous fuſſiez préſentes. Mon deſſein n'eſt pas de donner dans l'affectation. Je connois mon cœur, & je ne veux pas le déguiſer. Il peut arriver des circonſtances où j'aurai beſoin de vous. Je ſerai embarraſſée; je n'oſe me fier à moi-même.

Peut-être ſouhaiterois-je, m'a dit ma tante, que le compliment n'eût pas été fait. Mais, ma niece, il faut me ſuivre. Je l'ai ſuivie, avec un peu de répugnance néanmoins, d'un air aſſez déconcerté, comme Lucie m'en aſſure, pour faire connoître à tout le monde que je ſortois pour être engagée dans un tête-à-tête avec Sir Charles. Ma tante m'a menée juſqu'à mon cabinet, & m'y a fait aſſeoir. Elle alloit me quitter: fort bien, Madame, lui ai-je dit. Je dois apparemment reſter ici juſqu'à ce qu'il

qu'il plaiſe à Sir Charles de venir. Clémentine en auroit-elle fait autant ?

Pas un mot de Clémentine du moins dans ce ſens, a repliqué ma tante ; ce langage auroit l'air ingrat & puérile. Je vais vous amener Sir Charles. Elle eſt ſortie ; mais pour revenir à l'inſtant, l'homme des hommes avec elle ; & ne faiſant que tourner, elle s'eſt retirée auſſi-tôt.

Il m'a pris la main, avec un compliment qui m'auroit rendue fiere dans toute autre circonſtance. J'étois réſolue de rappeller tout mon courage, & s'il étoit poſſible, toute ma préſence d'eſprit. Pour lui, je n'ai rien vu manquer à la ſienne : cependant la modeſtie & la politeſſe adouciſſoient ſon air naturel de dignité. D'autres, je m'imagine, auroient commencé par admirer quelques-unes de mes peintures, qui ſont, comme vous ſavez, le ſeul ornement de mon cabinet : mais Sir Charles, après un autre petit compliment ſur le rétabliſſement de mon teint, comme dans la vue de me raſſurer (car je me ſentois effectivement le viſage en feu), eſt venu directement au ſujet.

Il eſt inutile, j'en ſuis ſûr, de répéter à ma chere Miſs Byron ce que je dis hier d'une ſituation qui pourroit paſſer pour une diviſion de cœur, ou pour un double amour. Je ne répéterai pas les témoignages

de la haute eſtime dont je fais gloire, & que je conſerverai toujours pour une admirable étrangere. Son mérite & votre grandeur d'ame, Mademoiſelle, rendent ici toutes les apologies inutiles. Mais ce qui eſt néceſſaire, & ce que je puis dire avec une parfaite vérité, c'eſt que mon ame ne m'eſt pas plus chere que Miſs Byron. Vous voyez, Mademoiſelle, que je ſuis tout-à-fait libre du côté de l'Italie, libre par le choix & la volonté de la vertueuſe Clémentine, & que toute ſa famille fonde une partie de ſon bonheur ſur les ſuccès des ſoins qu'il m'eſt permis de vous rendre. Clémentine ſouhaite de me voir marié, & demande ſeulement que mon choix ne la faſſe pas rougir des ſentimens qu'elle a eus pour moi. Lorſqu'elle aura le plaiſir de vous connoître ſous le nom de Milady Grandiſſon, elle confeſſera que mon choix ne pouvoit lui faire plus d'honneur.

Il s'eſt arrêté, comme pour attendre ma réponſe, en me regardant avec une apparence de doute. J'ai baiſſé les yeux. Lui ſeul peut dire ce que j'ai paru, & comment je me ſuis conduite : mais héſitant, & la voix auſſi tremblante que les genoux, je crois lui avoir fait à peu près la réponſe ſuivante, ſans retirer ma main d'entre les ſiennes, quoique pendant mon

diſcours il la preſſât quelquefois de ſes levres : L'honneur de Sir Charles Grandiſſon n'a jamais été ſuſpect, & ne peut jamais l'être. J'avoue.... Je confeſſe....

Eh ! qu'avoue, que confeſſe ma chere Miſs Byron ? Comptez également, Mademoiſelle, ſur mon honneur & ſur ma reconnoiſſance. S'il vous naiſſoit quelques doutes, faites moi la grace de les expliquer. Je ne deſire votre cœur, qu'autant que j'éclaircirai vos doutes. Je ſouhaiterois de pouvoir les expliquer pour vous. Je l'ai déjà fait. J'ai reconnu qu'ils pouvoient être tels, qu'il n'y avoit que votre généreuſe bonté & votre confiance à mon honneur qui puſſent vous les faire ſurmonter ; & je reconnois encore, au déſavantage de mes eſpérances, que ſi le cœur d'une femme, dont je recherchois l'eſtime, avoit été dans la ſituation où s'eſt trouvé le mien, ma propre délicateſſe en ſeroit bleſſée. Parlez à préſent ; avouez, confeſſez, très-chere Miſs, ce que vous étiez prête à me dire.

Mon aveu, Monſieur, l'aveu d'un cœur auſſi ſincere que le vôtre, c'eſt que je ſuis éblouie, dirai-je confondue, du mérite, de la ſupériorité de l'illuſtre étrangere que vous faites gloire d'eſtimer.

La joie m'a paru rayonner dans ſes

yeux. Il s'eſt baiſſé ſur ma main ; il l'a preſſée encore de ſes levres ; mais ſans prononcer un mot, ſoit qu'il ſe tût à deſſein, ſoit que la voix lui manquât réellement pour parler. J'ai continué, quoique d'un ton foible, la rougeur au viſage, & les yeux baiſſés. Je ne me défie pas plus qu'elle, Monſieur, de votre honneur, de votre juſtice, ni de votre indulgente tendreſſe. Votre caractere, vos principes, ſont une bonne caution pour toute femme qui s'efforcera de mériter votre eſtime. Mais j'ai une ſi haute opinion de Clémentine & de ſa conduite que je crains. . . Ah ! Monſieur, je crains qu'il ne ſoit impoſſible. . . .

Ma langue m'a refuſé ſon office. Je ſuis ſûre que je parlois de bonne foi, & que les apparences y répondoient ; ou bien, ma chere, mon viſage & mon cœur ne s'accordoient guere.

Que craint ma chere Miſs Byron ? Que craint-elle d'impoſſible ?

Preſſée avec cette tendreſſe, Monſieur, & par un homme tel que vous, pourquoi n'acheverois-je pas de m'expliquer. La pauvre Henriette Byron, dans la juſtice qu'elle ſe rend, dans l'idée qu'elle a de cette incomparable Etrangere, craint, Monſieur, craint avec raiſon, que tous ſes

ſoins, tous ſes efforts, ne la rendent jamais à ſes propres yeux, ce qu'elle doit être pour ſon repos & le bonheur de ſa vie, avec quelque généroſité que vous vous efforciez de la raſſurer vous-même. Telle eſt ma crainte, Monſieur, & toute ma crainte.

Généreuſe, noble, excellente Miſs, (d'un ton & d'un air de tranſport) eſt-ce donc là votre ſeule crainte? il ne manquera rien au bonheur de l'homme qui eſt devant vous; car il ne doute point que, ſi la vie lui eſt accordée, il ne vous rende une des plus heureuſes femmes de la terre. Clémentine a fait une action glorieuſe, en préférant ſa raligion & ſon pays à toute autre conſidération: c'eſt un témoignage que je lui rendrai toute ma vie; ma reconnoiſſance ne doit-elle pas être double pour Miſs Byron, qui ſans avoir paſſé par les mêmes épreuves, avec le plus délicat néanmoins de tous les cœurs, montre en ma faveur une franchiſe qui l'éleve au-deſſus des petites formalités, au deſſus de toute affectation; & tout à la fois pour Clémentine, une généroſité dont il n'y a peut-être aucun exemple?

Alors il a mis un genou à terre devant moi: il a pris une de mes mains dans les deux ſiennes; il l'a baiſée une, deux & trois

fois. Répétez, répétez, très-chere Miſs, que c'eſt-là votre ſeule crainte. Que mon rôle eſt aiſé! Soyez ſûre, Mademoiſelle, que je déſavouerai toute action de ma vie, toute penſée de mon ame, toute parole de ma bouche, qui ne tendra point à diſſiper cette crainte.

J'ai tout approuvé par une inclination de tête. Il ne m'auroit pas été poſſible de parler. Mon mouchoir, que j'ai porté à mes yeux, m'a fort bien ſervi.

Chere Miſs Byron, a-t-il continué, avec une ardeur que je n'entreprends point de repréſenter, vous êtes la bonté même! Je ne me ſuis point approché de vous ſans défiance, ſans crainte, parce que perſonne ne conçoit mieux que moi la délicateſſe de votre cœur; & je tremblois que dans cette occaſion, elle n'eût de fâcheux ſcrupules à m'oppoſer. Que le bonheur de ma vie ſoit meſuré par ma reconnoiſſance!

Sa bouche s'eſt collée encore une fois ſur ma main; en ſe levant avec autant de graces que de dignité. Si j'avois ſuivi le mouvement de mon cœur, j'aurois reçu ſes vœux à genoux. Mais j'étois comme immobile. Cependant, il m'a paru que je marquois aſſez de joie pour lui en cauſer beaucoup; de la joie à votre frere, chere Milady! à Sir Charles Grandiſſon!

Il a remarqué que j'étois fortement émue, & mes ſentimens croiſſoient en effet par la réflexion. Il m'a dit d'un ton tranquille ; je vous laiſſe, très-chere Miſs : je deſcends pour aller recevoir les félicitations de tous nos amis communs. Après tant d'incertitudes & d'étranges événemens, c'eſt de ce jour que je date mon bonheur.

Il m'a quittée, avec un regard tendre & reſpectueux. Je n'en ai pas été fâchée. Cependant, mes yeux l'ont ſuivi. J'ai pris plaiſir à voir juſqu'à ſon ombre, pendant qu'il deſcendoit l'eſcalier.

Ma tante eſt montée quelques momens après. Elle m'a trouvée fort penſive. Je m'étois reproché d'abord un excès d'empreſſement ; enſuite je m'étois juſtifiée moi-même, ou du moins j'avois cru le pouvoir : & mêlant cent délicieuſes circonſtances à mes reproches & à mes juſtifications, j'y trouvois de quoi bénir éternellement mon partage. Telle étoit, par exemple, l'idée des parens & des amis que je vais acquérir, & celle du même avantage pour les miens. Mais mon Emilie, ma chere Emilie ! Je la conſidérois comme ma pupille, autant que la ſienne. C'eſt dans ces méditations que ma tante m'a trouvé. Ele m'en a fait ſortir en m'embraſſant ; en m'applaudiſſant, elle a levé

tous mes ſcrupules ſur l'empreſſement dont je m'accuſois ; elle m'a fait le récit des félicitations mutuelles de tous nos amis, & la vive peinture de leur joie. Quelle confiance n'ai-je pas tirée de ſon approbation ? Et m'ayant aſſurée que mon oncle me loueroit, au-lieu de me railler, je ſuis deſcendue avec plus de courage que je n'en avois en montant.

Sir Charles & ma grand'maman étoient à parler enſemble, aſſis l'un près de l'autre, lorſque je ſuis entrée. Toute la compagnie s'eſt levée à ma vue. O ma chere ! Quelle Princeſſe l'amour déclaré d'un tel homme a fait de moi ! Combien l'importance que l'amitié me donnoit dans ma famille n'eſt-elle pas augmentée ! Mon oncle n'a pas eu de repos, qu'il ne m'ait comblée de careſſes. Il s'eſt avancé le premier, pour me dire mille choſes tendres. Sir Charles, lui ayant laiſſé le temps de ſe ſatisfaire, eſt venu à moi de l'air du plus reſpectueux amour ; & prenant ma main, il m'a placée ſur un fauteuil, entre ma grand'maman & lui. Fille adorée ! m'a dit cette chere & tendre mere, en m'embraſſant, vous avez répondu à l'opinion que j'ai de vous. J'étois bien ſûre de pouvoir me fier à un cœur qui a toujours été au-deſſus de l'affectation & du déguiſement je lui ai ré-

pondu que la générosité de Sir Charles Grandisson m'avoit encouragée dans mon embarras & dans mes doutes. Il a juré, en tenant une de mes mains dans les siennes, tandis que ma grand'mere tenoit l'autre, que si le ciel ne lui avoit pas donné Miss Byron pour objet de ses espérances, il n'auroit jamais pensé au mariage, après ce qui lui étoit arrivé en Italie. Je vous demande une grace, a repris ma grand'-mere: c'est, Monsieur, de n'user jamais de ces termes vagues, pour exprimer les personnes par leur pays, en un mot, de ne jamais parler de l'admirable Clémentine avec réserve. Ne faites pas difficulté, Monsieur, de prononcer son nom devant Henriette, devant moi & ma fille Selby. Vous le pouvez librement. Nous l'avons toujours respectée, & nous ne cesserons point de lui rendre l'hommage qu'elle mérite, pour le glorieux exemple qu'elle a donné à son sexe. Monsieur, ai-je dit, en me baissant vers lui, je me joins à cette priere. Ma tante, qui avoit entendu une partie de notre conversation, s'est approchée pour lui tenir le même langage. Milady G... a-t-elle ajouté, vous rendra témoignage, Monsieur, qu'en vous demandant toutes trois cette grace, nous n'avons point le cœur si bas, que nous

penſions à vous en faire un compliment. Il a répondu qu'il lui étoit impoſſible de ſe l'imaginer, & que notre généroſité nous faiſoit autant d'honneur qu'à Clémentine : qu'il marqueroit au Seigneur Jeronimo quelques-unes des circonſtances qui faiſoient la joie de ſon cœur ; qu'elles feroient le bonheur de ſon cher ami ; & que l'excellente Clémentine en auroit d'autant plus de ſatisfaction, qu'elle deſiroit uniquement d'être aſſurée que, pour la naiſſance & les perfections de l'ame, l'homme qu'elle avoit honoré de ſon affection, ne perdoit rien au choix qu'il faiſoit dans ſa patrie.

Demandons au ciel, ma très-chere Milady, que rien ne puiſſe former de nouveaux nuages. Mais je ſuis ſans crainte. Je veux jouir avec reconnoiſſance du moment préſent, & laiſſer la diſpoſition de l'avenir au grand moteur de tous les événemens. Si votre frere eſt à moi, s'il répond à mes ſentimens par les ſiens, que peut-il m'arriver à quoi je ne me ſoumette avec réſignation ? Mais permettez, charmantes ſœurs, que je vous faſſe une ou deux queſtions.

Dites-moi, vous ſouvenez-vous que la crainte ou l'incertitude m'aient jamais cauſé quelque tourment ? A-t-il réellement exiſté un homme qui s'appelle Sir

Hargrave Pollexfen ? Ne vous ai-je pas raconté mes ſonges, lorſque je vous ai dit ce que je croyois avoir ſouffert de ſes perſécutions ? Il eſt bon, pour me conſerver dans un juſte ſentiment d'humilité, que toutes ces ſouffrances, tous ces tourmens ſubſiſtent par écrit dans mes lettres, ſans quoi je pourrois oublier aujourd'hui que je me ſois jamais crue malheureuſe.

Et de grace, Meſdames, pourriez-vous m'apprendre ce qu'eſt devenue ma maladie ? J'étois en fort mauvaiſe ſanté, vous vous en ſouvenez, Milady G... lorſque vous nous avez fait l'honneur de venir paſſer quelques jours ici ; ſi mauvaiſe, que je ne pus la cacher, comme je l'aurois ſouhaité, ni à vous, ni à mes autres amis. Il ne me ſembloit point que le mal fût de la nature de ceux dont la guériſon dépend du contentement du cœur. J'étois ſi convaincue du mérite de Clémentine, & de ſes droits à la qualité de Milady Grandiſſon, que, dans cette attente, je croyois avoir tranquilliſé aſſez raiſonnablement le mien. Je veux croire encore que je ne m'étois pas flattée trop tôt. Cependant, ma chere, je me ſens aujourd'hui ſi aiſée, ſi légere, ſi heureuſe, que je ne comprends rien à ce changement, & j'eſpere que perſonne ne trouvera la maladie que j'ai

perdue. Qu'aucun cœur trompé ne s'en laiſſe ſaiſir ! Qu'elle ne voyage point ſur-tout en Italie ! La chere perſonne que nous y connoiſſons, n'a déjà que trop ſouffert d'un mal encore plus terrible. Si elle s'arrête dans notre Iſle, qu'elle ne s'approche point du tendre cœur de mon Emilie ! Cette chere fille ſera heureuſe, ſi ſon bonheur eſt en mon pouvoir. Chargez-vous, Meſdames, de l'en aſſurer. Mais non, n'en faites rien. Je prendrai ce ſoin moi-même par la premiere poſte. Que le même mal, j'en ſupplie le ciel, n'attaque point Milady Anne S..... ni aucune des Dames dont je me ſouviens que j'entendois parler avec ſi peu de plaiſir !

LETTRE CII.

Miſs BYRON *à la même.*

15 Octobre.

JE ne vous ai pas dit, ma chere, que Sir Charles ayant promis à M. Greville de faire ſa réconciliation au château de Selby, avoit différé deux jours à nous en parler ſérieuſement, & que ſa propoſition, quoiqu'exprimée avec toutes les graces & les ménagemens poſſibles, avoit trouvé quel-

ques difficultés de la part de mon oncle & de mes couſines ; mais que peut-on refuſer ici à Sir Charles ? Enfin l'on étoit convenu qu'ils ſe trouveroient enſemble à l'Egliſe, le Dimanche au matin, & qu'ils nous y feroient les civilités qui pouvoient nous conduire à recevoir leur viſite après midi.

Perſonne n'ignorant dans le pays, que le Chevalier Grandiſſon étoit venu pour faire agréer à ma famille ſes vues ſur une jeune perſonne à qui tout le monde fait la grace de ſouhaiter beaucoup de bien, l'Egliſe s'eſt trouvée remplie d'une foule de curieux, qui étoient fort impatiens de le voir. Ils ſe ſont crus trompés dans leur attente, lorſqu'ils n'ont vu paroître que ma tante, conduite par M. Deane, & moi, par mon oncle, comme mes deux couſines l'étoient par leur frere ; mais on n'a pas été long-temps ſans voir entrer Sir Charles avec M. Greville & M. Fenwick. Ils ſe ſont placés tous trois dans un banc qui eſt vis-à-vis le nôtre Meſſieurs Greville & Fenwick ont commencé par nous ſaluer, tandis que Sir Charles s'eſt cru obligé de donner le premier rang à d'autres devoirs. Il a toujours été, comme vous le dites, ſupérieur à la fauſſe honte. J'ai pris plaiſir à le voir donner l'exemple. Son ſecond

compliment s'eſt adreſſé à nous, avec une grace que je repréſenterois mal. La rougeur m'eſt montée au viſage, du murmure d'admiration qui ſe faiſoit entendre autour de nous. J'ai cru voir ce ſentiment dans les yeux de tout le monde, au travers même des éventails de quelques Dames. Quelle différence entre lui & les deux autres, dans leur conduite pendant le ſervice! Cependant, qui a jamais vu deux des trois, ſi décens, ſi attentifs, & je puis dire ſi reſpectueux! Que tous ceux qui ont quelque ſupériorité ſur les autres, ſe conduiſent comme votre frere, & je ne doute pas que le monde ne devienne meilleur. Après l'Office, M. Greville a tenu la porte de ſon banc ouverte, pour régler ſes mouvemens ſur les nôtres, & lorſqu'il nous a vu preſque ſortis, prenant officieuſement la main de Sir Charles, il s'eſt avancé vers nous. Sir Charles nous a rencontrés à la porte de notre banc. Il s'eſt approché de la meilleure grace, & m'a offert reſpectueuſement ſa main. C'étoit l'équivalent d'une déclaration publique. Auſſi tout le monde en a-t-il pris cette idée. M. Greville, hardi dans ſa baſſeſſe, a fait un mouvement, comme s'il eût cédé à votre frere la main qu'il prenoit : &, plus ſubtil qu'un ſerpent, mon maudit

cheval, a-t-il dit en regardant ſon bras, que ſa derniere aventure l'obligeoit de tenir encore dans l'ouverture de ſa veſte, n'a pas été fort docile pour ſon maître. Je m'invite, Mademoiſelle, à prendre le thé avec vous cet après-midi; vous me ferez la grace d'aider vous-même au pauvre manchot.

Il ne faut point eſpérer, quand on le voudroit, que les moindres démarches puiſſent demeurer cachées dans une province. Nos gens nous ont rendu témoignage de l'applaudiſſement général. C'eſt une extrême ſatisfaction, ma chere, de ſe voir recherchée par un homme auquel tout le monde applaudit.

Dimanche au ſoir.

O chere, chere Milady! Que ce Greville m'a déconcertée! L'étrange homme!

Il n'a pas manqué de venir avec ſon ami FenWick: nous l'avons reçu fort civilement. Vous ſavez qu'il ſe pique de bel eſprit, & qu'il affecte de faire le plaiſant. Il ſe trouve des gens qui ne peuvent paroître avec avantage, ſans un ſecond, qui ſert de but à leurs plaiſanteries. FenWick & lui ſe ſont excercés long-temps à badiner aux dépens l'un de l'autre. Votre frere leur accordoit quelques ſourires, & de

quelque maniere qu'il penſât d'eux, il ne leur a pas marqué de mépris. Mais à la fin, ma grand'mere & ma tante l'ont engâgé dans une converſation qui a rendu ces deux hommes ſi muets & ſi attentifs, que s'ils ne s'étoient pas oubliés plus d'une fois entr'eux, on auroit pu les croire capables de quelque diſcrétion.

Perſonne n'avoit encore touché à ce qui s'étoit paſſé à Northampton, lorſque Monſieur Greville a commencé lui-même un ſujet ſi ſérieux. Il m'a demandé une audience de dix minutes : ce ſont ſes termes. Comme il a déclaré auſſi-tôt que ce ſeroit la derniere qu'il me demanderoit jamais ſur le même point : ma grand'mere m'a dit, obligez M. Greville, ma chere ; & j'ai conſenti à me retirer avec lui vers une fenêtre. Je crois pouvoir me rappeller ſon diſcours, ſans changer preſque rien aux expreſſions. Il n'a pas parlé ſi bas, qu'il ne pût être entendu de tout le monde, quoiqu'il m'eût dit tout haut qu'il ne vouloit l'être que de moi.

Je dois me croire bien malheureux, Mademoiſelle, de n'avoir jamais obtenu de vous le moindre témoignage de faveur ! Vous m'accuſerez de vanité, je n'en ſuis pas exempt. Mais pourquoi déſavouerois-je des avantages & des qualités que tout le

monde m'accorde ? Je jouis d'un bien qui me permet d'adreſſer mes vœux aux femmes du plus haut rang : il eſt clair & libre. Je ne ſuis pas un homme d'un mauvais naturel. J'aime la plaiſanterie, j'en conviens ; mais je ſuis capable d'attachement pour mes amis. Vous autres femmes vertueuſes, vous n'en aimez pas moins un homme, pour quelques défauts qu'il vous offre à corriger. Je pourrois ajouter mille choſes en ma faveur, ſi le Chevalier Grandiſſon (en jettant les yeux ſur lui) ne m'éclipſoit entiérement. Le diable m'emporte ſi j'ai la moindre opinion de moi devant lui. Je l'ai toujours redouté. Mais lorſqu'il eut quitté l'Angleterre, pour ſuivre d'autres amours, je me flattai d'en pouvoir tirer de l'avantage.

D'un autre côté néanmoins, j'avois quelque choſe à craindre auſſi de Milord D..... Sa mere a l'habileté d'un Machiavel. Il poſſede une fortune immenſe, un titre. Il a de fort bonnes qualités pour un Seigneur. Mais voyant qu'il n'étoit pas moins rejetté que moi, il faut, me ſuis-je dit à moi-même, qu'elle ait quelqu'un dans le cœur. FenWick ne vaut pas mieux que moi, ce ne peut être FenWick. Orme, pauvre chrétien ! il eſt encore plus impoſſible que ce ſoit le doucereux Orme.

Je vous prie, Monſieur..... ai-je interrompu, & j'allois prendre la défenſe de M. Orme; mais ſe hâtant de me couper la voix, il m'a dit effrontément qu'il vouloit être entendu, que c'étoit ſon diſcours de mort, & que j'avois mauvaiſe grace de l'interrompre. Eh bien, Monſieur, ai-je répondu en ſouriant, venez donc vîte à la péroraiſon

Je vous ai dit autrefois, Miſs Byron, que je ne pouvois ſupporter vos ſourires. Aujourd'hui, ſouriez ou faites la ſévere, je ſuis réſolu de vous maltraiter avant que nous finiſſions.

Me maltraiter! J'eſpere, Monſieur.....

Vous eſpérez! Que ſignifient vos eſpérances, vous qui ne m'en avez jamais donné l'ombre? Mais écoutez-moi; j'ai à vous dire, Mademoiſelle, pluſieurs choſes qui vous déplairont, & d'une nature toute différente. Je continuois de chercher qui pouvoit être l'heureux mortel. Ce ſecond Orme, Fouler; ce ne ſauroit être lui, me diſois-je. Eſt-ce le nouveau venu, le ſage Belcher? (je faiſois obſerver tous vos pas, comme je vous en avois avertie.) Non, répondois-je à moi-même, elle a refuſé Milord D.... & des légions entieres, avant que Belcher eût remis les pieds dans l'Iſle. Qui diable eſt-ce donc? Mais lorſ-

que ce dangereux homme, que j'avois cru parti pour remplir ſa deſtinée conjugale avec une Etrangere, eſt revenu ſans être engagé, & lorſque j'ai ſu qu'il prenoit ſa route vers le Nord, j'ai commencé à tout craindre de ſa part. Jeudi dernier je reçus avis qu'on l'avoit vu le matin à Dunſtable, marchant vers notre Canton. Le cœur me manqua. J'avois mes eſpions autour du château de Selby. De quoi l'amour & la jalouſie ne ſont-ils pas capables ? J'appris que votre oncle & M. Deane étoient allés au devant de lui. Ma rage ne peut ſe concevoir. Combien ne m'échappa-t-il pas de juremens & d'imprécations ? Cependant je jugeai que dans une premiere viſite, il ne ſeroit point accordé à mon rival de prendre ſa réſidence ſous un même toît avec cette charmante *Sorciere* ....

Quelle expreſſion, Monſieur !

Sorciere, oui ſorciere. Dans ma fureur je lui donnai mille noms de cette force. Will, To'm, Georges, vîte, qu'on m'apporte une douzaine de torches ardentes, je veux embraſer le château de Selby, en faire un feu de joie pour l'arrivée de l'uſurpateur de mon bien. J'aurai des crocs & des fourches, pour repouſſer dans les flammes juſqu'au dernier de la famille. Il n'en échappera pas un à ma vengeance.

Horrible perſonnage ! Je ne veux pas vous écouter plus long-temps.

Vous m'entendrez juſqu'à la fin. Vous m'écouterez, vous dis-je, c'eſt mon diſcours de mort ; faut-il que je le répete ?

Un mourant devroit penſer à la pénitence.

Moi ! Et dans quelle vue, s'il vous plaît ? J'ai perdu l'eſpérance. Qu'attendez-vous d'un malheureux déſeſpéré ? Mais je fus averti que mon rival ne paſſeroit pas la nuit au château ; c'eſt ce qui ſauva votre maiſon. Alors toute ma malice ſe tourna vers l'hôtellerie de Northampton. L'hôtellier, dis-je en moi même, m'a mille ſortes d'obligations, & n'en donne pas moins retraite au plus mortel de mes ennemis ! Mais il eſt plus digne de moi d'aller lui demander compte en perſonne de l'intérêt qu'il prend au chateau de Selby, & de le faire renoncer à toutes ſes prétentions, comme j'y ai déjà forcé plus d'un galant par mes rodomontades. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Ma viſite fut rendue le matin à l'hôtellerie. Je prétends ſavoir autant qu'aucun autre homme du monde, tout ce qui concerne la civilité & les bons uſages ; mais je connoiſſois le caractere de l'homme à qui j'avois à faire. Je ſavois qu'il avoit autant de ſang froid que de réſolution : ma rage ne me

permettoit point d'être civil ; & quand elle me l'auroit permis, j'étois perſuadé qu'il falloit être brutal pour l'irriter : je le fus, je ne gardai aucune meſure.

Jamais homme ne fut traité avec un mépris plus froid & plus phlegmatique. J'en vins au défi. Il me déclara qu'il ne vouloit pas ſe battre. J'étois réſolu de l'y forcer ; je le ſuivis juſqu'à ſa voiture, & je parvins à l'attirer dans un endroit écarté, mais j'avois à faire au diable. Il m'avertit, d'un ton que je trouvai inſultant, de me tenir mieux en garde. Je profitai du conſeil, ſans m'en trouver mieux, car il ſavoit toutes les ruſes du métier. Dans un inſtant je me vis ſans armes, & ma vie fut au pouvoir de mon adverſaire. Il me rendit mon épée, en me conſeillant de ne pas m'expoſer à d'autres riſques. Il remit la ſienne au fourreau. Il me quitta. Je me trouvai dans une abominable ſituation, ſans uſage du bras droit. Je me dérobai comme un voleur. Il monta dans ſon char de triomphe pour continuer ſa route au château de Selby. Je me retirai dans le mien, je maudis le monde entier, je me jettai à terre, & je la mordis.

Ce long & furieux récit impatientoit mon oncle. Votre ſiere paroiſſoit incertain, mais attentif, M. Greville a continué.

J'engageai FenWick à m'accompagner le ſoir au rendez-vous. Manchot comme je l'étois, j'aurois ſouhaité de pouvoir l'irriter encore. Il ne voulut point être irrité ; & lorſque j'eus connu qu'il m'avoit ménagé au château de Selby ; lorſque je me ſouvins que je devois mon épée & ma vie à ſa modération ; lorſque je me repréſentai ſon caractere, la conduite qu'il avoit tenue avec le Chevalier Pollexfen, & tout ce que Bagenhall m'avoit dit de lui ; pourquoi, penſai-je en moi-même, ſans eſpoir comme je ſuis, ſoit qu'il vive ou qu'il meure, de réuſſir auprès de ma charmante Byron ? pourquoi m'obſtiner contre un ennemi ſi noble ? Cet homme eſt également incapable d'arrogance & d'inſulte. Il faut m'en faire un ami (j'en dois l'idée à FenWick) pour mettre mon orgueil à couvert ; & que le diable emporte le reſte, Miſs Byron, & tout. . . .

Méchant homme ! vous êtiez mourant il y a deux minutes. Que je ſuis laſſe de vous !

Ho ! Mademoiſelle, vous n'êtes pas à la fin de mon diſcours de mort ; mais je ne veux pas vous effrayer. L'êtes-vous un peu ?

Je ne le ſuis que trop.

(Sir Charles a fait un mouvement, comme s'il avoit voulu s'approcher de

nous ; mais il s'eſt arrêté néanmoins, à la priere de ma grand'maman, qui lui a dit de laiſſer paſſer cet accès, & que Monſieur Greville étoit toujours ſingulier.)

Effrayée, Mademoiſelle ! Eh ! qu'eſt-ce que votre effroi, ſi vous le comparez aux cruelles nuits, aux jours inſupportables que vous m'avez fait paſſer ? Nuits maudites ! Maudits jours, & maudit moi-même ! Impitoyable fille, (en grinçant les dents) quels tourmens vous m'avez cauſés ! . . . Mais c'eſt aſſez, je veux hâter ma concluſion, par compaſſion pour vous, qui n'en avez pourtant jamais eu pour moi.

Quoi, Monſieur ? Pouvez-vous me reprocher de la dureté.

Oui, & de la plus barbare, ſous les plus charmantes apparences. C'eſt à cette trompeuſe douceur que je dois ma ruine ; c'eſt elle, qui m'avoit fait naître des eſpérances, oui, cette phiſionomie brillante, & ce cœur glacé. O viſage impoſteur ! Mais il eſt temps de finir mon diſcours de mort. Donnez-moi la main, je le veux abſolument. Ne craignez point que je la mange, comme il s'en eſt peu fallu dans un autre temps. (Il m'a pris la main, & je n'ai pas réſiſté.) A préſent, Mademoiſelle, écoutez mes dernieres expreſſions ; vous aurez la gloire de donner au meilleur des hommes

la meilleure des femmes. Que le jour n'en ſoit pas retardé long-temps, pour l'amour de ceux qui conſerveront juſqu'alors un reſte d'eſpoir. Comme votre amant, je dois de la haine à cet heureux homme, mais je l'aimerai comme votre mari. Il ſera pour vous tendre, affectionné, reconnoiſſant; & vous mériterez toute ſa tendreſſe. Puiſſiez-vous vivre, ornemens de la nature humaine, comme vous l'êtes tous deux, pour voir les enfans de vos enfans, tous auſſi bons, auſſi parfaits, auſſi heureux que vous-mêmes! Et pleins d'années, comblés d'honneur & de ſatisfaction, puiſſiez-vous, dans la même heure, être tranſportés au ciel, ſeul terme où vous puiſſiez être plus heureux que vous ne le ſerez par votre mariage, ſi vous l'êtes autant que je le déſire, & que je le demande à l'Auteur de tous les biens!

Les larmes ſont tombées de mes yeux, en recevant cette bénédiction imprévue, ſi ſemblable à celle de cet ancien Prophete qui béniſſoit, lorſqu'on le croyoit prêt à maudire (*a*).

Il tenoit encore ma main. Je ne le ferai point ſans votre permiſſion, Mademoiſelle... Puis-je, avant que de la quitter... Il me regardoit, comme pour attendre

(*a*) Balaam.

mon

mon conſentement en penchant la tête deſſus. Mon cœur étoit ouvert. Que le ciel vous comble de biens, Monſieur, Greville! Je fais pour vous tous les vœux que vous avez faits pour moi. Ils ſeront exaucés, ſi vous prenez le chemin de la vertu. Je n'ai pas retiré ma main. Il a mis un genou à terre, pour la preſſer plus d'une fois de ſes levres. Lui-même avoit les larmes aux yeux. Il s'eſt levé, il m'a traînée vers Sir Charles; & lui préſentant ma main, que la ſurpriſe ne m'a permis d'étendre qu'à demi; que j'aie la gloire, Monſieur, de remettre cette chere main dans la vôtre. C'eſt à vous ſeul que je ſuis capable de la céder. Heureux, trois fois heureux couple! La valeur mérite ſeule d'obtenir la beauté (*b*).

Sir Charles a pris ma main. Que ce précieux gage m'appartienne pour jamais! a-t-il dit en la baiſant: & ſe tournant vers ma grand'mere & ma tante, il m'a préſentée à elles. J'étois toute effrayée, du mouvement que l'étrange homme m'avoit fait faire. Je ne ſouhaite de vivre, a répondu ma grand'mere, dans une eſpece de tranſport, que pour voir ma fille à vous!

(*a*) Ce ſont deux fameux vers de Dryden:
Happy, happy, happy Pair!
None, but the Brave, déſerves the Pair.

Après avoir mis ma main dans celle de votre frere, Monſieur Greville eſt ſorti de la chambre avec la derniere précipitation. Il avoit quitté le Château, lorſqu'on a commencé à demander ce qu'il étoit devenu ; & tout le monde en étoit inquiet, juſqu'à ce qu'on a ſu d'un domeſtique, qu'il avoit pris bruſquement ſon épée & ſon chapeau dans l'antichambre ; & d'un autre, qui l'avoit rencontré, ſon laquais derriere lui, qu'il s'étoit retiré à grands pas, en pouſſant de profonds ſoupirs.

Ne le plaignez-vous pas, ma chere amie? Votre frere a marqué généreuſement de l'inquiétude pour lui. Lucie, qui l'a toujours vû d'aſſez bon œil, a remarqué qu'il nous avoit ſouvent ſurpris par ſes ſingularités, mais que la derniere partie de ſa conduite devoit faire juger qu'il n'étoit pas auſſi dépourvu de principes qu'il affectoit quelquefois de le paroître. Moi-même, ma chere, je me flatte que Sir Charles a mieux connu que nous ſon caractere, lorſqu'il nous a propoſé de recevoir ſa viſite.

Sir Charles s'eſt offert le ſoir a reconduire ma grand'mere. Ainſi, nous ne l'avons pas eu à ſouper ; mais nous ſommes tous invités à diner chez elle ; nous ſoupçonnons que votre frere ſera un des principaux convives.

Lundi matin, 16 Octobre.

Je reçois une lettre de mon Emilie, qui m'apprend qu'elle eſt avec vous, quoique ſans date de temps & de lieu. Vous m'avez ſenſiblement obligée, en témoignant à cette chere fille, que toutes les ſurabondances de mon cœur ſont pour elle. Emilie eſt la tendreſſe & la bonté même. Je lui écrirai bientôt, pour lui répéter que tout mon pouvoir ſera toujours employé à lui faire plaiſir. Mais dites-lui, comme de vous-même, qu'elle doit un peu modérer ſon impatience. Je ne puis propoſer à ſon tuteur de la prendre avec moi juſqu'à ce que je ſois ſûre du ſuccès. Voudroit-elle que je lui fiſſe une demande, par laquelle il ſembleroit que je me ſuppoſe déjà ſa femme? Nous ne ſommes point encore au dénouement. Cependant, ce qu'on me dit qu'il inſinua hier au ſoir à ma grand'maman, en la reconduiſant au château de Sherley, me fait juger qu'il veut aller plus vîte que je ne me crois peut-être capable de le ſuivre; & je vois ſans aucun deſſein d'affectation, que pour la ſeule bienſéance, je ſerai obligée de prendre ſur moi le ménagement de ce point. Car, ma chere, tout le monde eſt ſi amoureux de lui dans cette maiſon, qu'auſſi-tôt

qu'il aura déclaré ſes deſirs, on me preſſera de le ſatisfaire, ne m'accordât-il qu'un jour ou deux; comme ſi l'on craignoit qu'il ne renouvellât point ſa demande.

Monſieur Belcher m'a fait l'honneur de m'écrire. Il m'apprend que la maladie de ſon pere augmente, juſqu'à faire perdre toute eſpérance.... J'en ſuis ſincérement affligée! Il ajoute qu'il me demande de la conſolation. Sa lettre eſt charmante; ſi pleine de tendreſſe filiale! Excellent jeune homme! Tout y reſpire les principes de ſon ami! Je ne doute point que Sir Charles, M. Belcher & le Docteur Barlet, ne continuent leur ancienne correſpondance. Que ne donnerois-je point, pour voir tout ce que Sir Charles écrit de nous?

Monſieur FenWick vient nous apprendre que M. Greville eſt aſſez mal, & qu'il garde la chambre. Le ciel eſt témoin qu'il a tous mes vœux pour ſa guériſon. Plus je penſe à ſa derniere ſcene, plus elle me ſurprend dans un homme tel que lui. Je ne m'attendois pas qu'elle dût finir par des ſouhaits ſi généreux. Nancy, qui ne l'aime point, prétend que ſa maladie ne vient que de la violence qu'il a faite à ſon naturel. Auriez-vous cru Nancy capable d'un réflexion ſi ſévere? Mais elle ſe ſouvient d'avoir reçu de lui quelque offenſe, & la

bonté même a ſes petits reſſentimens.

Nous nous diſpoſons à partir pour le château de Sherley. Nos deux couſines Holles y ſeront à dîner. Elles étoient depuis quelques ſemaines à Daventry, chez leur tante. Leur impatience eſt extrême de voir Sir Charles. Adieu, mes très-cheres amies. Ne me dérobez rien à votre affection.

N. B. Le dîner du château Sherley, & les agrémens dont il fut accompagné, font le ſujet d'une longue lettre.... Sir Charles déploie dans cette occaſion tous ſes charmes & ſes talens. Il dit les plus jolies choſes du monde. Il chante, il danſe avec Miſs Byron & Miſs Lucie, &c. On propoſe aux Dames une promenade dans quelques villes voiſines, pour la ſanté de Miſs Byron, à qui les Médecins avoient ordonné cet exercice. Sir Charles offre ſa compagnie : le départ n'eſt pas remis plus loin qu'au jour ſuivant. Miſs Byron ne manque point de faire dans d'autres lettres une rélation de leur courſe.... Mais ce récit n'a d'intéreſſant que deux articles, dont l'un regarde ſon mariage, l'autre, la demande d'Emilie, & qui peuvent tous deux être détachés.

A Trapſton, 19 Octobre.

JE ne ſais comment il eſt arrivé qu'à la fin du déjeûner chacun eſt ſorti l'un après l'autre, & m'a laiſſée ſeule avec Sir Charles. Lucie a diſparu la derniere, & dans le moment qu'elle nous quittoit, lorſque je me préparois à ſortir moi-même, pour m'aller faire coëffer, il eſt venu s'aſſeoir près de moi: Ne vous offenſez point, chere Miſs Biron, m'a-t-il dit, ſi je prends l'unique occaſion qui ſe ſoit encore offerte, pour vous entretenir d'un ſujet qui me touche beaucoup.

La rougeur m'eſt montée au viſage. Je ſuis demeurée muette.

Vous m'avez permis d'eſpérer, Mademoiſelle, & tous vos amis, que j'aime & que je reſpecte, encouragent cet eſpoir. Ce que j'ai à vous demander aujourd'hui, c'eſt de le confirmer avec la même bonté. Je connois toute votre délicateſſe, & j'oſe vous faire une queſtion: Dans l'inégalité où vous pouvez vous croire, avec un homme qui ne vous cache point ce qu'il a penſé en faveur d'une autre femme, votre cœur vous fait-il ſentir que cet homme ne laiſſe pas d'être le ſeul qu'il puiſſe préférer, & qu'il préfere effectivement à tout autre?

Il s'eſt arrêté, pour attendre ma réponſe.

Après avoir héſité quelques momens : Ces mêmes amis, Monſieur, lui ai-je répondu, ces amis, que vous honorez d'une juſte eſtime, m'ont accoutumée dès l'enfance à ne dire que la vérité. Sur un point de cette importance, je ſerois inexcuſable. . . .

La voix m'a manqué. Ses yeux étoient ſur les miens. Pour la vie, il m'auroit été impoſſible de dire un mot de plus : cependant je ſouhaiterois de pouvoir parler.

Si. . . . vous n'achevez point, Mademoiſelle ! & prenant ma main, ſur laquelle il a penché ſon viſage, il eſt demeuré dans cette attitude, ſans lever les yeux vers moi. J'ai retrouvé la force d'ouvrir la bouche. Si, preſſée, comme je le ſuis, ai-je continué, & par Sir Charles Grandiſſon, je faiſois difficulté de lui ouvrir mon cœur. Je réponds, Monſieur, que cette préférence eſt telle que vous la déſirez.

Il a baiſé ma main avec un mouvement paſſionné. Il a mis un genou à terre, & m'a baiſé encore une fois la main. Vous me liez pour jamais, Mademoiſelle ; & permettez-vous, qu'avant que je quitte la poſture où je ſuis, charmante Miſs ! permettez-vous que je vous ſupplie de hâter

le jour ? J'ai beaucoup d'affaires ; j'en prévois encore plus, à préſent que je ſuis revenu pour m'établir ſolidement dans ma patrie. Toute ma gloire ſera de vivre avec honneur dans une condition privée Je n'ambitionne point les emplois publics. Il faudra que mes ſervices ſoient bien néceſſaires à l'état, ſi j'enrreprends jamais rien qui paroiſſe me donner en ſpectacle. Hâtez-vous, Mademoiſelle, de me rendre un heureux mari, comme je ne puis manquer de l'être avec vous. Je ne vous preſcris point le temps : mais vous êtes au-deſſus des vaines formalités. Puis-je me flatter que ce ſoit à la fin du mois ?

Il s'oublioit un peu, ma chere, car il venoit de dire qu'il ne vouloit pas preſcrire le temps.

Après un peu d'embarras involontaire : dans cette occaſion, Monſieur, lui ai-je dit, je ne crains rien tant avec un homme tel que vous, que de marquer la moindre affectation. Levez-vous, je vous en ſupplie ; je ne puis vous voir dans une poſture. . . :

Je la quitterai, Mademoiſelle ; & je la reprendrai encore pour vous remercier, lorſque vous m'aurez fait la grace de me répondre.

J'ai baiſſé les yeux. Il ne m'a pas été

poſſible de les lever. Je craignois de paroître affectée. Cependant pourrois-je penſer ſi-tôt à l'obliger ?

Il a repris : vous ne me répondez point, Mademoiſelle ; votre ſilence m'eſt-il favorable ? Permettez que je le ſache de votre tante. . . . Je ne vous preſſerai pas plus long-temps. Je me livre aux plus douces eſpérances.

Je dois vous repréſenter, Monſieur, que la précipitation ne convient point à mon ſexe. Le terme dont vous parlez eſt extrêmement proche.

Je voulois en dire beaucoup plus : mais je me ſentois la langue embarraſſée. Je ne pouvois trouver mes expreſſions. Sûrement, ma chere, il me propoſoit un terme trop court. Une femme peut-elle négliger tout-à-fait l'uſage & les loix de ſon ſexe ? On doit quelque choſe à ſa parure, aux modes, quelques ridicules que celles du temps euſſent pu paroître dans le dernier ſiecle, ou qu'elles puiſſent devenir pour celui qui nous ſuccédera. Ces coutumes, qui ont leur fondement dans la modeſtie, & qui aſſujettiſſent réellement les femmes, ne ſont-elles pas une bonne excuſe ?

Il a remarqué ma confuſion. Que je ne vous cauſe pas la moindre peine, m'a-t-il

dit. Quelques charmes que je trouve dans votre émotion, je n'en puis jouir, ſi vous ne l'approuvez point. Cependant la demande que je vous fais eſt ſi importante pour moi ; mon cœur eſt ſi vivement intéreſſé à votre réponſe, qu'à moins que vous n'aimiez mieux me faire déclarer vos volontés par Madame de Selby, je ne dois pas laiſſer échapper cette occaſion. Je ne ſais même ſi l'entremiſe de votre tante eſt à ſouhaiter pour moi; je me promets plus de faveur de votre bouche, que vous ne m'en accorderez par la ſienne, après une froide délibération. Mais je vais me retirer pour quelqu'inſtans, pendant leſquels vous ſerez, s'il vous plaît, ma priſonniere. Vous ne ſerez interrompue de perſonne, à moins que vous n'appelliez quelqu'un vous-même. Je reparoîtrai devant vous; je recevrai vos loix; & qu'elle ſera ma ſatisfaction, ſi c'eſt pour fixer mon heureux jour !

Tandis que je débattois en moi-même, ſi je devois paroître contente ou fâchée, il eſt revenu, & m'a trouvée debout, me promenant avec aſſez d'embarras dans la chambre. Il m'a pris reſpectueuſement la main : je me flatte à préſent, m'a-t-il dit, que vous ne me refuſerez pas un mot d'explication.

Que vous êtes preſſant, Monſieur! Mais

je vous demande à mon tour, de ne pas attendre ma réponſe avant l'arrivée des premieres Lettres d'Italie. Vous voyez combien l'admirable Etrangere eſt preſſée, avec quelle répugnance elle a donné des eſpérances éloignées. Je ſouhaiterois d'attendre du moins la réponſe aux dernieres lettres, par leſquelles vous avez fait connoître qu'il exiſte une femme avec laquelle vous croyez pouvoir être heureux. Cette demande eſt ſérieuſe, Monſieur. Ne me ſoupçonnez pas d'affectation.

Je ne réſiſte point, Mademoiſelle, la réponſe tardera peu. Loin de vous attribuer de l'affectation, je pénetre aiſément votre généreux motif; mais il convient de vous dire auſſi, que ces lettres ne peuvent plus cauſer aucun changement de ma part. N'ai-je pas déclaré mes ſentimens à votre famille, à vous, au public?

Elles en peuvent cauſer de la mienne, Monſieur, quelque prix que j'attache à l'honneur que je reçois de Sir Charles Grandiſſon: car, ſuppoſons que la plus excellente des femmes penſe à reprendre une place dans votre cœur...

J'oſe vous interrompre, Mademoiſelle. Il eſt impoſſible que Clémentine, pouſſée par des motifs de Religion, ni ſes parens qui la preſſent maintenant en faveur d'un

autre, puiſſent changer de réſolution. J'aurois manqué pour elle de juſtice & de reconnoiſſance, ſi je n'avois pas mis ſa fermeté à toutes ſortes d'épreuves; & je me croirois plus coupable encore, ſi je vous avois fait l'ouverture de mes ſentimens, ſans avoir reçu de ſa propre main la confirmation des ſiens, depuis mon retour en Angleterre. Mais s'ils pouvoient varier, & ſi cet incident vous faiſoit ſuſpendre votre détermination en ma faveur, qu'arriveroit-il ? Qu'auſſi long-temps que je vous verrois incertaine, je ne ſerois le mari d'aucune femme du monde.

Je me flatte, Monſieur que mon diſcours n'a rien d'offenſant pour vous. Je ne m'attendois pas à une concluſion ſi ſérieuſe. Mais voici la mienne. Epargnez-moi le chagrin de penſer que mon bonheur puiſſe faire l'infortune d'une femme que je mets au-deſſus de moi, & tous mes efforts ſeront employés à faire celui d'un ſeul homme qui peut faire le mien.

Il m'a ſerrée dans ſes bras avec une ardeur... qui ne m'a pas déplu, lorſque j'y ai fait réflexion, mais qui m'a cauſé d'abord une émotion fort vive. Enſuite il m'a remerciée, un genou à terre. J'ai tendu la main pour le relever, il l'a reçue comme une faveur, il l'a briſée avec paſſion; & ſe levant

il a preſſé ma joue de ſes levres. L'exès de ma ſurpriſe ne m'a pas permis de le repouſſer. Mais dites, ma chere, n'a-t-il pas été trop libre ? Dites, je vous le demande encore une fois. Il faut que je vous diſe moi-même d'où me vient ce doute. Votre frere m'ayant quittée, je n'ai rien eu de ſi preſſant que de raconter à ma tante & à Lucie tout ce qui venoit de ſe paſſer entre lui & moi ; mais en finiſſant mon récit, je n'ai pas eu la force de leur apprendre la derniere ſcene : cependant vous voyez, Meſdames que je ne fais pas difficulté de vous l'écrire à toutes deux.

Sir Charles, M. Deane & mon oncle ſont ſortis enſemble pour faire un tour de promenade avant le dîner. A leur retour, mon oncle m'a priſe un peu à l'écart : & ne perdant jamais le goût de la plaiſanterie, il m'a félicitée de ce que la glace étoit rompue. On vient, a-t-il ajouté, de nous en faire l'aveu. Comme il me ſourioit en face, tout le monde avoit les yeux ſur moi. Je m'imagine que Sir Charles a cru voir dans les miens que j'appréhendois la raillerie de mon oncle. Il s'eſt avancé : chere Miſs Byron, m'a-t-il dit, je n'ai pas caché à M. Selby ce que j'ai pris la liberté de vous demander en grace, & je crains bien que cette démarche ne lui paroiſſe, comme à vous, trop

précépitée & trop hardie. Si c'eſt l'idée que vous en avez, Mademoiſelle; je vous en demande pardon: vos deſirs ſeront toujours la regle des miens. Ce compliment a produit un fort bon effet. Il m'a raſſurée. C'étoit un ſecours qui ne pouvoit arriver plus à propos.

(*Dans un autre tête-à-tête qui ſuivit bientôt, Sir Charles, après mille expreſſions de la tendreſſe, l'entretient à cœur ouvert de ſes affaires domeſtiques, & finit par un diſcours ſi touchant, qu'elle en eſt attendrie juſqu'aux larmes. Pour pleurer, ſe demande-t-elle*) Sir Charles s'en apperçoit.

Charmante ſenſibilité, s'eſt-il écrié! il a jetté ſes bras autour de moi, mais il les a retirés auſſi-tôt, comme s'il s'étoit reproché cette liberté. Pardon, Mademoiſelle! l'admiration ſe mêle quelquefois avec le reſpect. Ma reconnoiſſance n'a que les voies humaines pour s'exprimer. Quand verrai-je l'heureux jour qui n'y mettra plus de bornes? Il a pris ma main, & l'a preſſée encore de ſes levres. Mon cœur m'a-t-il dit, eſt à vous, comme au ciel même!

Nancy eſt venue alors: pourquoi venoit-elle nous dire qu'on nous attendoit à déjeûner? Déjeûner! Hé qu'importe, ai-je penſé? Le monde entier, chere Milady.... Mais

je me livre trop.... Cœur paſſionné, je ne t'abandonnerai pas ma plume! La plus chere amie pourroit-elle me pardonner des mouvemens ſi vifs, & dont l'aveu ne peut être juſtifié que par l'ardeur préſente qui ſe renouvelle en les écrivant.

N. B. (*Après le déjeûner, elle reprend ſa plume.*) Je viens de lire toute cette lettre à ma tante & à Lucie. Elles m'ont embraſſée toutes deux, en m'aſſurant qu'elle leur cauſoit autant d'admiration que de joie. Vous, ma chere, apprenez-moi le moyen de marquer ma reconnoiſſance, j'ai preſque dit mon amour, ſans aller juſqu'à laiſſer le jour, l'heure & tout le reſte à ſa détermination.

Mais, en liſant à ma tante ce que j'avois écrit, je me ſuis apperçue, avec honte que dans l'énumération qu'il m'a faite des amis dont il veut compoſer ſa ſociété, j'ai oublié de lui faire compter Emilie. Quelle ingratitude! Gardez-vous bien de dire à cette chere fille que j'étois ſi abſorbée en moi-même, & que la converſation étoit ſi intéreſſante, qu'alors mon cœur n'étoit qu'une machine paſſive.. Je renouvellerai bientôt l'occaſion de ſolliciter pour elle... Vous avez jugé autrefois que, pour ſon propre intérêt, elle ne devoit pas ſouhaiter de vivre avec nous; mais c'eſt un projet auquel ſon

cœur s'obſtine. Chere enfant ! je l'aime. Je veux adoucir ſes peines. Je la prendrai dans mon ſein. J'aurai pour elle une compaſſion de ſœur. Elle m'accordera ſa confidence. Je lui donnerai la mienne. Et ſon tuteur ne ſoupçonnera rien : je ſerai auſſi fidelle à ſon ſecret, que vous & votre ſœur, graces à votre amitié, vous l'avez été au mien. Ne penſez-vous pas, chere Charlotte, que ſi Clémentine avoit eu une véritable amie, à qui ſon cœur eût pu s'ouvrir dans la naiſſance de ſa paſſion, elle ſe ſeroit garantie de la cruelle diſgrace qui a fait long-temps le malheur de ſa famille ?

O ma chere ! Je ſuis perdue ! Emilie ne l'eſt pas moins ! Nous le ſommes tous ! Que je l'appréhende du moins ! Mon inſupportable négligence...Je veux fuir Sir Charles. Je ne pourrai plus le regarder en face..... Mais c'eſt pour Emilie, pour ma chere Emilie, que je ſuis mortellement alarmée. En me promenant dans le jardin avec Lucie, j'ai laiſſé tomber le dernier feuillet de cette lettre que j'avois priſe avec moi. Je ne m'en ſuis point apperçue juſqu'à ce moment, que ma tante m'eſt venu dire qu'elle a vu Sir Charles s'arrêter, en traverſant l'allée que je viens de quitter, & ramaſſer un papier. Mon cœur s'eſt défié auſſi-tôt de l'accident. J'ai pris ma lettre, que je croyois

avoir toute entiere. Mais le fatal feuillet manque. C'eſt ſans doute ce qu'il a ramaſſé. Que faire, chere Emilie ? A préſent vous permettra-t-il jamais de vivre avec lui ? Quelles ſont auſſi mes affections de cœur ! Quel langage ! Non, je ne pourrai le regarder en face ! Comment ferai-je pour me réfugier au château de Sherley & m'y cacher dans le ſein de ma grand'mere? Toutes mes difficultés pour le jour ne lui paroîtront-elles pas autant d'affectations ?... Mais il me fait demander un moment d'entretien. O chere Emilie ! pouvoit-il rien arriver rien de plus mortifiant pour votre

HENRIETTE BYRON ?

LETTRE CIII.

A la même.

20 Octobre.

J'ÉTOIS dans une confuſion extrême, lorſqu'il eſt entré dans mon cabinet, le viſage ouvert, comme il l'a toujours. Le mien s'eſt tourné. Il a paru ſurpris de mon embarras. Miſs Byron ne ſe trouve pas mal ? Seroit-il arrivé quelque choſe. . . ?

Mon papier, mon papier ! Vous l'avez,

Monſieur. Pour ma vie je ne voudrois pas.. Pauvre Emilie ! Rendez, rendez-moi.... Et mes larmes m'ont empêché de finir.

A-t-on jamais vu de pareille folle? Qu'avois-je beſoin de nommer Emilie ?

Il a tiré le papier de ſa poche. Je venois pour vous le rendre (en me le mettant entre les mains). J'y ai reconnu votre écriture, Mademoiſelle. Je l'ai plié auſſi-tôt. Il n'a pas été ouvert depuis, & je ne me ſuis pas permis d'en lire un mot.

Etes-vous sûr, Monſieur, de ne l'avoir pas lu ?

Je vous le jure, Mademoiſelle.

J'ai repris courage. Heureuſe récompenſe, ai je penſé, pour m'être refuſé, malgré les inſtances de Charlotte, de lire une lettre qu'elle s'étoit procurée par des voies clandeſtines !

Mille, mille remerciemens, Monſieur, d'une action ſi noble. Vous m'auriez rendue malheureuſe pour long-temps, ſi vous aviez lu ce papier.

Oh ! Mademoiſelle, vous excitez à préſent ma curioſité. Peut-être votre généroſité vous permettra-t-elle de la ſatisfaire, quoique je ne me fuſſe point pardonné d'avoir tiré avantage d'un ſimple accident.

Je conſens, Monſieur, à vous en communiquer une partie.

Celle qui regarde Emilie, je vous la demande en grace, Mademoiſelle. La *pauvre* Emilie, dites-vous..? Vous m'avez allarmé. Peut-être doit-il manquer quelque choſe à mon bonheur. Qu'eſt-il arrivé à la *pauvre* Emilie? Auroit-elle commis quelqu'imprudence? Auroit-elle déjà... Son viſage rougiſſoit d'impatience.

Je ne ſais rien à lui reprocher. Il n'eſt queſtion que d'une priere qu'elle me fait. (Quel meilleur parti, ma chere, pouvois-je tirer de mon effroi)? Mais je n'aurois pas voulu, pour le monde entier, que vous euſſiez vu dans quels termes j'en parlois.

Votre inquiétude, Mademoiſelle, m'en avoit cauſé beaucoup. Mais ſi vous ne ceſſez point d'aimer Emilie, je ſuis sûr, en effet, qu'il n'y a rien à lui reprocher.

Qu'il me ſoit permis, Monſieur, d'admirer votre complaiſance, votre bonté, votre humanité!

Ce qui me manque de ces qualités, l'exemple de Miſs Byron me l'apprendra. Mais que ſouhaite mon Emilie?

De vivre avec ſon tuteur, Monſieur.

Avec moi, avec vous, Mademoiſelle?

C'eſt ce qu'elle deſire.

Et ma chere Miſs Byron croit-elle que cette demande puiſſe être accordée? Conſent-elle à ſervir d'amie, par ſes inſtruc-

tions, de ſœur par ſes exemples, à une fille de cet âge, c'eſt-à-dire, dans la ſaiſon de la vie où les affections d'une jeune perſonne ſont moins gouvernées par le jugement que par les yeux?

J'aime cette chere fille. Je me ſens portée à ſouhaiter de l'avoir toujours avec moi.

Charmante bonté! Je ſuis donc quitte d'un de mes ſoins. Une jeune fille, entre quatorze & vingt ans, eſt ſouvent incommode pour ſes amis. Je ne vous aurois jamais demandé cette grace, mais votre propoſition me charme. Ecrirai-je, en votre nom, à notre chere Emilie)?

Voilà, Monſieur, une plume & du papier.

En votre nom, Mademoiſelle?

J'y ai conſenti par un ſigne de tête, ſans me défier de rien.

Il s'eſt mis à écrire, & pliant le papier, il ne m'a fait voir que ces mots: » Chere » Miſs Jervins, j'ai obtenu pour vous la » faveur que vous deſirez. Ne continuez- » vous pas d'être auſſi bonne que vous l'a- » vez été juſqu'à préſent? C'eſt l'unique » demande que fait à mon Emilie, ſa très- » affectionnée ſervante.

J'ai ſouſcrit auſſi-tôt, *Henriette Byron.*

Mais, Monſieur, vous avez plié votre papier.

Adorable confiance, s'eſt-il écrié. Eh ! qui ſeroit jamais tenté d'en abuſer ? Liſez, Mademoiſelle, ce que vous avez ſigné.

J'ai lu que mon cœur a palpité ! . . . Sir Charles Grandiſſon, me ſuis-je écriée à mon tour, eſt donc capable de tromper ? Sir Charles Grandiſſon eſt capable de ruſe ? Graces au Ciel, qu'il n'eſt point un méchant homme !

Alors les mots, *j'ai obtenu pour vous ce que vous deſirez*, ſuivoient ceux-ci: » Il faut » être bonne. Il faut vous réſoudre à ne me » donner que de la joie, une joie égale à » l'affection que j'ai pour vous, & au ſa- » crifice que je fais pour vous obliger. » Rendez-vous, ma chere, auſſi-tôt qu'il » ſera poſſible, au château de Grandiſſon. » Ce ſera une de mes trois ſœurs, que j'y » trouverai pour me recevoir. Si vous y » êtes avant quinze jours, je m'efforcerai » de vous y joindre environ quinze jours » après. Je ſacrifie la petite bienſéance » d'une quinzaine de plus, pour avancer » votre ſatisfaction. *Ne continuez-vous* » *pas*, &c.

Donnez-moi ce papier, Monſieur, (en avançant la main pour m'en ſaiſir.)

Ai-je bleſſé mon caractere, Mademoiſelle ? (en retirant le papier vers lui, d'un air de gaieté.)

Il faut que j'y penſe, Monſieur, avant de répondre à votre queſtion.

Le mal eſt fait : pourquoi n'enverrois-je pas cette Lettre ? Et puiſque Miſs Byron ne ſauroit déſavouer ſa main, pourquoi ne tirerois-je point avantage de ce qu'elle nomme une ruſe ? ſur-tout lorſqu'il n'en peut réſulter que de bons effets ; tels, par exemple, que l'exécution de ſes propres deſirs en faveur d'Emilie, & l'accroiſſement du pouvoir qu'elle a d'obliger, & l'avancement du bonheur d'un homme qui n'aſpire qu'à la rendre heureuſe.

N. B. Cette converſation eſt plus longue, & contient, de la part de Miſs Byron, des objections auxquelles Sir Charles eſt obligé de ſe rendre. Mais la faveur accordée par Emilie ſubſiſte. Milady G..., dans une lettre d'immenſe longueur, badine bien & mal ſur la ſituation de ſon amie, la raille de ſes ſcrupules, conſerve le même ton ſur tout ce qu'elle traite, ſans en excepter ſon mari, ſes plus proches parens, & les affaires de ſa famille ; informe Miſs Byron de ce qui ſe paſſe à Londres, ou dans les cantons voiſins, toujours à l'honneur de Sir Charles. Elle reconnoît elle-même qu'elle s'eſt fort oubliée dans ſes railleries, & ne s'en attire pas moins une lettre de reproches & d'explications, de

la même longueur que la ſienne. Enſuite reviennent des entretiens de Miſs Byron avec Sir Charles, où les ſollicitations recommencent pour l'heureux jour. Elle eſt preſſée de faire dépendre cette grande affaire du jugement de ſa grand'mere & de ſa tante, qui décident contr'elle, après une délibération dans les formes. Elle ne ſe rend point encore! mais on ſent que ſa fermeté, ou plutôt ſon incertitude, ne vient que du ſouvenir de Clémentine & de l'attente des lettres d'Italie.

Après le petit voyage entrepris pour la ſanté de Miſs Byron, tout le monde ſe retrouve au château de Selby. Miſs Orme qui fait connoiſſance avec Sir Charles, & prend, comme ſon frere, beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui. Au contraire, M. Greville change de diſpoſition, & tourmenté par l'amour, il tient un langage qui donne à Miſs Byron de nouvelles alarmes pour Sir Charles. Elle a d'affreux ſonges, qui ſemblent lui annoncer les plus grands malheurs. La ſcene devient encore plus triſte par une lettre de Sir Hargrave Pollexfen, dangereuſement malade, qui écrit ſes remords au Docteur Barlet, & par les funeſtes circonſtances de la mort de Bagenhall.

Enfin, une lettre du Seigneur Jeronimo

apprend à Sir Charles, dans un très long détail, comment Clémentine eſt parvenue à ne ſouhaiter rien plus ardemment que ſon mariage. Elle veut faire le voyage de Londres, auſſi-tôt qu'elle en ſera informée. On a pris le parti de remettre à d'autres temps les propoſitions du Comte de Belvedere, & pour la calmer entiérement, on lui a promis tout ce qu'elle deſire. Elle eſt ſi tranquille, qu'elle écrit, *en proſe quarrée* ſes vœux pour le bonheur de Sir Charles & de Miſs Byron. La lettre de Jeronimo eſt ſignée de toute ſa famille. Sir Charles, que diverſes raiſons avoient fait retourner à Londres, ſans avoir pu obtenir que le délai de ſon heureux jour fût de moins d'un mois, mais après avoir fait à Miſs Byron des préſens dignes d'elle & de lui, prend occaſion de cette lettre, en l'envoyant au château de Selby, pour renouveller ſes plus vives inſtances. Entre les motifs qu'il donne à Miſs Byron, il dit : » Si vous inſiſtez, Mademoiſelle, » ſur le mois entier, faites-moi la grace » de m'apprendre de quelle partie de no- » tre vie nuptiale, heureuſe comme elle » doit l'être, vous voulez déduire les jours » que vous nous faites perdre par vos » délais. Pour moi mon eſpérance, lorſ- » que nous ſerons l'un à l'autre, eſt de

» ne

» ne pouvoit vous dire, d'année en an-
» née, que des heures paſſées & des heu-
» res futures, il n'y en a pas une
» que je vouluſſe retrancher de mon
» bonheur ».

Miſs Byron lui fait cette réponſe.

Que je ſuis touchée, Monſieur, de la lettre de votre ami! Elle me convainc de plus en plus que Clémentine eſt ſeule digne de vous. Quelle ſeroit ma vanité, ſi je penſois autrement! & le penſant, comme je fais, qu'il y auroit de baſſeſſe à ne le pas reconnoître! Je ne puis mal interpréter votre ſenſibilité. La mienne m'apprend ce que je dois accorder à la vôtre. Je vous regarde avec Clémentine, comme le meilleur des hommes; mais l'ambition d'Henriette ſera remplie, en occupant le premier rang après elle. Eſt-il poſſible qu'elle ſouhaite de me voir à vous! Noble & généreuſe ame! Grandiſſon, dit-elle, fera mon bonheur! Mais tendre & vertueuſe Clémentine! mon reſpectable modele! Henriette peut-elle être heureuſe, même avec ſon Grandiſſon, ſi vous ne l'êtes pas vous-même! Croyez-moi, votre bonheur eſt néceſſaire au ſien. Que le Ciel vous comble de ſes faveurs! C'eſt la priere d'Henriette. N'en doutez pas; mon étude ſera de le rendre heureux.

Mais, excellente fille! fille parfaite! avez-vous des regrets! des regrets qui ne puiſſent être diminués que par la joie que vous reſſentirez de ſon bonheur, & d'un bonheur qui ſera l'ouvrage d'un autre? Incomparable bonté! Pourquoi, pourquoi, lorſqu'il vous accordoit la liberté de votre Religion, & qu'il ne faiſoit pour lui que la même demande, vous eſt-il reſté des obſtacles invincibles?

O, Monſieur! je ne puis pouſſer plus loin ces reflexions. C'eſt un mouvement irréſiſtible qui me les a fait commencer. Mais comment ſerois-je capable de paroître devant elle, ſi le voyage qu'elle médite en Angleterre s'exécute jamais? D'un autre côté, avec quel plaiſir ne rendrois-je pas mes reſpects à ſa grande ame, ſous la charmante figure que M. Barlet nous a repréſentée!

Elle, ſa famille, vous, Monſieur, vous ſouhaitez donc de me voir bientôt à vous? N'êtes-vous pas content du terme accordé? Un mois, Monſieur, n'eſt-il pas un terme bien court, après une déclaration ſi récente? Et c'eſt ſérieuſement que vous me demandez, de quelle partie de la vie nuptiale je voudrois déduire les délais que je ſuppoſe? O Monſieur, quelle queſtion! Voici ma réponſe.... de nulle de ces

heureuſes parties ! Mon honneur eſt votre honneur. Prononcez, vous, le plus généreux des hommes, pour votre

HENRIETTE BYRON.

LETTRE CIV.

Miſs BYRON à Milady G....

2 Novembre.

VOUS avez reçu, ma très-chere amie, ſous une même enveloppe, les lettres de votre frere & du Seigneur Jeronimo, avec ma réponſe à votre frere. Jamais je ne me ſuis trouvée dans une ſituation plus inégale; livrée tantôt à la joie, tantôt à la plus mortelle crainte. On m'aſſure que ce Greville a l'air ſi ſombre ! Il me hait, dit-il. N'arrivera-t-il rien... O non, non ! le Ciel protégera votre frere. Cependant le trouble regne au fond de mon cœur. Il n'eſt pas queſtion de mes affreux ſonges ; je ne ſuis pas ſuperſtitieuſe. Mais un récit de Miſs Orme me fait trembler.

Ce matin elle a rencontré Greville chez une Dame de nos voiſines. Il lui a parlé dans ces termes : J'apprends, Mademoiſelle, que votre frere eſt revenu depuis peu. Je l'en félicite. Il eſt arrivé fort à

propos, pour voir le mariage de Miſs Byron. Fenvvich eſt un miſérable. Il eſt allé hurler de l'aventure à Carlile. Votre frere & moi nous hurlerons ici.

Je ſuis sûre, a répondu Miſs Orme, que mon frere tiendra dans cette occaſion la conduite d'un galant homme, & je ne connois à Monſieur Greville aucune raiſon de *hurler*, puiſqu'il emploie ce terme. N'eſt-il pas devenu fort ami du Chevalier Grandiſſon ?

Il a repliqué avec un ſourire forcé, qu'il s'étoit cru capable en effet de tourner l'affaire en plaiſanterie ; mais que ſi près du dénouement, il avoit peine à dévorer tant d'affronts. Le morceau eſt dur, a-t-il ajouté en portant la main au col, & faiſant quelques grimaces, je crains qu'il n'ait peine à paſſer, & je déſeſpere de la digeſtion. Mais votre frere ſe donnera-t-il le plaiſir de prêter l'oreille au ſon des cloches, qui ne manqueront point, dans peu de jours, de ſe faire entendre à la ronde ? J'apprends que Sir Charles va grand train. « Qu'il ſache pourtant, » que je veux mourir avec décence. Nous » ne nous laiſſerons point enlever, ſans » conditions, la fleur de notre Province. » Vous voyez quelquefois la Sirene, Ma» demoiſelle ; dites-lui que je n'eſpere de

» repos qu'en le haïſſant de tout mon
» cœur; mais ne lui conſeillez pas (en
» ſe baiſſant à l'oreille de Miſs Orme)
» de croire le ſien trop aſſuré.

Ces derniers mots ont fait une étrange impreſſion ſur moi; car je n'étois pas déjà fort tranquille. Je les ai répétés: j'y ai réfléchi, & j'ai pleuré, folle que j'étois! Mais je me ſuis remiſe auſſi-tôt, & j'ai ſupplié Miſs Orme de ne pas faire attention à ma folie.

Vers la fin du jour, j'ai reçu la viſite de ſon frere. Elle m'a fait plaiſir, & je ne crois pas qu'il m'accuſe d'avoir augmenté ſa mélancolie. Il m'a fait diverſes queſtions, auxquelles je n'aurois pas répondu, de toute autre part que de la ſienne. J'eſtimerai toujours M. Orme. Avec quelle ouverture de cœur n'a-t-il pas loué Sir Charles Grandiſſon! Il a fini par des vœux pour lui & pour moi, d'un ton bien différent de celui de Balaam Greville. Ses bénédictions ont été ſuivies de quelques larmes. Excellent homme! Il m'a miſe dans un véritable embarras, pour lui faire mes remerciements.

Lucie me conſeille de me rendre auprès de ma grand'mere, avant le retour de Sir Charles: mais, ma tante & moi, nous ne ſommes point de ſon opinion.

Il nous ſemble, au contraire, que c'eſt lui qui doit ſe rendre au château de Sherley, & nous rendre de-là ſes viſites : car celui de Selby n'eſt-il pas ma réſidence ordinaire ? Ma grand'mere ſera charmée de ſa compagnie & de ſa converſation. Mais comme il ne peut penſer à revenir avant la fin de la ſemaine prochaine, au plutôt, il y a du temps de reſte pour tous ces arrangements. Cependant une jeune créature, ſi proche du grand jour, avec un homme qu'elle préfere à tout autre, peut elle trouver place dans ſa tête pour d'autres réflexions ?

Ma couſine Reves m'écrit. Ils ſont ſi pleins de cet agréable ſujet, elle & ſon mari, qu'ils s'invitent d'eux-mêmes à ſe rendre ici. Cet empreſſement eſt fort ſingulier : mais, ma tante ne croit pas qu'on puiſſe leur dire, non. Votre préſence, Charlotte, me cauſeroit, je vous l'avoue, une vive ſatisfaction. Je ne puis eſpérer de voir Milady L.... Pauvre Emilie ! ma tante ſouhaiteroit qu'elle fût avec nous. Cependant pour ſon propre intérêt, il n'y faut pas encore penſer. Combien de fois ne me ſuis-je pas rappellé cette réflexion de votre frere, que dans nos plus heureuſes perſpectives, les ſoupirs du cœur décelent quelques imperfections ?

N. B. La lettre ſuivante eſt de Sir Charles, qui fait de vifs remercîments à Miſs Byron de ſa derniere lettre, avec une apologie raiſonnée de l'empreſſement qu'il a marqué pour ſon heureux jour. Il ne veut pas tarder deux fois vingt-quatre heures à ſe rendre, ſoit au château de Sherley, ſoit à celui de Selby, dont il eſpere qu'il lui ſera permis de ne plus s'écarter, avec des eſpérances ſi prochaines d'obtenir rang dans la chere famille. Il parle de ſes équipages, qui ſont fort avancés, & des articles qu'il a remis tout dreſſés entre les mains de M. Deane. S'il ne reçoit pas d'ordre contraire, il préſentera, dit-il, Mardi au matin, ſi ce n'eſt pas Lundi au ſoir, le plus ſincere & le plus ardent des hommes à la plus aimable de toutes les femmes.

LETTRE CV.

Miſs BYRON *à Milady G....*

Lundi matin, 6 Novembre.

JE vous envoie, ma chere, une copie de la derniere lettre de Sir Charles, tranſcrite pour vous par Lucie, qui veut ſe

faire un mérite de ſes petits ſervices, pour obtenir votre amitié.

Ne me croyez-vous pas en droit de faire quelque reproche à votre frere, du retour précipité qu'il m'annonce. Ce ſoir, peut-être, ou demain au matin. Je ne ſuis pas contente, ma chere, qu'il m'ôte le pouvoir de l'obliger au-delà de ſon attente. Cependant ma joie ſera extrême de le revoir. Au moment qu'il paroîtra dans le lieu où je ſuis, je n'aurai plus rien à lui reprocher.

Ma tante qui l'accuſe d'un peu de précipitation, eſt allée dîner chez ma grand' mere, pour lui faire préparer un appartement au château de Sherley, Nancy eſt avec elle. Mon oncle qui eſt prié, depuis deux jours, à dîner aujourd'hui chez M. Orme, s'eſt rendu à l'invitation.

Lundi après midi.

O Très-chere Milady! que vais-je devenir? Toutes querelles ſont terminées? toute pétulance! toute folie! Peut-être, peut-être ne ſerai-je jamais à lui. Peut-être avant ſon arrivée, ſerai je la plus malheureuſe de toutes les femmes! Votre frere, le meilleur des hommes, peut avoir été... Ah! chere Charl.....

Dans l'excès d'une mortelle épouvante, ma plume eſt tombée de mes doigts. Je me ſuis évanouie. Perſonne n'eſt venu à mon ſecours. Je ſais que je n'ai pas été long-temps ſans connoiſſance. Mes terreurs ont eu la force de la rappeller. La mort ſeule étoit capable de me l'ôter plus long-temps, dans une occaſion de cette nature. Que je vous cauſe d'effroi ! ma très-chere Milady ! Mais Lucie arrive enfin. Qu'elle vous apprenne la cauſe de mes tourments.

N. B. Ce qui ſuit étoit de la main de Lucie.

« A la priere de ma couſine, pendant » qu'on la porte ſur ſon lit, je continue, » Madame, de vous expliquer ſes terreurs » & les miennes. Cependant, que les vô- » tres n'aillent pas trop loin. Le Ciel, » nous l'eſpérons, nous l'en prions, pro- » tégera votre frere. M. Greville ne ſau- » roit être capable de la barbare, de l'in- » fame action dont on le ſoupçonne. Le » Ciel protégera votre frere.

» On vient d'apporter ici un billet ano- » nyme, (je ne ſais ce que j'écris) un » billet, veux-je dire, d'une main incon- » nue, portant que pluſieurs perſonnes » ont entendu ſortir de la bouche de M. » Greville, des menaces conrre la vie de

» Sir Charles, & nous ſavions déjà, de
» bonne part, qu'il a l'humeur ſombre &
» l'eſprit fort agité. Il a quitté ſa maiſon
» ce matin ; c'eſt ce que dit le billet ; &
» cela nous le ſavons certainement. On
» lui a vu prendre la route de Londres,
» avec pluſieurs domeſtiques & d'autres
» perſonnes ; & la chere Henriette ſe tour-
» mente mortellement par ſes craintes. Ma
» tante n'eſt point au logis ; mon oncle eſt
» abſent ; nous n'avons ici que des fem-
» mes. Henriette, que je viens de trou-
» ver dans un triſte état, promet de faire
» ſes efforts pour ſe compoſer juſqu'au
» retour de mon oncle, qui eſt allé dîner
» chez M. Orme. On eſt allé l'avertir.
» Graces au Ciel ! je vois mon oncle arri-
» ver.

N. B. Par Miſs Byron.

Eh ! de quelle utilité ſera ſon retour, ma chere Milady. Lucie eſt allée lui montrer le billet. O Sir Charles ! cher objet de mes affections ! Pardon pour tous mes caprices ! Revenez avec la protection du Ciel : revenez ſans accident ! Et cœur, & main, je ſuis à vous, ſi vous le deſirez, dès demain à la pointe du jour.

Voici la copie du billet. J'avois rompu le cachet, quoiqu'il fût adreſſé à mon oncle.

à M. Selby.

En toute diligence.

UN reſpectueux admirateur du plus généreux & du plus noble des hommes (j'entends le Chevalier Grandiſſon) ſe hâte, Monſieur, de vous informer que ſa vie eſt en grand danger. J'ai entendu dire à M. Greville, & d'un ton furieux. « Je ne ſouf-» frirai jamais qu'on m'enleve mon unique » bien ; j'aurai ſa vie. Il a joint un ſerment à cette menace. A la vérité il étoit échauffé par le vin, & je m'arrêterois peu à ſes diſcours, ſi je n'apprenois qu'il eſt ſorti ce matin avec des gens armés. Faites l'uſage qu'il vous plaira de cet avis. Vous ne ſaurez jamais de quelle part il vous vient. Mais le reſpect & l'affection que j'ai conçus pour le jeune Baronnet, ſont mes ſeuls motifs. J'en prends le Ciel à témoin.

Deux fermiers de mon oncle ont vu ſucceſſivement le méchant homme ſur le chemin de Londres avec ſon eſcorte. Que deviendrai-je avant le matin, ſi votre frere n'arrive pas ce ſoir ?

A onze heures de nuit.

MOn oncle a dépêché deux domeſtiques, avec ordre de ſuivre la route de Londres juſqu'au jour. Il s'eſt rendu lui-même chez M. Greville. On lui a confirmé qu'il étoit ſorti dès le matin, bien accompagné, pour revenir le ſoir, a-t-on ajouté-... dans la vue, peut-être de ſe diſpoſer à la fuite, après la plus noire de toutes les actions. Ma tante eſt en larmes. Mon oncle rappelle & compare les circonſtances. Nancy ſe tord les bras. Votre Henriette languit dans une douleur muette. Elle n'eſt plus capable de pleurer ni d'écrire.

Mardi, 7 à 8 heures du matin.

QUelle nuit j'ai paſſée! Je n'ai pas fermé l'œil.

Perſonne ne remue encore. Chacun appréhende de paroître, dans la crainte de ſe voir l'un l'autre. Je me ſens les yeux enflés de larmes & d'inſomnie. Il eſt ſurprenant que mon oncle ne deſcende point. Il pourroit donner des ordres... mais hélas! ſur quoi?

Quels auroient été mes ſonges, ſi j'avois

pu m'aſſoupir aſſez pour donner quelque apparence de réalité à de vaines ombres! J'ai vu aſſez de fantômes en veillant; car je n'ai pas ceſſé d'avoir les yeux ouverts. Ma femme de chambre a paſſé la nuit près de moi. Elle m'a remarqué des treſſaillements, des abſences d'eſprit! Jamais je ne m'étois trouvée dans cet état. Dieu me garde d'une telle nuit! Il ne me reſte que la force d'écrire. Mais que ſert d'écrire? A quelle fin? Epargnez-vous de lire des inutilités.... Je vais changer de poſture.... A préſent je ſuis à genoux, priant, faiſant des vœux au Ciel.... Mais je vois entrer Lucie!

Elle eſt venue. Nancy eſt entrée après elle. Elles n'ont fait que me tourmenter toutes deux par le récit de leurs ſonges. Ma tante eſt fort mal. Mon oncle vient de s'endormir, après s'être abandonné toute la nuit à ſes réflexions: ma grand'mere ne ſaura pas la cauſe de nos peines, auſſi longtemps qu'on pourra les lui cacher, du moins ſi... Cruel ſi! j'abandonne ma plume.

LETTRE CVI.

Miſs BYRON, *à la même.*

7 Novembre.

(1) JE vous demande en grace, ma chere, de lire ma premiere page, avant que d'ouvrir la terrible lettre que je vous envoie, ſous cinq cachets que j'ai couſu à l'enveloppe, dans la crainte qu'elle ne tombât d'abord entre vos mains. Lucie a voulu que cette choquante lettre vous fût envoyée toute entiere. J'ai cédé, contre mon opinion.

Nous nous ſommes raſſemblés ce matin, ſans ame, ſans force, également incapables de recevoir & de donner de la conſolation. Le billet d'avis a repaſſé ſous les yeux de tout le monde. On l'a laiſſé; on l'a repris; chacun s'eſt efforcé de deviner la main. Enfin l'on s'eſt accordé de dépêcher un homme sûr chez M. Greville, pour ſe procurer des informations.

Mais, quelle joie! avant que le meſſager fût revenu, votre noble frere eſt arrivé dans la ſalle, en habit de campagne. Il étoit

(1) Ces quatre lignes étoient écrites ſur un Billet à part.

deſcendu à la grande porte. Il m'a vue la premiere, & je ſuis la premiere auſſi qui l'ait vu. Je m'étois levée pour ſortir, ſans trop ſavoir mes propres intentions, mais dans la vue néanmoins d'aller juſqu'à l'allée d'Ormes, au-devant du courier que nous attendions.

Sir Charles s'eſt jeté à mes pieds. Il m'a dit quelques mots d'excuſe ſur ſa précipitation, & des remercîments pour ma derniere lettre .... A peine l'ai-je entendu : & l'excès d'une ſi délicieuſe ſurpriſe, ne m'a pas moins ôté le pouvoir de lui répondre. J'étois réellement hors de moi : & que direz-vous, ma chere, ſi j'ajoute, qu'en revenant à moi-même, je me ſuis trouvée dans ſes bras, les deux miens paſſés autour de ſon cou. Mon tranſport n'a pu manquer de le ſurprendre. A l'inſtant il s'eſt vu environné de tout le monde. Ma tante s'eſt hâtée de l'embraſſer ; & pendant quelques momens, on n'a pu entendre que le bruit des félicitations. Moi tremblante, & ne me fiant pas à mes pieds, j'ai voulu paſſer daus une chambre voiſine. Perſonne n'a fait d'attention à moi, juſqu'à ce que ma femme de chambre s'eſt préſentée pour me ſoutenir, & m'a conduite ſur un fauteuil. Votre frere s'eſt dégagé auſſi-tôt pour me ſuivre, & tout le monde

s'eſt empreſſé de paſſer avec lui. Il a pris ma main, aſſiſe comme j'étois ; & l'ayant ſerrée entre les deux ſiennes, il l'a preſſée de ſes levres, en me conjurant de calmer mes craintes. On lui avoit déjà expliqué la cauſe de toutes nos émotions : ils avoient tous autant de ſujet que moi de rougir. Nancy, comme je l'ai ſu, Nancy même avoit ſaiſi ſa main, & l'avoit baiſée dans ſon tranſport. Qu'il nous eſt cher à tous ! il le voit bien à ce moment. Les réſerves feroient à préſent de mauvaiſe grace. Formalités, délicateſſes de familles, comme il les appelle dans ſes lettres, nous n'y prétendons plus.

Pendant qu'il me diſoit mille choſes tendres, mon oncle & ma tante lui ont demandé un moment d'entretien, pour me laiſſer le temps ſans doute de rappeller entiérement mes eſprits. Ils l'ont informé de toutes les circonſtances. Le Meſſager, qui eſt revenu dans l'intervalle, a rapporté que M. Greville étoit retourné chez lui fort tard ; qu'il étoit encore au lit, quoiqu'il ne fût pas moins d'onze heures, lorſque le meſſager avoit quitté ſa maiſon ; qu'on ne le croyoit pas en bonne ſanté, & qu'en ſe couchant, il étoit de ſi mauvaiſe humeur, qu'aucun de ſes gens n'avoit oſé lui parler. Plaiſe au ciel.... mais je veux

garder pour moi-même toutes les craintes qui ne ſont fondées qu'en conjectures. Pourquoi ne me flatterois-je point de ce qu'il y a de plus heureux ? Votre frere n'eſt-il pas hors de danger ? Et n'eſt-il pas le ſoin de la providence ? On ne m'ôtera point à préſent cette confiance.

Il eſt rentré avec le billet entre ſes mains Il me ſemble, a-t-il dit, que j'ai déjà vu cette écriture. Je me trompe beaucoup, ſi je ne parviens à découvrir l'écrivain. Mais on ne peut douter de ſes bonnes intentions.

Comme nous ne laiſſions point de marquer des craintes ; je ne vois pas, a-t-il continué d'un air paiſible, qu'il y ait aucune raiſon d'en conſerver. M. Greville aime Miſs Byron. Il n'eſt pas ſurprenant que ſa peine augmente, à meſure que ſes eſpérances diminuent. M. Greville feroit un mauvais compliment à ce qu'il aime, & donneroit mauvaiſe opinion de ſa propre ſincérité, s'il paroiſſoit plus tranquille. Mais avec une fortune telle que la ſienne, il eſt impoſſible qu'il ait des intentions déſeſpérées. Je me rappelle ſes derniers procédés ; ils ſont à ſon avantage. Je veux lui faire une viſite. Il faut que je l'engage à me mettre au nombre de ſes amis.

Ce diſcours nous a raſſurés. Je ne m'é-

tonne point, ma chere, que les femmes aiment le courage dans un homme. Sir Charles nous a dit enſuite, qu'il ſeroit arrivé dès le jour précédent, s'il n'avoit été obligé de rendre une viſite au Chevalier Belcher. Mon oncle, ne perdant point de vue l'eſpérance qu'il avoit marquée de découvrir l'auteur du billet, l'a prié de revenir à cette idée. Obſervez, lui a dit Sir Charles, que ſuivant les termes de l'avis, Greville étoit échauffé de vin. Je ſais qu'il prend ſouvent plaiſir à raſſembler ſes amis dans l'hôtellerie de Northampton où j'ai logé: & ſi je me rappelle bien l'écriture du maître, dans les comptes qu'il m'a faits, je crois la reconnoître ici. Fort bien, a remarqué ma tante; mais ſi vous ne vous trompez point, nous n'en devons être que plus alarmés de l'information. Les menaces de M. Greville ſont réelles ſans doute, & ne doivent pas être négligées. Votre frere a demandé qu'on lui laiſsât le ménagement de cette affaire. Que M. Greville, nous a-t-il dit, ſoit mon ami d'auſſi bonne foi que je ſuis le ſien, ou qu'il ſoit dans une autre diſpoſition, les termes où nous ſommes enſemble, m'autoriſent à lui rendre une viſite; & je ſuis sûr, qu'à mon retour, il ne peut la prendre que pour une civi-

lité. En vain mon oncle lui a repréſenté que M. Greville étoit capable de l'inſulter. Il a badiné de cette crainte.

L'heure du dîner ayant ſuſpendu nos repréſentations ; elles ont recommencé dans le cours de l'après-midi : mais il nous a donné de ſi fortes raiſons, pour nous fier à la conduite qu'il veut tenir dans ſa viſite, qu'il eſt parvenu à nous rendre tranquilles ſur un point qui nous avoit ſi vivement alarmés. Ma tante l'a prévenu ſur les arrangements qu'elle a pris pour le loger au château de Sherley. Il a répondu que c'étoit un peu loin de Miſs Byron ; mais que ne fût-il qu'à la porte voiſine, il ſe plaindroit de l'éloignement : & me regardant avec un tendre ſourire : cette diſtance même, a-t-il ajouté, ne tournera qu'à mon avantage, car je ſuis sûr que la chere Henriette de Madame Sherley ne ſe diſpenſera point de rendre ſes devoirs ordinaires à la meilleure des meres. Comme elle étoit venue dîner avec nous, il eſt parti vers le ſoir avec elle. Ainſi, ma chere, nous avons perdu ſa compagnie à ſouper.

Vous n'aurez pas oublié que j'ai une juſte excuſe, pour finir cette lettre un peu bruſquement. Le ſommeil me preſſe : & quelle agréable nuit il me promet, en comparaiſon de la derniere !

LETTRE CVII.

Miſs BYRON à la même.

Mercredi matin, 8 Novembre.

NOUS étions informés, dès le matin, que Sir Charles étoit allé rendre ſa viſite à M. Greville; & nous ſerions retombés dans toutes nos inquiétudes, ſi M. Deane, qui arriva hier au ſoir, n'avoit ſervi à nous raſſurer. Ma tante vient de m'apporter le billet ſuivant de Sir Charles, adreſſé à mon oncle, & venu de chez M. Greville.

» En regrettant, mon cher Monſieur, » tous les momens que je paſſe hors des » châteaux de Selby & de Sherley, je » crois vous devoir compte de l'uſage que » je fais de mon temps dans cette en- » nuyenſe abſence.

» J'ai trouvé M. Greville dans une » diſpoſition moins heureuſe que je ne » m'y étois attendu. C'eſt avec une ré- » ſiſtance inexprimable, qu'il combat » contre lui-même, pour ſe déterminer à » l'abandon de ſes eſpérances. Il paroiſ- » ſoit étrangement agité, lorſque je me » ſuis fait introduire chez lui. Dès le pre- » mier inſtant, il m'a propoſé, & d'un

» ton même aſſez fier, de ſuſpendre mon
» mariage l'eſpace de deux mois, ou d'un,
» du moins. J'ai reçu cette demande avec
» l'indignation qu'elle méritoit. Il a voulu
» la juſtifier par quelques raiſons d'intérêt
» propre, que je n'ai pas écoutées plus
» volontiers. Après quelques diſcuſſions,
» il a juré qu'il obtiendroit du moins
» quelque choſe : & pour alternative, il
» m'a propoſé de dîner avec lui, & quel-
» ques amis d'élite, qu'il avoit invités. J'y
» ai conſenti, quoique je ne puſſe douter
» que ſes amis ne fuſſent les mêmes auſ-
» quels il a confié ſes menaces. J'ai ſu de
» lui qu'il étoit ſorti hier au matin, dans
» l'eſpérance de me rencontrer; car il ſe
» vante d'avoir été bien informé de toutes
» les démarches de Miſs Byron, & des
» miennes. Que ceux, Monſieur, qui
» croient avoir quelque intérêt à nous ob-
» ſerver, aient les yeux curieuſement at-
» tachés ſur nous. Les cœurs honnêtes ont
» peu de ſecrets. Je ferois gloire de rece-
» voir la main de Miſs Byron devant mille
» témoins.

» M. Greville avoit été en marche toute
» la nuit précédente : il ne dit point que
» ce fût pour me chercher ; mais il ſavoit
» que j'étois attendu au château de Selby
» lundi au ſoir, ou hier matin. Ne m'ayant

» pas rencontré, il avoit passé la nuit avec
» ses confidens à l'hôtellerie de Nor-
» thampton, d'où il partit hier avec eux,
» dans la résolution de m'engager à sus-
» pendre mon mariage : idée mal conçue,
» comme vous voyez, & dont il n'auroit
» pas espéré beaucoup de succès, s'il avoit
» eu la tête plus libre. Mais nous allons
» passer, dit-il, un acte d'oubli & de par-
» faite réconciliation, en présence des amis
» qu'il attend à dîner. Nous sommes déjà
» convenus que ce détail, & la connoissan-
» ce même de son projet, ne sortira point
» de votre famille. Je vous assure, Mon-
» sieur, que dans la disposition où il
» m'auroit trouvé, s'il m'avoit rencontré
» cette nuit ou l'autre, il n'auroit pu rien
» arriver de fâcheux, car je suis porté réel-
» lement à le plaindre.

» Nous sommes à présent les meilleurs
» amis du monde. Il forme mille desseins ;
» & celui auquel il paroît s'arrêter, est
» d'aller passer un mois chez Milady
» Frampton, qu'il nomme la confidente
» de ses peines. Je me suis étendu sur tou-
» tes les circonstances, pour n'avoir rien
» à mêler ce soir au délicieux sujet qui oc-
» cupe toute mon attention.

J'ai l'honneur, Monsieur, d'être, &c.

Méchant Greville ! quoiqu'à plaindre,

ma chere, s'il eſt capable des tendres ſentiments qu'il s'attribue. Qu'il parte ! Qu'il ſe retire chez Milady Frampton, ou dans tout autre lieu ; & qu'il y vive heureux, pourvu que ce ſoit à cinquante milles de nous ! Je ne ceſſerai pas de le craindre, juſqu'à ce qu'il ait quitté le canton.

Quelle glorieuſe qualité que le courage, lorſqu'elle eſt accompagnée de modération ! lorſqu'elle eſt fondée ſur l'intégrité du cœur & ſur le témoignage qu'il ſe rend de ſon innnocence ! Dans toute autre ſuppoſition ne mérite-t-elle pas plutôt le nom de férocité !

Mais que d'embarras, ma chere Milady, que de trouble je cauſe à votre frere ! A quels dangers ne l'ai-je pas expoſé ? Jamais, jamais il ne me ſera poſſible de l'en récompenſer.

N. B. *Le temps de la récompenſe arrive enfin, c'eſt-à-dire, que le mariage eſt célébré au château de Selby. Ceux qui aiment les deſcriptions de fêtes, de parures & de cérémonies, les compliments, les détails de plaiſir & de joie, trouveront de quoi ſe ſatisfaire dans l'original. L'attention de l'auteur va juſqu'à rapporter le nombre & le rang des carroſſes, avec les noms & l'ordre des perſonnes qui étoient dedans. C'étoient, comme on ſe l'imagine, tous les*

Lowther ſemble craindre qu'il ne manque quelque choſe à ſon rétabliſſement. Malheureuſe fille ! Il en juge par le deſir qu'elle ne perd point de faire un voyage en Angleterre. Elle a reçu, dit-il, avec beaucoup de fermeté, la nouvelle du mariage de Sir Charles. Elle a demandé la bénédiction du Ciel, pour lui & pour la compagne de ſon ſort : mais depuis elle a paru ſombre, réſervée ; & quelquefois on l'a trouvé noyée dans ſes larmes. Lorſqu'on lui en a demandé la cauſe, elle a répondu qu'elle appréhendoit le retour de ſa maladie. Les Médecins veulent abſolument qu'on ſe hâte de la marier. On attend le Général pour preſſer la célébration. Mais elle demande qu'il lui ſoit permis encore une fois de traverſer les Appennins, & d'aller paſſer quelques jours à Florence, avec ſa chere Madame Bemont. Elle craint la vue du Général.

Que je ſuis touchée de ſa ſituation ! Sir Charles ne doit pas l'être moins. Pourquoi n'attendent-ils pas du temps, ce grand Médecin de tous les maux, le ſuccès d'un événement qu'ils ont tant à cœur ? M. Lowther ajoute que la ſanté du Seigneur Jeronimo ſe fortifie de jour en jour.

Que vous dirai-je de notre chere Emilie ? j'ai pitié d'elle. Je plains ſon jeune cœur, d'avoir ſi-tôt éprouvé un amour ſans

eſpérance. Je voyois, il n'y a qu'un moment, ſes yeux attachés ſur le viſage de ſon tuteur, d'un air ſi paſſionné, qu'elle lui a fait baiſſer les ſiens. Il faut que je vous faſſe, à cette occaſion, le détail d'un entretien que j'ai eu avec elle, & dont la concluſion me fait eſpérer de la voir quelque jour heureuſe.

J'avois craint plus d'une fois que ſes yeux ne la trahiſſent à ceux de ſon tuteur, qui n'attribue juſqu'à préſent ſon reſpect qu'à la reconnoiſſance. Au moment qu'il eſt ſorti, venez ici, mon amour, lui ai-je dit avec la tendreſſe d'une ſœur. Elle eſt venue. Ma très-chere Emilie, ſi vous regardiez tout autre homme, de l'air que je remarque ſouvent, & que vous aviez aujourd'hui en regardant votre tuteur, cet homme, s'il n'étoit pas marié, pourroit eſpérer d'obtenir bientôt une femme.

Elle a ſoupiré. Mon tuteur s'en eſt-il apperçu ? Je me flatte, Madame qu'il n'y a pas fait tant d'attention que vous.

Tant que moi, ma chere ?

Oui, Madame. Lorſque mon tuteur eſt préſent, je vois que vous m'obſervez beaucoup. Mais j'eſpere que vous n'avez rien remarqué dont vous ſoyez offenſée.

Vous êtes ſérieuſe, Emilie.

Il me ſemble que ma chere Milady Grandiſſon l'eſt auſſi.

Cette réponſe m'a ſurpriſe, & m'a cauſé même un peu d'embarras. Son amour, ai-je penſé, peut la rendre trop hardie, ſans qu'elle y faſſe d'attention. En effet, ne s'appercevant pas qu'elle m'eût un peu déconcerté, elle a regardé un petit ouvrage d'aiguille dont je m'occupois. Que ne donnerois-je pas, Madame, pour travailler dans cette perfection ! Mais vous ſoupirez, Madame ?

Oui, pour cette pauvre Clémentine ! ai-je dit : & réellement, elle s'étoit préſentée à mon ſouvenir.

Soupirez-vous, Madame, pour tous ceux qui aiment mon tuteur ?

Il y a différentes ſortes d'amour, Emilie.

C'eſt ce que je m'imagine, Madame. Perſonne n'aime plus que moi mon tuteur ; mais ce n'eſt pas le même amour que celui de Clémentine : j'aime ſa bonté.

Et croyez-vous que Clémentine ne l'aime pas auſſi ?

Oui, oui ; mais l'amour eſt différent.

Expliquez-moi donc la nature de votre amour.

Il m'eſt impoſſible ! (en pouſſant un ſoupir.)

Pourquoi ſoupirer ? Vous m'avez fait la même queſtion : j'ai répondu que je ſoupirois de pitié.

Pour moi, Madame, j'ai pitié auſſi de Clémentine; mais je ne ſoupire pas pour elle, parce qu'elle a pu épouſer mon tuteur, & qu'elle ne l'a pas voulu.

Elle n'en eſt que plus digne de nos ſoupirs, Emilie. Un motif tel que le ſien....

Fi, fi, ſon motif! lorſqu'il lui laiſſoit la liberté de vivre dans ſa réſolution.

Ce n'eſt donc pas pour Clémentine que vous ſoupirez?

Je ne le dois pas, Madame.

Pour qui donc?

Je ne ſais. Il ne faut pas me le demander. Habitude, & rien de plus.

Mais je vois que mon Emilie ſoupire encore?

Pourquoi vous en appercevoir, Madame? Habitude, je vous l'ai dit. Cependant, croyez-moi, ma chere Milady, (en me paſſant les bras autour du cou, & cachant ſa tête dans mon ſein) ſi la vérité étoit connue.

Elle s'eſt arrêtée, mais ſans changer de poſture; & je ſentois ſes joues brûlantes.

Eh bien, ma chere, ſi la vérité étoit connue?

Je n'oſe parler. Vous ſerez fâchée contre moi.

Non, mon amour, je vous en aſſure.

Oh oui, mais vous ſerez fâchée.

J'ai cru, ma chere, que nous étions deux ſœurs. J'ai cru qu'il n'y avoit point de ſecret entre nous. Dites-moi : de quoi eſt-il queſtion ? ſi la vérité étoit connue...

Eh bien Madame, pour faire l'eſſai de votre bonté, dites-moi, n'êtes vous pas un peu ſujette à la jalouſie ?

A la jalouſie, ma chere ? Vous me ſurprenez. Pourquoi ? de qui, de quoi, jalouſe ? La jalouſie ſuppoſe un doute. De qui puis je douter.

On doute quelquefois ſans cauſe, Madame.

Expliquez-vous mieux, ma chere.

N'êtes-vous pas fâchée, Madame ?

Je ne le ſuis point. Mais pourquoi me croire jalouſe ?

Vous n'avez aucune raiſon de l'être, en vérité. Mon tuteur vous adore. Tout le monde convient que vous méritez d'être adorée. Mais pourquoi trouver mauvais qu'un enfant, tel que moi, regarde quelquefois ſon tuteur avec des yeux de reconnoiſſance ! Les vôtres, ces yeux charmans, ſont toujours ſi prêts à ſurprendre les miens ! Si je me connois moi-même, je ne ſuis qu'une jeune innocente. J'aime mon tuteur, je n'en diſconviens

pas. Je l'ai toujours aimé, vous le ſavez bien, Madame; & ſi vous me permettez de le dire, long-temps avant qu'il ait ſu qu'il y eût au monde une Dame auſſi charmante que vous.

J'ai quitté mon ouvrage; & la ſerrant entre mes bras; ne ceſſez pas de l'aimer, chere Emilie! Vous ne ſauriez l'aimer autant qu'il mérite de l'être. Vous me verrez toujours appprouver une affection ſi pure. Mais de la jalouſie, ma chere? vous m'attribuez de la jalouſie! C'eſt une chimere de votre imagination. Ma ſeule crainte, c'eſt que les mouvemens du cœur ſe devinant par les yeux, ſur-tout dans les jeunes perſonnes qui ſont encore remplies d'innocence, vous ne donniez ſujet à ceux qui ſavent auſſi-bien que moi que votre affection pour votre tuteur eſt un reſpect filial, de l'attribuer à la naiſſance d'une autre eſpece de ſentimens, qui dans votre cœur néanmoins, s'ils venoient à s'y fortifier, produiroient une flamme auſſi pure qu'il s'en ſoit jamais allumée dans un *cœur virginal.*

O Madame, quelles expreſſions vous employez! Elles me pénetrent le cœur. Je ne puis vous expliquer ce qui s'y paſſe, mais, de jour en jour, mon reſpect augmente pour mon tuteur. Mon-

reſpect.... Oui, c'eſt le vrai terme. Je vous remercie de me l'avoir dicté. Un reſpect filial, je ne puis le nommer mieux. Et jamais je ne l'ai tant reſpecté qu'à préſent, depuis que je vois avec quelle douceur, avec quelle affection il cherche à faire le bonheur de ma chere Milady. Cependant, Madame, pour ne vous rien diſſimuler, ſi j'étois mariée, & que ce ne fut pas avec un homme tout-à-fait ſemblable à lui, je craindrois d'être aſſez foible pour vous porter envie : je ſerois du moins une très-malheureuſe femme.

Ne doutez pas, ma chere, que ſi vous étiez capable d'envie, cette noire paſſion ne vous rendît malheureuſe. Mais vous ne devez jamais recevoir les ſoins d'un homme à qui vous ne croirez pas plus d'amour pour vous que pour toute autre femme, qui ne ſera point honnête homme par principes, homme ſenſé, & qui n'aura pas un peu vu le monde.

Où trouve-t-on, Madame, des hommes de ce caractere ?

Repoſez-vous de ce ſoin ſur votre tuteur. Si vos yeux ne vont pas plus vîte que votre jugement, comptez, ma chere, qu'il vous fera trouver un homme avec lequel vous puiſſiez être heureuſe.

Oh ! Madame, ne craignez rien de ma

précipitation : premiérement, parce que mon reſpect pour mon tuteur & ſes grandes qualités feront paroître tous les autres hommes fort petits à mes yeux. Enſuite, j'ai tant de confiance à ſon jugement, que s'il allongeoit le doigt, en me diſant, Emilie, voilà l'homme qui vous convient, je m'efforcerois d'aimer celui qu'il m'auroit montré. Mais je crois qu'il me ſera impoſſible de prendre jamais du goût pour aucun homme.

Il a du temps de reſte, mon amour. En attendant, n'en connoiſſez-vous aucun que vous puiſſiez préférer aux autres, ſi vous étiez dans l'âge de vous marier ?

Je ne ſais que répondre à cette queſtion. J'ai du temps, comme vous dites. Je ne ſuis qu'une très-jeune fille : mais on a ſes penſées à tout âge. Je vous avouerai, Madame, que l'homme qui a paſſé quelques années avec Sir Charles Grandiſſon, qui a mérité ſon amitié par un caractere éprouvé..... Elle s'eſt arrêtée.

Belcher, ſans doute ?

Belcher, Madame. De tous les hommes que je connois, c'eſt le plus ſemblable à mon tuteur. Mais il eſt homme fait ; & je ſuppoſe qu'il a vu quelques femmes qu'il peut aimer.

Je ne le crois pas, ma chere.

Pourquoi ne le croyez-vous pas, Madame ?

Parce qu'à parler franchement, comme je ſouhaiterois que vous le fiſſiez avec moi, il me paroît marquer pour vous, toute jeune que vous êtes, un reſpect & des attentions extraordinaires.

C'eſt par conſidération pour mon tuteur. Mais quoi qu'il en ſoit, ſi je conſerve l'amitié de mon tuteur & la vôtre, je n'aurai rien à deſirer.

L'arrivée de ſon tuteur, du mien, de mon ami, de mon amant, de mon mari, & de tous les noms chers enſemble, a terminé cette converſation. Je l'abandonne à votre jugement, ma très-chere Madame; mais j'en conçois de fort grandes eſpérances.

LETTRE CIX.

Milady GRANDISSON *à la même.*

3 Février.

J'EUS hier un autre entretien avec Emilie. Elle avoit été plus ſérieuſe & plus grave qu'à l'ordinaire, depuis le dernier dont je vous ai fait le récit.

Anne, ſa femme de chambre, que vous

connoiſſez, avoit obſervé du changement dans l'humeur de ſa jeune maîtreſſe. Ne ſachant plus, dit-elle, comment lui plaire, & voyant que, d'un des meilleur naturels du monde, elle étoit devenue un des plus difficiles, elle avoit pris la liberté de lui dire que, ſi cette humeur continuoit, elle ſeroit obligée de quitter ſon ſervice.

Partez donc, fut ſa réponſe. Je ne veux pas être menacée par une ſervante. Vous commencez à prendre des airs importans. Partez, Anne, lorſque vous le ſouhaiterez. Je ne veux point de menaces. Je n'ai que trop de chagrins, ſans en recevoir de vous.

Cette honnête fille, qui lui eſt tendrement attachée, qui la ſert depuis l'âge de ſept ans, & dont ſon pere approuvoit la bonne conduite & la fidélité, verſa un torrent de larmes, & voulut lui repréſenter humblement ſes peines. Elle lui en demanda même la permiſſion. Mais elle n'obtint que de nouvelles marques de colere, avec un refus obſtiné de l'entendre. Je ne veux rien écouter: vous avez commencé par le mauvais bout. Il falloit faire marcher les plaintes avant les menaces. Et ſe retirant dans ſon cabinet, elle ferma la porte ſur elle.

Ma femme de chambre, de qui je tiens

ce récit, offrit à la pauvre Anne de m'apprendre ce qui s'étoit paſſé. Mais loin d'y conſentir, cette prudente fille répondit que ſa maîtreſſe, comme toutes les jeunes perſonnes, étoit ſi jalouſe de ſon autorité, qu'elle ne lui pardonneroit jamais d'avoir porté ſon appel à ma tante ou à moi; & que ſe plaindre d'ailleurs ſans eſpérance de ſuccès c'étoit expoſer ſa jeune maîtreſſe, tandis que le mal préſent pouvoit être guéri par le temps & la patience.

Emilie m'a fait pitié. Je n'ai deviné que trop facilement d'où venoit l'altération de ſon humeur. L'exceſſive bonté que ſon tuteur a pour elle ne fait qu'augmenter ſon amour. Ne ſais-je pas moi-même que rien n'eſt ſi naturel? Cependant, ai-je penſé, il la feroit mourir de chagrin, s'il prenoit d'autres manieres avec elle: & pour elle-même, je ne voudrois pas qu'il pût s'imaginer de la néceſſité à changer de conduite.

Cette explication étoit néceſſaire pour ce que vous allez lire.

Mon mari, mon oncle & M. Deane, étant ſortis ce matin après le déjeûner, & ma tante s'étant retirée pour écrire, je ſuis montée à mon cabinet dans la même vue. Emilie eſt venue frapper à ma porte. J'ai ouvert auſſi-tôt.

Ai-je mal choiſi l'heure, Madame?

Non, ma chere. (J'avois obſervé, hier à ſouper; & ce matin pendant le déjeûner, des traces de larmes dans ſes yeux, quoique perſonne n'eût fait la même remarque: mais les avis que j'avois reçus de ma femme de chambre, me rendoient plus attentive.)

J'ai pris ſa main, & j'ai voulu la faire aſſeoir près de moi. Non, Madame, a-t-elle dit, ſouffrez que je demeure debout. Je ne ſuis pas digne d'être aſſiſe en votre préſence.

(Elle avoit les larmes au bord des yeux: mais comme je lui voyois remuer les paupieres, dans l'eſpérance de les deſſécher, je n'ai pas voulu marquer que j'y fiſſe attention. Je crois d'ailleurs que j'étois dans le même état, par un mouvement de ſympathie.)

En ma préſence, Emilie! mon amie, ma ſœur! D'où peut venir ce langage? (Je me ſuis tenue debout auſſi.) Votre ſœur aînée, mon amour, ne ſera point aſſiſe, pendant que ſa cadette eſt debout.

Elle s'eſt jettée à mon cou, & ſes larmes ſe ſont ouvert le paſſage. Cette bonté, cette bonté me tue. Je ſuis, je ſuis une très-malheureuſe créature! Malheureuſe, pour avoir obtenu tout ce que je déſirois. Ah! que ne me traitez-vous févé-

rement? Je ne puis, je ne puis me ſupporter moi-même, au milieu des témoignages continuels que je reçois de votre bonté.

Quelle peut être la cauſe de ce trouble, ma chere Emilie? Je vous aime tendrement. Je ſerois ingrate, inſenſible au mérite de mon Emilie, ſi je ne contribuois pas de tout mon pouvoir à ſon bonheur. Que puis-je faire pour elle, qui ne lui ſoit pas dû?

Ses bras m'ont quittée: elle s'eſt dégagée des miens, qui la tenoient embraſſée. Laiſſez-moi, laiſſez-moi ſortir, Madame. Elle s'eſt précipitée dans l'appartement voiſin. Je l'ai ſuivie; & prenant ſa main, ne me laiſſez pas dans cette inquiétude, chere Emilie! vous ne me quitterez point. Si vous avez pour moi toute la tendreſſe que j'ai pour mon Emilie, vous me donnerez le moyen de ſoulager l'oppreſſion du plus innocent & du plus aimable des cœurs. Ouvrez-vous, ma chere, ouvrez-vous à moi.

O Milady Grandiſſon! digne femme du meilleur des hommes, vous devez me haïr.

Haïr ma chere Emilie?

Oui, vous le devez.

Aſſeyons-nous dans cette chambre, ſi vous ne voulez pas revenir dans mon cabinet.

Je me ſuis aſſiſe ſur un ſofa. Elle s'eſt placée près de moi, en appuyant ſes joues brûlantes ſur mon épaule. J'ai paſſé un bras autour de ſon cou, & de l'autre main, j'ai pris une des ſiennes. A préſent, ma chere, je vous conjure par l'amitié, cette amitié de ſœur qui eſt entre nous, de m'ouvrir entiérement votre cœur. Renoncez-moi, ſi, recevant le pouvoir de guérir vos bleſſures, je n'y verſe pas le baume d'une inviolable tendreſſe.

Que puis-je vous dire? Hier, ma très-chere Milady, je reçus la réponſe du Docteur Barlet à une queſtion que je lui avois propoſée, de la part d'une jeune créature, qui....

Elle n'a pu achever. Elle a pleuré. Elle a levé la tête; elle s'eſt eſſuyé les yeux. Enſuite ſon viſage s'eſt encore appuyé ſur mon épaule, & j'ai repaſſé le bras autour de ſon cou. Votre queſtion, mon amour?

Ah, Madame! ma queſtion; dites-vous, ma queſtion!

Je n'ai dit *la vôtre*, ma chere, qu'autant que c'eſt vous-même qui l'avez propoſée au Docteur.

Il ne vous a donc rien dit, Madame!

Aſſurément, il ne m'en a pas dit un mot.

En effet, j'aime bien mieux que vous

le fachiez de moi. Je crains ſeulement qu'il ne devine de quelle jeune fille il s'agit. Pauvre ruſe ! Que je ſuis une ſotte créature ! il le devine certainement.

Puis-je ſavoir la queſtion, mon amour ? Puis-je ſavoir la réponſe ?

J'ai brûlé l'une & l'autre dans un accès de colere contre moi-même, pour m'être ridiculement expoſée ; car il a certainement deviné la jeune fille : je les ai jettées au feu.

Mais vous pouvez m'expliquer le cas. Vous pouvez me dire la réponſe en ſubſtance.

Comment le puis-je ? Vous, Madame, que j'aime plus que toutes les autres femmes enſemble, vous. . . . Mais vous devez me haïr, me mépriſer !

Confiez-moi votre ſecret ma chere. Si c'en eſt un que je crois déjà pénétrer, comptez qu'il ne ſortira jamais de mon ſein.

Elle a treſſailli. Que vous pénétrez, Madame !

Ne vous effrayez point, mon amour.

Oh ! non, non, il eſt impoſſible. Si vous l'aviez pénétré.

Eh bien, qu'arriveroit-il ?

Vous banniriez pour jamais l'odieuſe Emilie de votre préſence. Vous obligeriez mon tuteur de renoncer à moi.

Vous dirai-je, ma chere, ce que je crois avoir pénétré ?

Dites-le-moi donc à l'oreille (en jettant autour de moi la main que je ne tenois pas.) Dites-le moi ſi bas, que je ne puiſſe l'entendre.

Vous aimez votre tuteur, Emilie. Il vous aime.

O Madame !

Il vous aimera toujours, & j'aurai les mêmes ſentimens pour vous. Votre amour eſt fondé ſur la reconnoiſſance. Tel étoit le mien. Ne ſais-je pas, Emilie, tout ce qu'on peut dire en votre faveur ?

A la fin, Madame, l'excès de votre bonté diſſipe mes craintes. Je vois que je puis vous avouer toute ma foibleſſe, toute ma folie, d'autant plus que cet aveu me donnera quelque droit à vos conſeils. C'étoit mon deſſein ; mais je craignois votre haine. Dans les mêmes circonſtances, je doute ſi je ſerois auſſi généreuſe que vous. Ah ! que je regrette d'avoir propoſé ma queſtion au Docteur !

Le Docteur, ma chere, eſt la bonté même. Il gardera fidélement votre ſecret.

Et m'aſſurez-vous, Madame, qu'il ne le révélera point à mon tuteur ? J'aimerois mieux mourir, que de lui voir quelque défiance de moi. Il me haïroit, Madame, ſi vous ne le faiſiez pas.

Jamais il n'en ſera informé, ma chere. Vous avez déjà demandé le ſecret au Docteur, je n'en doute point.

Oui, Madame.

Il le gardera, ne craignez rien, ſur-tout, lorſque votre charmante ingénuité m'aura mis en état, mon amour, de trouver des expédiens pour la ſureté de votre honneur, & pour vous conſerver l'eſtime de votre tuteur.

Eh oui, Madame. C'eſt préciſément ce que je deſire.

Ouvrez-moi donc ce cœur innocent. Regardez-moi comme votre amie, comme votre ſœur, comme ſi je n'étois pas l'heureuſe femme de votre cher tuteur.

Je vous le promets, Madame... Hélas! je ne m'étois pas défiée de moi-même, juſqu'au jour de votre mariage. C'eſt alors que j'ai commencé à ſentir du trouble dans mon cœur, d'autant plus que je m'efforçois de le cacher à mes propres yeux, car j'étois réellement effrayée de les tourner ſur moi. D'où me vient cette crainte? me demandois-je à chaque moment. Ai-je quelque choſe à me reprocher? Quels ſont mes deſirs? Quelles peuvent être mes eſpérances? N'eſt-il pas certain que j'aime Milady Grandiſſon? Oui; ſans doute. Cependant, par intervalles.... Ne me haïſſez pas, Madame. Je

veux vous découvrir le fond de mon cœur & toute ma foibleſſe.

Continuez chere Emilie : vous ne ſauriez me donner une meilleure preuve de votre tendreſſe & de votre confiance.

Cependant par intervalles, je croyois ſentir qu'il s'élevoit dans mon cœur quelque choſe de ſemblable à l'envie : Ah ! vous ſouffrez, je le vois, de m'entendre prononcer ce nom ?

Si je ſouffre, c'eſt de pitié pour vos peines, ma chere Emilie. Vous ne ſavez pas combien mon cœur eſt dilaté par votre charmante confiance. Continuez donc, mon cher amour.

Un jour, dans la réſolution d'examiner mes propres ſentimens, je lui ai demandé, penſai-je en moi-même, la permiſſion de vivre avec eux après leur mariage : Eh ! que me ſuis-je propoſé dans cette demande ? Rien que d'innocent, croyez-moi. Ce que je deſirois me fut accordé. C'étoit une grace que j'avois crue néceſſaire à mon bonheur. Cependant, me demandois-je mille fois le jour, ſuis-je heureuſe ? Non, aimerai-je moins mon tuteur ? Non. Milady m'en eſt-elle plus chere, pour m'avoir fait obtenir cette faveur ? Il me ſemble que je l'admire de plus en plus, & que je reſſens toute ſa bonté ; mais je ne ſais ce que je reſſens encore. Il me ſemble

qu'en l'aimant beaucoup, je ſouhaiterois quelquefois de l'aimer moins. Ingrate Emilie ! & je me faiſois alors les plus ſéveres reproches. Sûrement, Madame, la pitié reſſemble beaucoup à l'amour ; car, pendant que vos incertitudes ont duré, j'ai cru vous aimer plus que moi même : mais lorſque je vous ai vue heureuſe, & qu'il n'eſt point reſté de motif pour la pitié, odieuſe fille que je ſuis, il m'a ſemblé que j'aurois été quelquefois bien-aiſe de pouvoir vous rabaiſſer : ne me haïſſez-vous pas à préſent ?

Non, non, Emilie. Ma pitié, comme vous dites, augmente ma tendreſſe pour vous. Continuez, chere fille. Votre ame eſt le pur livre de la nature. Faites m'en lire une autre page ; & comptez ſur ma plus tendre indulgence. Je ſavois, avant vous-même, que vous aimiez votre tuteur.

Avant moi-même ! comment cela ſe peut-il, Madame ? ... Je ne me laſſois donc pas de me faire des queſtions Quoi, Emilie ? Ta tendreſſe augmente pour ton tuteur, & n'augmente pas pour Milady Grandiſſon, qui te comble d'amitié ! L'envie ſe mêleroit-elle dans ton cœur avec l'admiration ? Ah ! imprudente fille, & plus qu'imprudente ! où tes folies doivent-elles finir ? Juſte ciel ! ſi je me laiſſe entraîner comme je fais, ne ſerai-je pas la

plus ingrate des créatures ? Ne m'attirerai-je point la haine de mon tuteur, au lieu de ſon affection ? Ne me rendrai-je pas mépriſable au monde entier ? Et quelle ſera la fin de toutes ces malheureuſes ſuppoſitions ? cependant, je ne laiſſois pas de m'excuſer auſſi ; car j'étois ſure qu'il n'entroit point de mal dans mes intentions : je ſavois que mon unique deſir étoit de me voir aimée de mon tuteur, & de pouvoir l'aimer. Mais quoi ? penſai-je à la fin ; puis-je me permettre d'aimer un homme marié, & marié avec mon amie ? Quelquefois cette idée m'a fait trembler ; car je jettois les yeux en arriere, & je me diſois : Te ſerois-tu permis, il y a un an, Emilie, d'aller auſſi loin que tu es déjà ? Non, répondois je à ma propre queſtion. N'eſt-ce donc pas un avertiſſement bien clair, du chemin que tu auras fait dans l'eſpace d'une autre année ? Là-deſſus, j'ai pris la réſolution de propoſer un cas au Docteur Barlet, au nom de trois perſonnes, que j'ai ſuppoſées être de la connoiſſance de ma femme de chambre ; deux jeunes filles & un jeune homme, vivant dans la même maiſon ; le jeune homme engagé à l'une des jeunes filles ; l'autre en ayant connoiſſance, & quoiqu'incapable d'une penſée criminelle, ſentant néanmoins croître ſon eſtime pour le jeune.

homme, & commençant à craindre qu'il n'y ait quelque choſe à condamner dans ſon cœur, quel ſeroit, ai-je demandé en ſon nom, l'avis du Docteur ſur ce cas ?

Et quel eſt en effet ſon avis, ma chere ?

Je ſuis une imbécille, de lui avoir fait cette queſtion. Il doit m'avoir devinée, je le répete. Si vous l'avez pu, vous Madame, ſans que le cas vous ait été propoſé, il doit l'avoir fait ſans peine. Nous autres jeunes filles, nous croyons que perſonne ne peut nous voir, lorſque nous avons la main devant nos yeux. En un mot, le Docteur a prononcé que l'augmentation de l'eſtime étoit un commencement d'amour. La conſéquence étoit, que tôt ou tard la jeune fille s'efforceroit de ſupplanter ſon amie, quoiqu'à préſent la ſeule penſée lui en fît peut-être horreur. Il a voulu qu'Anne l'avertît de ſe précautionner contre une flamme naiſſante, qui pouvoit, a-t-il dit, cauſer des grands ravages dans ſon cœur, &, ſans la conduire à ſon but, faire le malheur d'un heureux couple, qui, ſuivant mon expoſition, méritoit le ſort dont il jouit. Enfin il lui a fait conſeiller d'abandonner la maiſon ; & pour ſon propre honneur, pour ſon repos, de s'éloigner à la plus grande diſtance qu'il ſera poſſible. Croyez-moi, Madame, cette déciſion m'a fort

effrayée. J'ai jeté les papiers au feu ; & depuis que je ne les ai plus, je n'ai pas eu de repos. Ma chere Milady Grandiſſon, ai-je penſé continuellement, ſi votre bonté m'encourage un peu, je vous ouvrirai mon cœur. Il faut bien qu'un jour ou l'autre vous entendiez parler de ma folie, de ma foibleſſe. A préſent, chere Madame, pardonnez-moi, gardez mon ſecret, & dites-moi ce que j'ai à faire.

Et que puis-je vous dire, ma chere enfant ? Je vous aime. Je vous aimerai toujours. Je prendrai ſoin de votre honneur, autant que du mien. Je m'efforcerai d'entretenir pour vous l'affection de votre tuteur.

Je me flatte, Madame, qu'il n'a jamais eu le moindre ſoupçon de ma folie.

Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec tendreſſe.

J'en loue le ciel ! mais dites, Madame, donnez-moi quelque conſeil. Mon cœur ſera dans vos mains. Vous le guiderez comme il vous plaira.

Quelle eſt votre propre opinion, ma chere ?

Je ne dois plus penſer, Madame, à vivre avec vous.

Pourquoi ? Vous me trouverez toujours votre véritable amie.

Mais je ſuis ſûre que l'avis du Docteur eſt

juſte. Je dois vous avouer, Madame, que chaque jour, chaque heure du jour, où je vois ſa tendreſſe pour vous, le plaiſir qu'il prend à faire du bien & l'admiration que tout le monde a pour lui, je l'admire de plus en plus. Je vois que j'ai moins de pouvoir ſur moi-même que je ne me l'étois promis : & ſi ſon mérite ne fait que ſe répandre ſans ceſſe avec un nouveau luſtre, foible comme je ſuis, il me ſera impoſſible de ſoutenir l'éclat de ſa gloire. O Madame ! je dois fuir. Quoi qu'il m'en puiſſe coûter, je ſuis réſolue de fuir.

Que d'admiration, que de pitié, que de tendreſſe j'ai reſſenti pour cette chere créature ! Je l'ai priſe dans mes bras ; & la ſerrant contre mon ſein : Que vous dirai-je, mon Emilie ? Que puis-je vous dire ? Apprenez moi vous-même ce que vous attendez de moi.

Vous êtes prudente, Madame. Vous avez le cœur tendre & généreux. Ah ! que ne ſuis-je auſſi bonne. Preſcrivez-moi quelque choſe. Je vois qu'il y auroit de la folie à ſouhaiter de vivre avec vous & mon tuteur.

Et-il néceſſaire, ma chere, pour régler vos ſentimens, que vous ceſſiez de vivre avec nous ?

Abſolument néceſſaire, j'en ſuis convaincue.

Si vous alliez à Londres, ma chere, vous mettre ſous la protection de ſa tante ?

Quoi, Madame ? Encore dans la maiſon de mon tuteur ?

J'eſpere qu'un peu d'abſence, avec le ſecours de cette diſpoſition, dont vous me donnez de ſi fortes preuves, produira l'effet que nous deſirons : car enfin, ma chere, vous ne pouvez jamais penſer qu'à admirer, dans l'éloignement, les grandes qualités de votre tuteur.

Il eſt vrai que je ne me connois que d'aujourd'hui. Je n'aurois jamais cru que je puiſſe former d'autre eſpérance que d'être regardée comme ſa fille ; & je crois que ma découverte ne vient pas encore trop tard : mais je ne dois pas habiter la même maiſon. Je ne dois pas vivre avec lui dans une ſociété continuelle.

Admirable diſcrétion ! charmante innocence ! Eh bien, ma chere, ſi vous vous adreſſiez à Milady L... ou à Milady G...

Ah ! non, non, je n'y gagnerois rien non plus. Mon tuteur ſeroit le continuel ſujet de notre converſation, & ſouvent, trop ſouvent, ſa bonté fraternelle l'ameneroit chez ſes ſœurs.

Quel courage ! je vous admire, Emilie. Je vois que vous avez fait de profondes réflexions ſur ce point. Quelles ſont donc vos idées ?

Ne les devinez-vous pas ?

Je ſais ce que j'aurois à ſouhaiter.... Mais vous devez parler la premiere.

Ne vous ſouvenez-vous pas de ce que la bonne Madame Sherley m'a dit le jour de votre mariage... que je ſerois regardée, dans la famille, comme une ſeconde Henriette ?

Je m'en ſouviens, très-chere Emilie. Et votre inclination vous porteroit-elle...

Ah Madame ! ſi j'obtenois cette faveur, toute mon ambition ſeroit de marcher ſur vos traces au château de Selby, d'apprendre de vos nouvelles, de vous écrire, de me former ſur les modeles qui ont ſervi à vous former vous-même, de recevoir de Madame Sherley & de Madame Selby le nom de leur Emilie. Mais vous entreprendrez donc, Madame, de me procurer le conſentement de mon tuteur ?

J'y employerai tous mes efforts.

Vos efforts ? Le ſuccès eſt donc certain. Il ne vous refuſera rien.

La bonne Madame Selby y conſentira-t-elle ?

Je n'en doute pas, ſi votre tuteur y conſent.

M. & Madame Selby voudront-ils me recevoir comme leur niece ?

Nous pouvons les conſulter ; ils ſont heureuſement ici.

Mais il reſte une objection, Madame, une grande objection.

Eh ! quelle eſt-elle, mon amour ?

Votre couſin, le jeune M. Selby. Je le reſpecterois comme votre couſin, & comme le frere des deux Miſs Selby ; mais c'eſt tout.

Jamais, ma chere, je n'ai eu cette idée, & ma famille n'y penſe pas non plus.

Ainſi, Madame, ſi vous faites réuſſir mon projet, j'accompagnerai M. & Madame Selby à leur départ ; & je ne doute point que je ne ſois bientôt une heureuſe fille. Mais ſouvenez-vous toujours que je dois aimer mon tuteur. Ce ſera Madame, d'un amour qui n'exclura point Milady Grandiſſon d'une grande part, & de la plus grande, s'il m'eſt poſſible. A préſent (en me jettant ſes bras autour du cou) permettez que je vous demande pardon de tant d'étranges propos que je vous ai tenus. J'aurai le cœur plus tranquille, avec une confidente telle que vous. Cet exemple de bonté vous rend plus qu'égale à Clémentine même. Que je vous dois de remerciemens pour votre patience, & ſur un ſujet de cette nature ! Cependant, aſſurez-moi, chere Milady, que vous ne haïſſez pas une petite fille qui a la vanité de vouloir imiter vous & Clémentine.

J'ai pleuré de joie, de compaſſion & de

tendreſſe. N'aurez-vous pas, ma chere grand'maman, plus d'affection que jamais pour cette chere fille? Ne l'appellerez-vous pas votre Emilie? Et ne penſerez-vous pas d'elle, comme votre Henriette?

Lundi 5.

J'ai déjà obtenu de mon oncle & de ma tante une haute approbation pour les deſirs d'Emilie. A ſa priere ils ont demandé le conſentement de Sir Charles, comme une faveur. Il a ſouhaité de la voir là-deſſus. Elle eſt venue d'un air timide, & les yeux baiſſés. Il a pris ſa main: j'apprends, Emilie, que vous ſouhaitez de rendre à Madame Sherley, à M. & Madame Selby, la petite fille & la niece que je leur ai dérobée; ils s'en réjouiſſent. Vous ſerez heureuſe ſous leur protection. Milady ne vous verra pas partir ſans regret. Mais elle y conſent en leur faveur, nous aurons un plaiſir de plus dans nos viſites à Northampton-Shire. Eſt-ce une réſolution déterminée, ma chere?

Oui, Monſieur, & j'eſpere que vous me permettrez de partir avec Madame Selby.

Vous vous arrangerez entre vous, Meſdames. Je n'ajoute qu'une choſe: vous avez une mere, Emilie, nous ne devons pas prendre de réſolution, ſans ſa participation. Il faut faire auſſi un compliment à

mes sœurs, à leurs maris & à ma tante. Ils vous aiment : ma pupille doit se conserver l'estime & l'amitié de tous les honnêtes gens.

La chere fille a fait une profonde révérence. Elle a répondu, en pleurant, que son tuteur étoit la bonté même.

Si vos idées changent, a-t-il repris, ne craignez point de nous le faire connoître. Notre étude mutuelle sera de contribuer au bonheur les uns des autres. Songez dans l'intervalle, s'il y a quelque chose de plus en quoi je puisse vous obliger.

O Monsieur ! votre bonté, elle est accourue à moi, & penchant la tête sur mon sein, elle y finit sa phrase..... ne doit pas aller trop loin pour une malheureuse fille ! je lui ai baisé le front. Héroïque Emilie ! l'ai-je nommée tout-bas, pour la confirmer dans son héroïsme.

Ainsi, ma chere grand'maman, cet important article est réglé. Ma tante nous garantit votre approbation, & vous recevrez là-dessus une lettre de Sir Charles. Mon oncle & ma tante commencent à s'ennuyer de nous ; c'est du moins ce que nous leur disons, Sir Charles & moi. Ils prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, & n'en pensent pas moins à leur départ.

Fin du septieme Volume.

627346